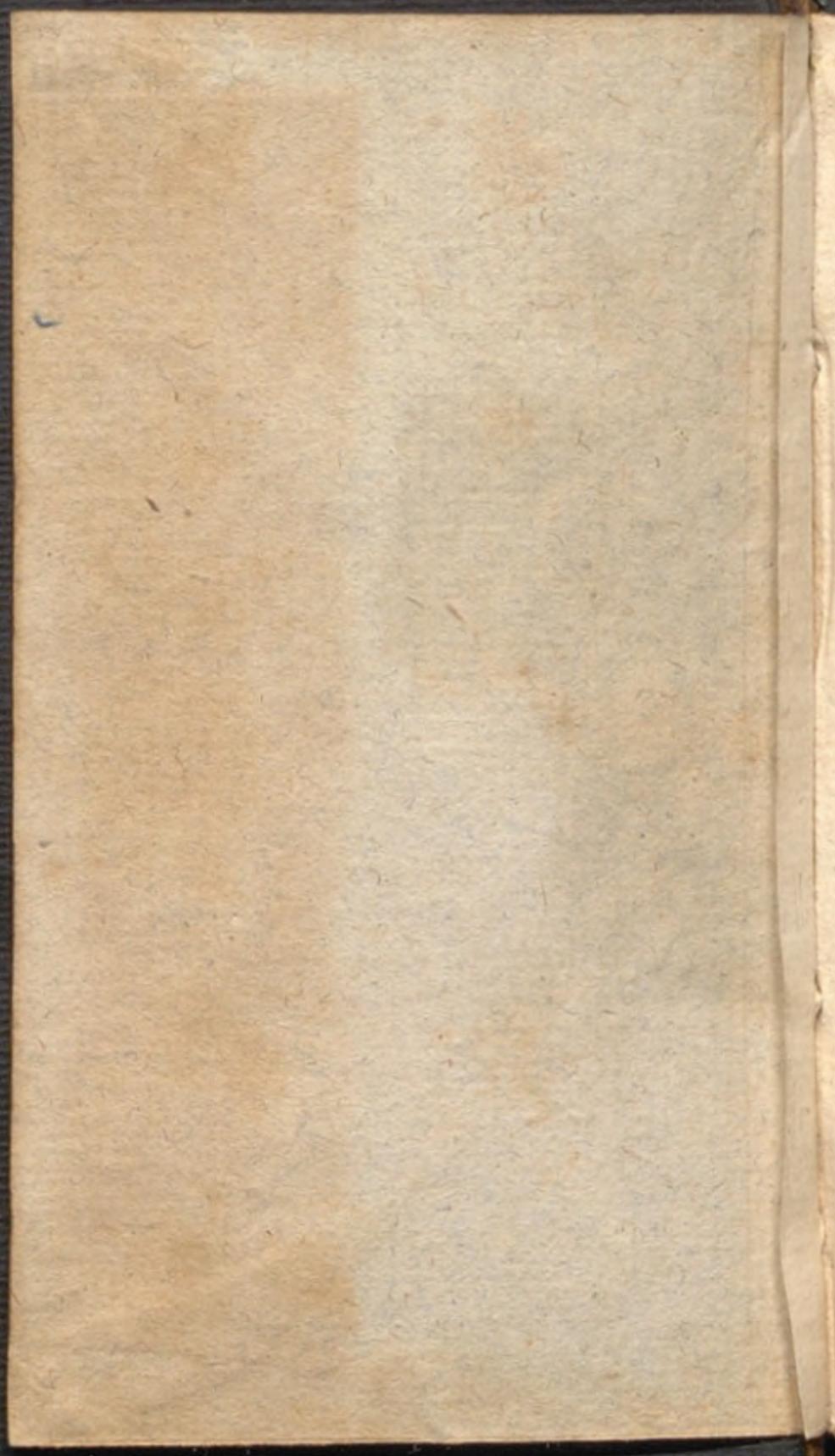


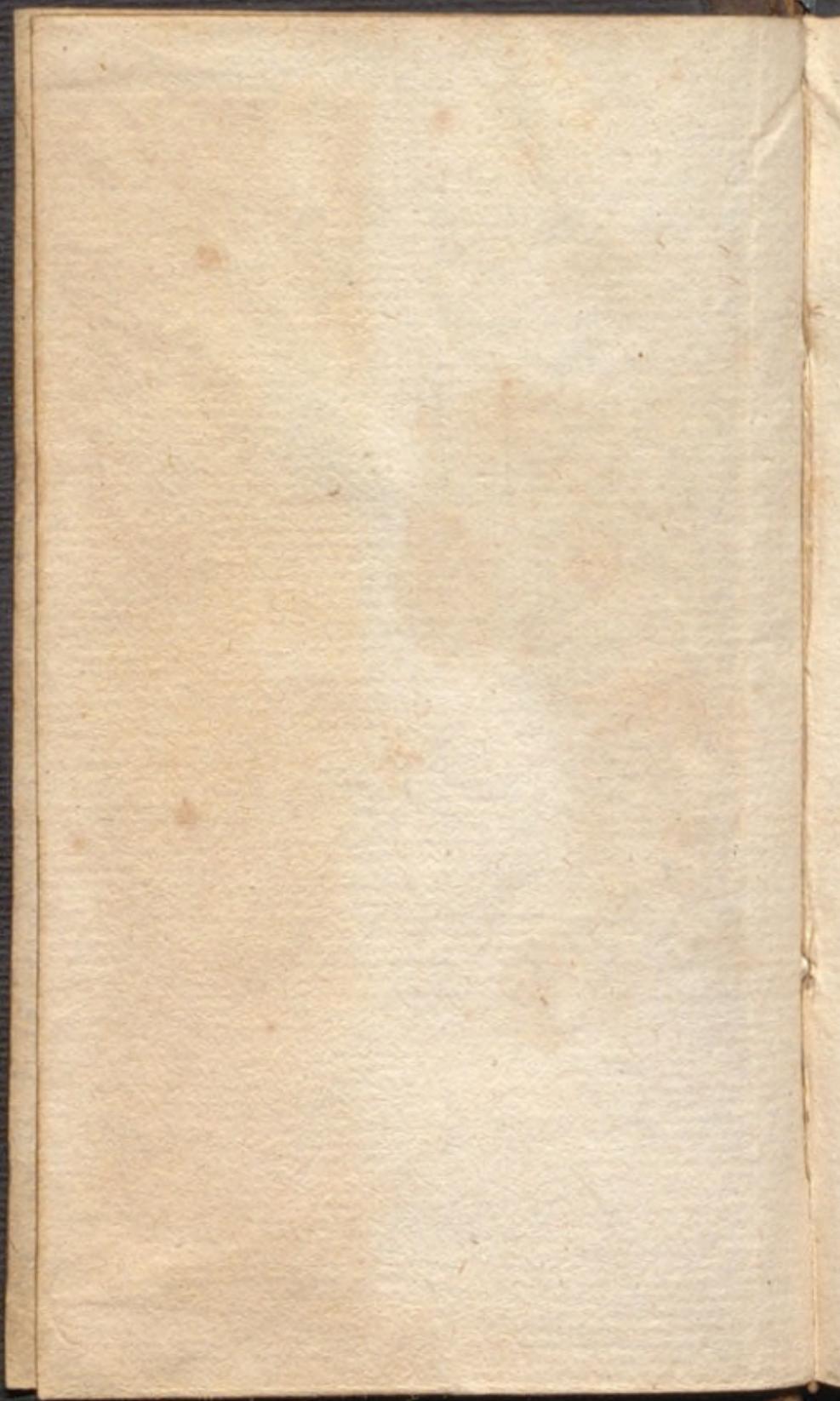


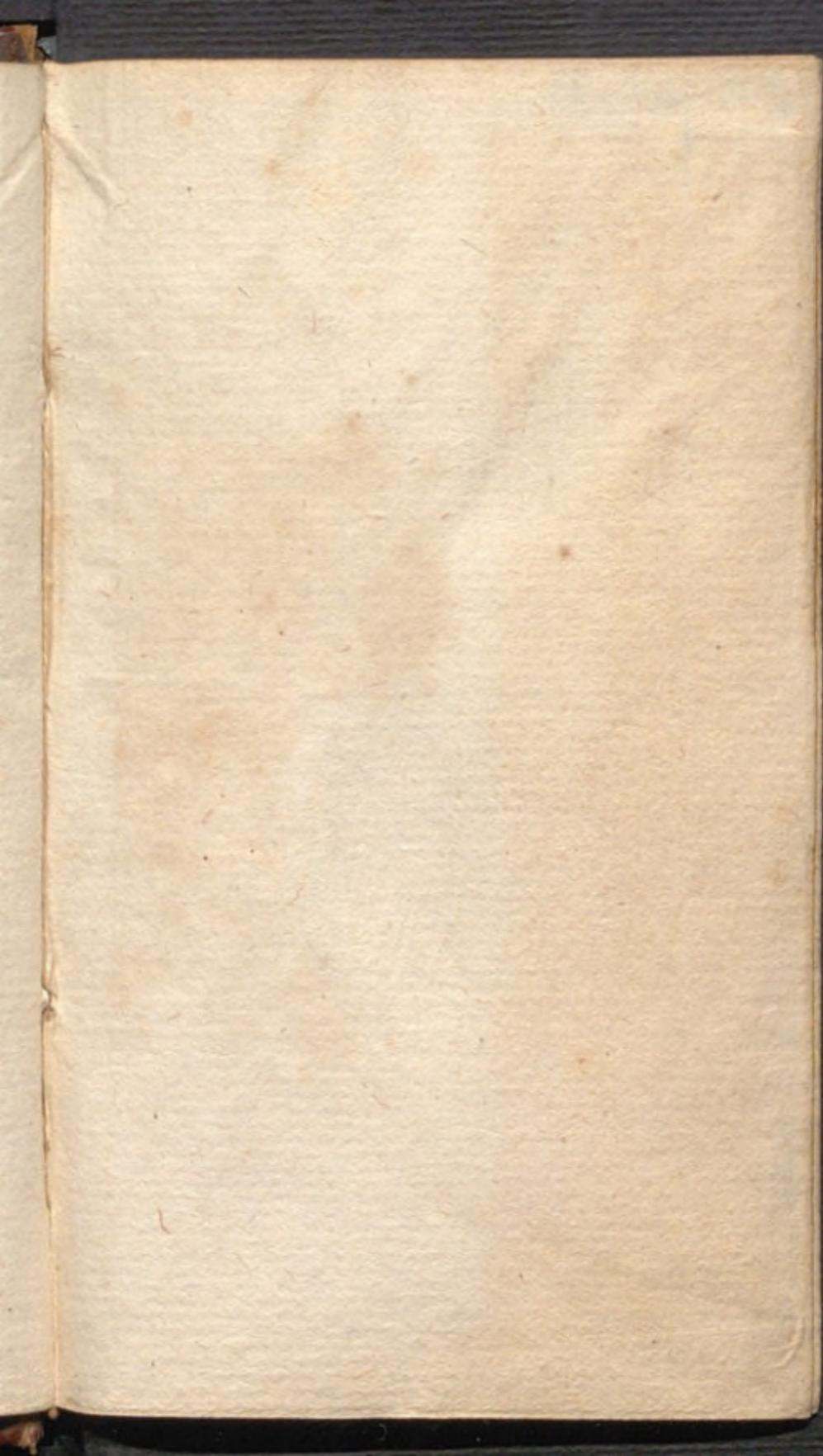


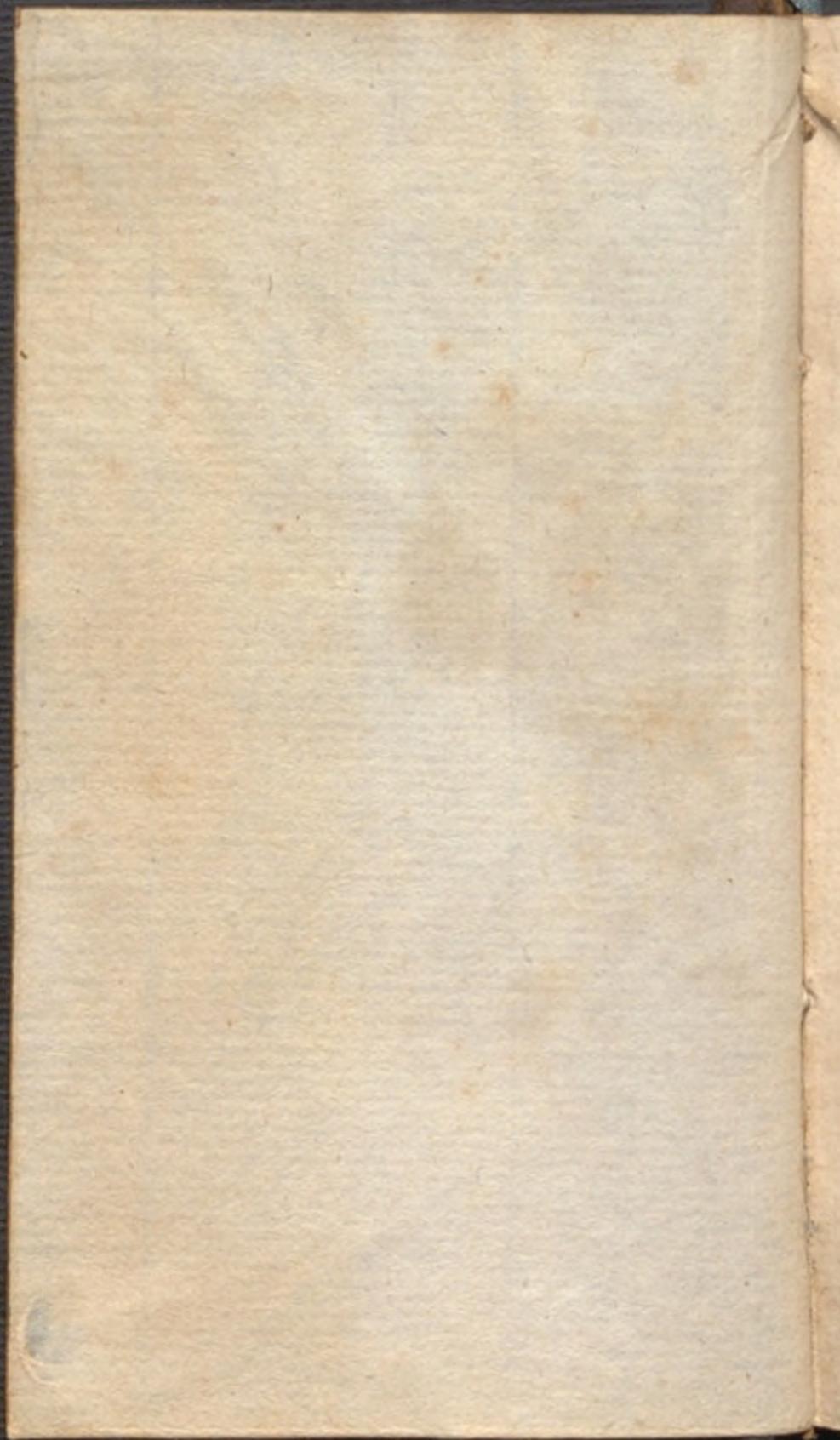
R 20749

20852









2. 26. 749

21/252









ALMANACH
DE LA TOILETTE
ET
DE LA COËFFURE
DES
DAMES FRANÇOISES,
SUIVIE
D'UNE DISSERTATION
SUR CELLE
DES DAMES ROMAINES.

SOUVENIR A L'ANGLOISE,
ORNÉ d'un Frontispice qui représente la
manière dont se coëffoient les Femmes
sous différens règnes; & autres gravures.

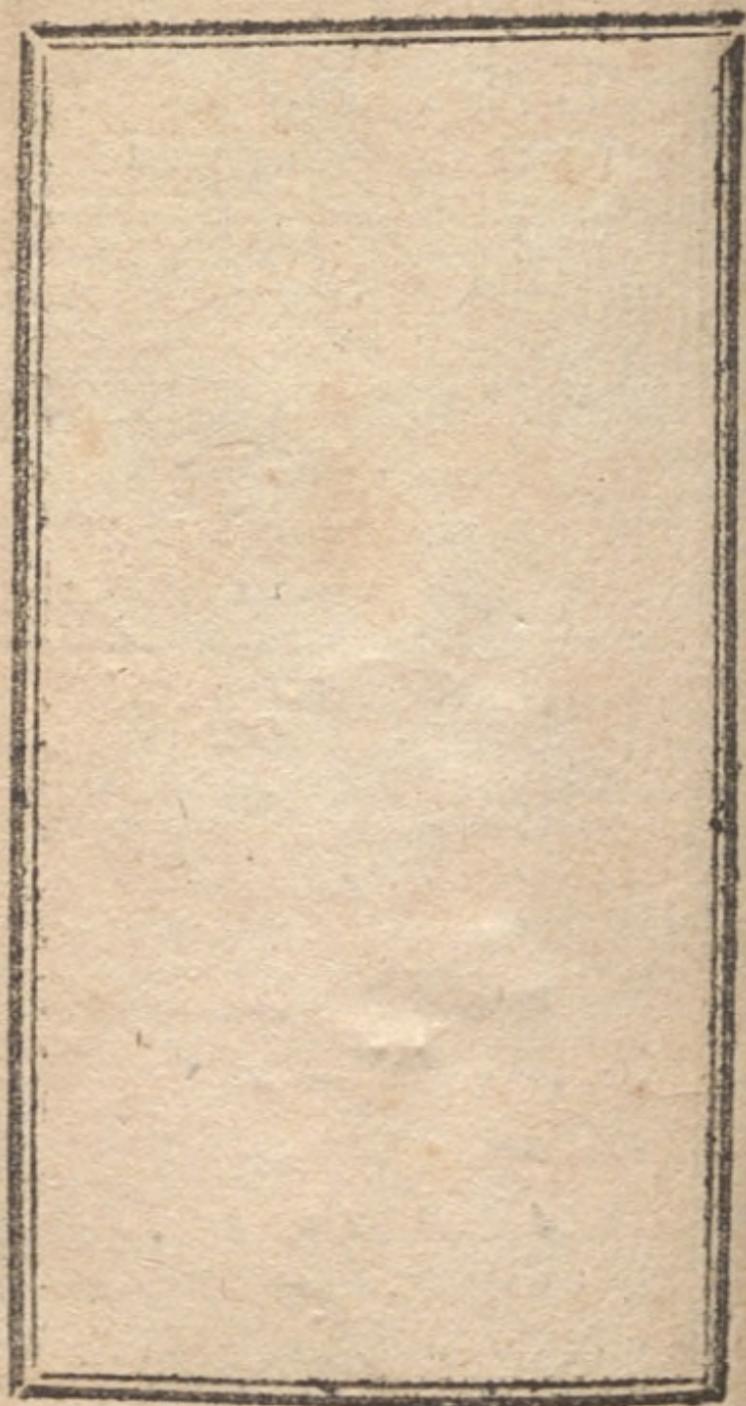
AVEC

Tablettes Economiques, à double usage,
Perte & Gain, & Stylet pour écrire,
chaque jour, les rendez-vous & secrets
particuliers; ce qui s'effacera à volonté,
avec une éponge mouillée.

no.  1778.

A PARIS,

Chez DESNOS, Libraire, Ingénieur-
Géographe du Roi de Danemarck, rue
St-Jacques, au Globe & à la Sphère.





ALMANACH
DE LA TOILETTE
ET
DE LA COËFFURE
DES
DAMES FRANÇOISES,
SUIVIE
D'UNE DISSERTATION
SUR CELLE
DES DAMES ROMAINES.



LA Coëffure des Femmes a été, de tout temps, sujette à bien des changemens, tant chez les Grecs, que chez les Romains

& les autres Nations. Donner le nom de tous les différens ornemens, que le Sexe a employés, c'est ce qu'on ne peut faire. Les Modes changeoient pour le moins aussi souvent dans ce temps - là, que dans ce temps-ci. Chacune de ces Modes avoit apparemment son nom. Comment trouver tous ces noms aujourd'hui, où nous aurions bien de la peine à trouver ceux qui composent maintenant la parure d'une Femme ? Il nous reste peu de noms pour marquer les Coëffures anciennes, & nous sommes embarrassés sur leurs significations.

*Antiquités de Montfaucon, tom. 3, p. 44.
pl. 25.*

Nous ne ferons pas remonter plus haut que HENRI IV, l'Histoire de la Coëffure des Hommes & des Femmes. Tout le Monde connoît le portrait de ce bon Roi; on sçait comme il étoit coëffé, & tous les Seigneurs de sa Cour l'étoient comme lui. Les Femmes avoient soin de leur tête, mais elles ne portoient point de faux cheveux. Il nous reste quelques portraits des Dames de sa Cour, qui nous montrent l'état de la parure de celles de son temps.

Sous le règne de Louis XIII, les Hommes avoient les cheveux longs &

plats ; ce Prince lui-même les avoit ainsi , & ses portraits ne les coiffent pas autrement.

Les Dames avoient beaucoup de cheveux flottans sur les épaules , & qui étoient recouverts sur la tête , par une espèce de calotte , qui étoit ferrée & retenue par un cordon garni de diamans. Elles avoient la physionomie bien naturelle , elle étoit sans apprêt. La gorge étoit à demi-nue ; une espèce d'écharpe couvroit le haut des épaules , & venoit se rejoindre par devant , sur le bord du sein , avec une agraffe de diamans.

Au commencement du règne de Louis XIV , (qui étoit le règne de la galanterie , de la polireste , du goût , enfin presque celui d'Auguste ,) les Hommes gardèrent la longue chevelure , & on voit ce jeune Prince , avec une forêt de beaux cheveux , qui , bien peignés , ressembloient à une perruque magistrale , sans toupet relevé , mais séparés sur le front & sans boucles dans le bas.

Plus âgé , Louis XIV prit la Perruque , avec un toupet très-élevé & crépé , mais séparé en deux parties.

Les Femmes , pendant son règne , avoient de longs cheveux , qui boucloient

naturellement depuis l'œil en descendant, & flottoient sur les épaules, mais sans autre frisure, & étoient séparés sur le front, comme font aujourd'hui les Femmes de la Campagne. Elles avoient, comme sous le précédent règne, la toque ou calotte faite d'étoffe de soie ou de velours; elle étoit retenue par le cordon de diamans, qui étoit noué artificiellement, & tomboit sur l'oreille droite.

Le portrait gravé par B. Moneornet, de Mademoiselle de Bourbon, Duchesse de Montpensier, est ainsi coëffé, à l'exception que les cheveux sont bouclés & annelés fort agréablement. Celui de Christine Reine de Suede, est pareil pour la frisure.

De tout temps les Femmes des Cours étrangères se modelèrent sur celles de France, parce qu'elle est celle où il y a plus de goût, & où le luxe règne plus impérieusement; & parce que les Modes nouvelles leur parviennent très-promptement.

Quelquefois on a porté les cheveux courts, sans frisure & sans séparation sur le front. Les cheveux étoient courts & tomboient sur le bord du front, sans être relevés. Tel est le portrait d'Henriette-Marie, Reine d'Angleterre.

Après la mort de Louis-le-Grand,

ou quelques années après , les Modes changerent subitement de face. On mit les Femmes dans un cercle de bois (*), leurs corps dans des boëtes très-fermées (**), leurs pieds dans la prison la plus étroite (***) , & montées sur des échasses , elles faillirent souvent à se casser la tête.

Elles quitterent les dentelles , dont elles faisoient leurs coëffures , avec un pied de cornes , qui étoient sur leur front , pour n'avoir que des papillons , ou être frisées en cheveux , à grosses boucles.

La Perruque pour les Hommes est très-commode ; & les formes qu'on lui a données , ainsi que les accommodages différens , ont varié à l'infini & varieront encore. Les Femmes s'en servent sans façon , c'est-à-dire , celles que l'âge ou les maladies y obligent.

Actuellement elles ont autant de modes que de caprices. La manière de se coëffer est devenue un art de nécessité , pour

(*) *Les Panniers ou Vertugadins.*

(**) *Les Piquûres ou Corps baleinés.*

(***) *Les Souliers longs de pointe & hauts de talon.*

toutes les Femmes en général. Celles du commun, les Revendeuses même, se font coëffer, créper & taponner par les Coëffeurs de Dames.

Une Femme, quelque quantité prodigieuse de cheveux qu'elle puisse avoir, n'en a pas assez pour remplir le vœu de la mode; On lui attache trois bourlers à la tête, sur lesquels on onte des cheveux postiches, qui vont lui faire un panache. Le Toupet à la Grecque, qui se renverse, semble se recourber vers la nuque du cou, pour former un arc où les petits Amours pourroient aller se percher. Et cela fait un fort bel effet. Le tout est bon, en vérité, à mettre au bout d'une perche, dans une chenevière, pour épouvanter les Oiseaux, ou pour les y nicher. Cette mode se soutient en dépit de la critique qu'on a faite de cette Coëffure à la Grecque: aucun monument de l'antiquité ne nous en offre une si étrange. Nos Parisiennes ont enchéri sur les Grecques & les Romaines. Les Hommes ont fait sagement, ils ont laissé le Toupet à la Grecque, pour la Brosse ou Vergette. Cette manière leur est plus commode, & leur tête est bien plutôt coëffée. Il n'y a pas d'apparence que les Dames quittent leur Grecque pour la Vergette; mais elles pourront la diminuer, au moins si quelque Femme de distinction leur en donne l'exemple, en laissant les cheveux

postiches aux Femmes de Théâtre & aux Filles du monde. Il ne manque plus à nos petites-Maîtresses, que de se servir de la poudre d'or, dont les Dames Romaines se servoient par excès de luxe ; mais elles y ont substitué la *Poudre à la Maréchale*, qui n'est pas si chère ; c'est cette poudre jaune qui rend les cheveux d'un blond si doré, qu'on croiroit presque qu'ils sont rouges de leur nature. Cette poudre sied quelquefois & à certains minois ; mais ne fait pas bien en général.

On trouve une des Coëffures de chacun des règnes précédens & du règne actuel dans l'Estampe en tête de ce petit Opuscule, que nous finirons par la *Description de la Toilette des Dames Romaines* ; en attendant les gravures & leur explication, que nous donnerons incessamment de tous les genres de Coëffures, qui sont de mode depuis quelques années.

La Toilette des Dames Romaines.

LA Toilette, cet attirail de l'habiller du jour pour paroître en public, les Dames Romaines l'avoient comme les nôtres. Elles y étaloient même bien plus de luxe & de magnificence. Un nombre infini de Femmes esclaves y étoit attaché ; chacun exerçoit une fonction particulière. L'or, l'argent, les perles, les pierreries,

les essences & les parfums les plus exquis s'y trouvoient prodigués ; elles étoient fournies de tout ce qui peut servir à relever la beauté , à en réparer la perte , & à corriger même les défauts de la nature. On y voyoit de faux cheveux , de faux sourcils , des dents postiches , du rouge & du blanc , des pommes , pour teindre les cheveux en blond doré , d'autres pour noircir les sourcils.

Comme elles ne connoissoient pas l'usage du linge , la propreté exigeoit qu'en sortant du lit , elles passassent dans les bains : C'est-là où l'on donnoit la première main à l'ouvrage des charmes. Des Femmes destinées uniquement à ce service , s'y employoient tour-à-tour. L'une ôtoit à sa Maîtresse ses habits que l'autre recevoit ; celle-ci lui administroit de l'eau chaude , & celle-là étoit pour la tempérer avec de l'eau froide : une autre lui racloit le corps avec un frottoir d'argent ou d'ivoire , fait en manière de faucille : une autre , de petites pincettes à la main , avoit soin de faire tomber le poil des joues & du reste du corps ; une autre portoit l'attention à arracher du front & des sourcils les cheveux qui pouvoient déranger les grâces de la physionomie ; une autre , enfin , pour adoucir la peau , & la rendre bien lisse , y passoit la pierre-ponce. On finissoit par y verser les huiles & les essences les plus précieuses. Tous ces services

se rendoient avec une adresse singulière. Malheur à l'Esclave, dit un Auteur, qui y manquoit. Un cheveux arraché mal-à-propos, un coup de frottoir donné trop fort, faisoit crier à la violence, & attiroit les châtimens les plus rigoureux.

La Dame rentrant dans son Cabinet de Toilette, étoit revêue d'une robe où le luxe & la galanterie avoient jeté leurs ornemens, & qui étoit faite exprès, pour se laisser voir négligemment à ses amis particuliers & aux personnes les plus chères. Elle n'y trouvoit pas un moins grand nombre de Femmes, dont chacune étoit chargée d'un soin particulier. Les unes étoient attachées à l'ornement des cheveux, les autres avoient soin de l'arrangement des plis des robes : d'autres avoient sous leur direction les fers, les aiguilles, les poinçons, les perles, les pierreries, les habits, les souliers, les bandelettes ; toutes tiroient leurs noms de leurs différens emplois. Il y avoit même des Femmes oisives, préposées uniquement pour dire leur avis. Celles-ci formoient une espèce de Conseil, & l'affaire de la parure étoit traitée aussi sérieusement, que s'il se fût agi de la réputation ou de la vie ; de ce nombre étoient surtout les Femmes que les Dames Romaines avoient coutume d'avoir auprès d'elles, & qu'on nommoit *Parasites*, qui

les flattoient sur leur beauté, leur goût, leurs habits & leurs bijoux.

Au milieu de ce monde d'Esclaves, la Maitresse étoit assise dans un Siège brillant & destiné uniquement pour cet usage. Elle conduisoit elle-même l'ouvrage de la parure, au moyen des miroirs de différentes façons. Elle en avoit de portatifs avec des manches, & de posés à demeure : parmi ces derniers, il y en avoit de grandeur à s'y mirer tout entier. L'Amant qui assistoit à la toilette, étoit fort flatté de tenir le miroir. Ce meuble étoit particulièrement un objet de luxe chez les Romains. Les miroirs les plus ordinaires étoient d'argent. Ceux des Esclaves même étoient de ce métal. Les Dames les avoient encore doublés d'or, garnis de perles, de pierreries, & ornés de la plus belle ciselure. Le prix en montoit quelquefois si haut, qu'un esprit patriotique de ce temps, assure que la dot que la République avoit fait payer autrefois à la Fille d'un de leurs Généraux, ne suffiroit pas à une Fille d'Affranchi, pour acheter un Miroir.

Les Dames Romaines se coëffoient toujours en cheveux ; la différence n'étoit que dans la manière de les arranger. On avoit coutume de commencer par laver la chevelure, afin de la rendre plus nette & plus luisante, comme cela se pra-

ique encore aujourd'hui dans plusieurs endroits de l'Italie. Les cheveux blonds & les noirs étoient les plus à la mode. On teignoit les premiers, pour leur donner le blond le plus vif, & on noircissoit les derniers avec une pommade, pour les rendre bien luisans.

La Coëffeuse qui se servoit d'un peigne de buis ou d'ivoire, les séparoit sur le devant en deux parties égales, moyennant une aiguille à tête. Elle donnoit ensuite au reste la forme qui étoit le plus du goût de sa Maitresse. Souvent elle en formoit des ronds qu'elle plaçoit derrière, d'où les cheveux s'élevoient de leurs racines, & faisoient voir tout le chignon : elle les couvroit quelquefois d'un réseau : une autrefois elle les enfermoit dans une bourse, qui se ferroit autour de la tête. Enfin, elle les troussoit quelquefois en forme de nœuds, ou bien elle les nouoit & tressoit avec quelque ruban.

La Friseuse ajoutoit des boucles sur le devant, à côté & derrière la tête ; celles-ci flottoient librement sur les épaules. Les fers dont elle se servoit, ne ressembloient point aux nôtres ; ce n'étoit tout au plus qu'une grande aiguille que l'on chauffoit, & les boucles se formoient en y roulant le cheveux. On les arrêtoit par le moyen d'une aiguille ordinaire. En

général les Romaines se coëffoient fort haut, & employoient pour cette fin plusieurs rangs de boucles, dont l'union étoit telle, qu'une seule boucle qui n'avoit point été arrêtée, laissoit voir du désordre dans toutes les autres. L'Histoire a conservé le nom d'une *Pélagie*, qui, ayant vu que ce défaut se trouvoit dans sa chevelure, traita impitoyablement une de ses Femmes.

Cette frisure étoit d'une grande ressource pour celles auxquelles la nature avoit refusé un front étroit & petit, estimé chez les Romains, comme une grande beauté. Elle diminueoit la largeur du front, en amenant les cheveux sur le devant de la tête, & laissant aller des boucles jusqu'aux sourcils. On se servoit en même temps du voile, pour achever de faire disparaître ce défaut, en lui donnant très-peu d'ouverture au front. Cette pièce d'ajustement se tournoit en général du côté de la galanterie. *Porée* ne sortoit jamais en public, que sous l'ombre d'une gaze qui lui couvroit à demi le visage; soit qu'elle crut en tirer plus d'agrément, soit que ce fût pour donner plus d'envie de voir le reste.

Les cheveux ainsi ajustés demandoient encore différens ornemens. On y faisoit passer tantôt des chaînes d'or, tantôt des rubans blancs, ou de pourpre, chargés

de pierreries. On y plaçoit des pinçons garnis de perles ou d'émeraudes : On se poudroit d'une poudre éclatante ; on y versoit les essences les plus odoriférantes.

Le visage n'exigeoit pas moins de soins. Pour avoir le teint frais & la peau bien lisse, les Dames se couvroient le visage pendant la nuit d'un masque de pommade. Elles savoient encore suppléer au défaut des sourcils, qu'il falloit avoir joints sur le nez, ou presque point séparés. Au moyen d'une aiguille trempée dans une pommade noire, on savoit peindre de petits cheveux & prolonger ainsi les sourcils jusques sur le nez. Il y avoit de même un remède pour les yeux trop enfoncés dans la tête. On se servoit pour cela d'une poudre noire qu'on faisoit brûler ; le parfum ou la vapeur agissoit sur les yeux, qui s'ouvroient par-là & paroissoient plus coupés. D'autres se frottoient le tour de l'œil avec une aiguille trempée dans du fard d'antimoine, pour étendre la paupière, ou plutôt pour la replier, afin que l'œil parût plus grand.

La parure de la tête finissoit par orner les oreilles & le col, de pendans & de colliers. C'étoient les perles rondes d'une grandeur considérable, d'une eau blanche & nette. Les perles en poires servoient pour les pendans d'oreilles, qui étoient ou à deux ou à trois boucles. On avoit

des perles en poire , dont une seule pesoit au-delà de demi-once ; c'étoit un poids énorme , qui monte au-delà de cinquante de nos karats. Aussi reprochoit-on aux Dames Romaines de se plaire , non-seulement à la magnificence de cette parure , mais encore au bruit que le choc de ces masses faisoit au moindre mouvement de la tête. Les perles des colliers étoient ordinairement enchassées en or , & quelquefois entremêlées d'émeraudes ; pierres précieuses qui étoient le plus du goût des Romaines. A Rome on ne connoissoit guere les diamans , ni l'art de les tailler.

La chaussure n'étoit pas moins un objet de luxe & de magnificence. Il y avoit des Esclaves préposées exprès pour la garde des souliers. Comme on ne connoissoit pas l'usage des bas , on y suppléoit par une double chaussure , & par un grand nombre de bandelettes , avec lesquelles on attachoit les souliers , & qui venoit jusqu'au milieu de la jambe. La première chaussure étoit des socques faites d'une étoffe de soie ou de lin , couverte d'or , de perles ou de pierreries. Avant que d'y entrer , il étoit d'usage de parfumer les pieds. Par dessus la socque , on mettoit une espèce de souliers à jour , qui ne consistoit que dans une semelle , quelquefois d'argent , quelquefois d'or massif , & qui s'attachoit au-dessus de la cheville du pied , par des bandelettes où brilloient encore

les pierreries. Les Femmes de petite taille, pour remplacer ce défaut, avoient recours à une chaussure faite en brodequins, qui les élevoient beaucoup. On quittoit dans la maison la chaussure à jour. La propreté & la bienséance exigeoient qu'en général elle fût bien juste sur la jambe; car on avoit soin de laisser voir le pied en marchant & sur-tout le tarse, auquel les Romains connoissoient des beautés particulières. Un cercle d'or, garni de perles & de pierreries, terminoit le tour que les bandelettes faisoient autour de la jambe, & tenoit lieu de nos jarretières.

Le goût & la galanterie, qui présidoient à la toilette, ne régnoient pas moins dans la couleur, dans la façon, dans l'ajustement des habits. La tunique qui étoit de la laine la plus fine, se mettoit immédiatement sur la peau. Sur celle-ci en étoit mise une seconde, un peu plus large, & qui descendoit plus bas: elle étoit garnie d'un mantelet, dont chaque tunique avoit le sien qui lui convenoit; elle avoit des manches qui n'étoient pas cousues, & du haut de l'épaule jusqu'au poignet, on les attachoit avec des agraffes d'or, de telle sorte cependant qu'un des côtés de la tunique posant à demeure sur l'épaule gauche, l'autre tomboit négligemment sur la partie supérieure du bras droit. Dans cet arrange-

ment résidoit la plus fine galanterie romaine. Il laissoit la partie supérieure de l'épaule à découvert, & les Galants de Rome ne se laissoient point de porter des regards curieux sur le bras d'ivoire des belles. Sur le devant, la seconde tunique étoit échancrée en haut, & laissoit voir la première. L'une & l'autre étoient garnies de morceaux d'étoffe découpée. Ces tuniques s'étoient multipliées peu-à-peu ; & la mode vint d'en porter jusqu'à trois, sans comprendre celle qui servoit de chemise. Il y avoit de la grâce & de la noblesse de relever, en marchant, à la hauteur de la main, le lez de la tunique, qui tomboit au côté droit, & tout le bas de la jambe droite se trouvoit alors à découvert.

La stole étoit la dernière des robes ; la queue en étoit traînante, & le bas bordé d'un large tissu d'or ou de pourpre. Le corps de la robe étoit rayé de différentes couleurs : le devant étoit fermé au moins jusqu'à la ceinture : la partie supérieure étoit ouverte & donnoit du jour à la seconde tunique ; elle formoit en descendant un grand nombre de plis, qui donnoient beaucoup de grâce à l'habillement.

Tous ces habits étoient de la laine la plus fine. Il y avoit cependant une sorte d'habits faits de gaze, que la galanterie

avoir introduits successivement. Ils étoient si transparens , qu'on leur avoit donné le nom de *brouillard* ou de *nuage*. Un témoin oculaire assure qu'une Dame qui étoit vêtue ainsi , n'auroit pu jurer qu'elle n'étoit pas nue.

La stole ou les tuniques étoient ou brodées en plusieurs couleurs , ou travaillées avec de l'or. On assortissoit le fond au teint ou au goût de mode qui régnoit. Les couleurs les plus recherchées étoient l'écarlate , le pourpre , le verd de porreau , le jaune foncé , le rouge orangé , le bai-brun , le verd de mer , la couleur d'Amethyste , de rose , de gland , d'amande , de myrthe. On les ornoit de bandes , de galons d'argent , ou d'or , de franges découpées à jour. Les perles & les pierrieres y étoient prodiguées. On évaluoit celles que *Lollia Paulina* portoit sur sa tête & sur ses habits , à trois millions d'écus : c'étoit-là sa parure ordinaire , quand elle ne faisoit que de simples visites.

A tout cet ajustement , il faut joindre de riches bracelets qu'on mettoit au bras gauche , & qui étoient à l'ordinaire , à trois rangs ; & des bagues dont on chargeoit non-seulement les doigts des mains , mais chaque jointure de chaque doigt. Par un raffinement de luxe , on en changeoit selon les saisons. On avoit

des bagues légères pour l'été , & de plus pesantes chargées de plus grosses pierres pour l'hiver.

Enfin , les parfums achevoient la toilette ; ils étoient si fort du goût des Dames, que ceux qui ne les voyoient pas passer, les sentoient arriver de loin. Elles changeoient souvent de mode. C'étoit une fois l'odeur de l'iris, qui plaisoit ; une autrefois celle de la rose, qui étoit remplacée ensuite par le spic-nard. A la fin, on préféroit à toutes les odeurs dont la base étoit le cinamome, l'apobalsamum, le liquidambre, le ladanum, l'acia, le cardamome, le storax, le costus, qu'on lioit avec du miel & du vin. Il paroît qu'on ignoroit entièrement le musc, la civette, l'ambre gris, le cédra, la bergamotte & la fleur d'orange.

Dans les pommades pour le teint, on faisoit entrer l'orge, l'orobe, des œufs, de la poudre de corne de cerf, des oignons, des narcisses pilés, de la gomme & de la farine d'Etrurie, le tout lié avec une plus grande quantité de miel. L'Auteur qui donne la recette de ce fard, assure que celle qui s'en servira, aura le teint plus net que la glace de son miroir.

E I N.

us
e-

i-

s,

r,

n-

is

e-

e

n

a

,

e

n

,

c

A

y

e

n

,

c

,

e

n

,

c

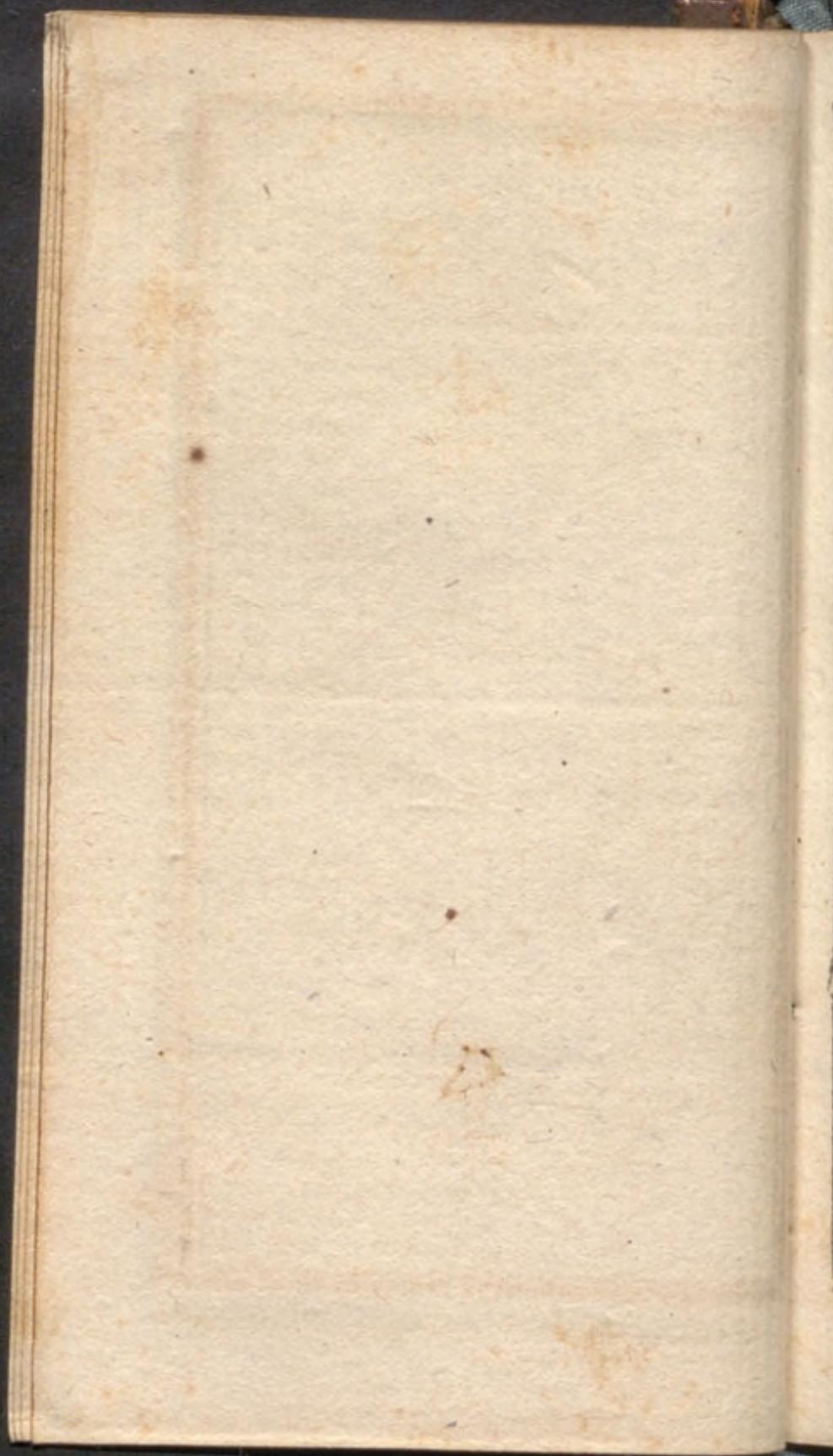
,

e

n

,

c



ALMANACH

DE LA TOILETTE

ET

DE LA COEFFURE

DES

DAMES FRANÇOISES

ET

ROMAINES.

DICTIONARY

A L M A C H

BEIA

DE

JAMES

R O M A

THE

BY

DESCRIPTION

DES

DIAMANS,

DES PERLES

ET

DES PARFUMS

LES PLUS PRÉCIEUX:

Où l'on trouve une connoissance des uns
& des autres: Ouvrage utile à routes
personnes, & faisant suite à l'*Almanach de
la Toilette & de la coëffure des Dames
Françoises & Romaines.*

AVEC

Tablettes Economiques, Perte & Gain, &
Styler pour écrire.



A PARIS,

Chez DESNOS, Libraire, Ingénieur-
Géographe du Roi de Danemarck, rue
St.-Jacques, au Globe & à la Sphère.

Avec privilège du Roi.

(8)

Lequel est le plus grand
par sa grandeur, et par sa
due sa grandeur aux choses. Il
est le plus grand de tout ce
qu'il y a de monde, et de la
Toute. Elle est toute en un
connaissance par sa grandeur
mors, de tous les hommes,
dont on fait cas, pour avoir
une belle vie et pour la per-
sévérance. Elle y apprendront à
ne pas se laisser tromper par les
Mauvais, mais elle ne con-
noissent pas la bonne, et
l'homme, et apprendront
sans chercher, et en attendant.

A V I S.

IL m'est tombé dans la main ,
par hazard , le petit Ouvrage
que je présente aux Dames. Il
m'a paru mériter de leur être
offert , comme une suite de la
Toilette. Elles y trouveront une
connoissance parfaite, en peu de
mots , de tous les Diamans ,
dont on fait cas , pour orner
une belle tête & toute la per-
sonne. Elles y apprendront à
ne pas se laisser tromper par les
Marchands , dont elles ne con-
noissent pas la bonne - foi &
l'honnêteté , & apprendront ,
sans chercher & en s'amusant ,

d'où on tire toutes ces belles pierres , dont elles se parent avec tant d'avantage. Elles apprendront encore d'où on tire les belles Perles , & le choix qu'elles doivent faire en les achetant ; enfin , elles connoîtront la qualité des Parfums dont elles se servent après le bain.

Les Dames Romaines , comme les Dames de tout le monde connu d'aujourd'hui , aimoient les Pierres précieuses , les Perles & les Parfums ; mais on ne savoit pas tailler & monter les Diamans , avec autant d'art & de goût qu'on le fait à présent ; les Dames en tiroient moins

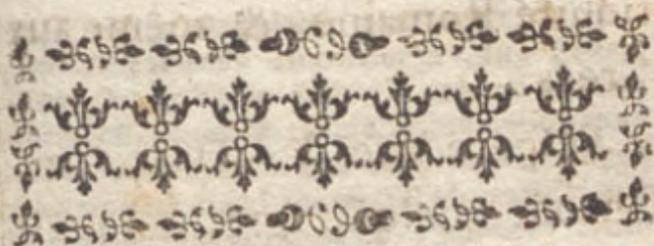
d'avantage pour leurs charmes. On connoissoit les Perles , on en faisoit des Colliers , des bandes , qu'on mettoit sur les cheveux ; mais l'art de mettre les Diamans en œuvre n'étoit qu'imparfait , & on ignoroit celui d'adapter un Diamant au bout d'une aiguille d'or ou d'argent. L'art s'est perfectionné de nos jours en faveur des Dames Françoises , & toutes les Nations les ont imitées.

Les Parfums étoient très-connus , il y a deux - mille ans & plus ; mais la découverte des grandes Indes & de l'Amérique nous en ont procuré de nouveaux & d'inconnus à l'an-

tiquité Romaine , & même aux Grecs.

J'espere que les Dames me sauront quelque gré du petit présent que je prends la liberté de leur faire , pour leur utilité & leur amusement. Je leur promets d'ailleurs de faire de nouvelles recherches pour satisfaire leurs goûts & leurs desirs.





DE LA CONNOISSANCE

DES

DIAMANS

ET

DES PERLES.

LE Diamant est la première de toutes les pierres précieuses. Pour être beau, il lui faut trois qualités, l'eau ou la transparence, la netteré, l'éclat ou la vivacité des reflets. Les Diamans, d'une beauté, d'une grosseur ou d'un prix extraordinaire, se nomment Parangons. Le Diamant verd, lorsque sa couleur est d'une bonne teinte, est le plus rare & le plus cher. Le Diamant couleur de rose & le bleu sont très-estimés, même le jaune. Les Diamans roux ou noirâtres ne sont que trop communs; ces couleurs passent pour un défaut, qui en diminue beaucoup le prix.

Il se rencontre quelquefois des Diamans, qui, ayant roulé dans les sables, dans le lit des rivières rapides, se trouvent polis naturellement & tout-à-fait transparents : quelques-uns même sont faulés. Ces sortes de Diamans bruts se nomment bruts ingénus ; & lorsque leur figure est pyramidale & se termine en pointe, on les appelle pointes naïves. Les anciens n'en ont pas connu d'autres. Les quatre qui enrichissent l'agraffe du manteau Royal de Charlemagne, qu'on observe au trésor de St. Denis, ne sont que de ces pointes naïves.

Jefféries, dans son Traité des Diamans (traduit en François, avec des figures, Paris, Tilliard,) ose nier l'existence des Diamans du Brésil, c'est-à-dire de ceux qu'on prétend être des mines du Brésil. Il les regarde comme de véritables pierres orientales, que les Habitans du Brésil achètent des Indiens, & envoient ensuite en Portugal. Il assure que, les ayant examinées avec beaucoup de soin, il n'a jamais pu trouver la moindre différence entre ces Diamans du Brésil & les Diamans orientaux.

Les meilleures mines de Diamans, & les plus riches sont dans les pays de Golconde & de Visapour, dans les États du Grand-Mogol.

Le Rubis est, après le Diamant, l'espèce de pierre la plus dure. Il n'est point attaqué par la lime ; il résiste à la plus grande violence du feu. Le Rubis oriental est d'un

rouge vif de cochenille ou de cerise. Lorsque sa teinte est d'un rouge vif de sang, & qu'il pefe au-delà de 20 karats, alors on l'appelle Escarboucle. L'Escarboucle doit être d'un incarnat vif & brillant comme un charbon allumé. On le trouve dans les Royaumes d'Ava & de Pégu. Le Rubis balais est d'un rouge clair ou rose, quelque fois orangé & mêlé d'une petite nuance bleue, qui fait que cette pierre tire un peu sur le cramoisi ou le violet. C'est le moins dur des Rubis. Il vient de Silésie, du Mexique & du Brésil. Le Rubis spinel est d'un rouge clair très-foible; étant poli, il a un feu très-agréable & très-ami de l'œil : il est plus dur que le précédent, cependant il n'en a pas l'éclat. On nous l'apporte de la Bohême, de la Silésie, de la Hongrie & quelquefois du Brésil. Le Rubicelle, ou le petit Rubis, est d'un rouge pâle tirant sur le jaune de paille : c'est le moins recherché des Rubis. Sa couleur ne résiste guère au feu ; il est cependant susceptible d'un beau poli qui releve un peu son éclat. On trouve cette pierre dans le Brésil.

Le Saphir est la pierre qui, après le Rubis, approche le plus du Diamant en dureté. Elle est très-difficile à graver. Le Saphir oriental est d'un magnifique beau céleste, ou d'un azur excellentement beau, velouté, sans être ni trop foncé ni trop clair. C'est le plus précieux des Saphirs. On le trouve au Royaume de Pégu, dans le Calicut, dans l'Isle de Ceylan. Le Saphir occidental ou blanchâtre est d'un

blanc clair mêlé de bleu céleste. Il est rare de le trouver sans défaut : il est trop sujet à être tendre , ou plein de nuages , ou chalcédonieux , ainsi qu'on le remarque dans ceux qu'on nous envoie de Silésie , de Bohême ou d'Alsace. Le Saphir couleur d'eau est plus agréable , moins il est coloré. On prétend que quand il n'a point du tout de couleur , les Lapidaires le substituent au Diamant ordinaire dont il approche alors par l'éclat & par la dureté. Il vient de Ceylan. Le Saphir verdâtre a une teinte verdâtre au travers de sa couleur bleue , agréablement distribuée. Il se trouve en Perse & n'est pas recherché.

La Topase est d'un jaune d'or mêlé de verd très-éclatant & plus ou moins foncé. Elle est la troisième pour la dureté après le Diamant. On distingue les Topases en orientales & en occidentales. La première espèce est la plus estimée ; elle se trouve dans l'Arabie ; sa couleur est une teinte jonquille ou citron ; on choisit celle qui est plutôt fatinée que veloutée. La Topase occidentale est moins dure , mais ses Crystaux ou Canons sont plus gras. Elle naît dans les Indes occidentales & en Bohême. Son poli est toujours gros ; cependant celle qu'on a découverte en Saxe , ces dernières années , est d'une couleur très-transparente , très-dure & prenant au poliment un éclat fort vif. La Topase du Brésil a une teinte des plus singulières. Etant exposée dans un petit creuset rempli de cendres sur un feu gradué , elle perd sa

couleur orangée , & s'y convertit en un véritable Rubis balais des plus agréables. Elle est d'ailleurs d'un jaune sale. Les Joualliers ont fait mystère de cette connoissance , jusqu'au moment où M. Dummelle en a communiqué le secret à l'Académie des Sciences.

L'Emeraude tient le cinquième rang parmi les pierres précieuses. La lime a un peu de prise sur elle : cependant elle reçoit un poli vif & des plus éclatans. L'orientale , ou de vieille roche , est d'un verd avivé , d'une belle eau , bien rayonnante ; elle vient d'Egypte. On donne le nom d'Emeraude occidentale à celle dont la couleur est plus délayée , c'est-à-dire , d'un verd clair & agréable à la vue ; elle vient du Pérou & de Carthagène.

La Chrysolite est jaune , mêlée d'une teinte légère de verd ; plus elle est verdâtre , moins elle est précieuse : on ne taille cette pierre qu'en cabochon. Quand elle est d'un verd de poireau , elle est appelée Chrysoprase , qui a beaucoup de ressemblance à l'aventurine d'un verd pâle mêlé de noir , & qui a par nuances intermédiaires des taches rouges & des apparences de paillettes d'or. On prétend qu'il n'est pas rare d'en trouver effectivement dans la belle Chrysoprase.

L'Améthyste est de couleur violette , ou violette pourprée. Il y a l'Améthyste violette pure , jaunâtre , pâle ou de la couleur du vin mêlé de sang. L'Améthyste de Carthagène d'une couleur violette un peu

pourprée, est la plus rare. La dureté de l'Améthyste est à-peu-près celle du Crystal. Elle se forme aussi, comme le Crystal, en aiguilles hexagones, terminées à chaque bout par une pointe à six faces. La plupart de ces aiguilles ne sont teintes de violet qu'en partie, le reste est blanc, & c'est du vrai Crystal de roche. On voit des cuvettes, des tabatières & d'autres bijoux, qui, quoique faits d'une seule pièce, sont en partie de Crystal, & en partie d'Améthyste.

L'Améthyste, mise dans un bain de sable, que l'on fait chauffer, y perd sa couleur, & y acquiert celle d'un Diamant, ainsi que le Saphir. On la préfère même à ce dernier, pour cette opération, parce qu'elle ne blanchit pas tant, & qu'elle imite mieux l'éclat du Diamant.

Le Grenat est d'un rouge foncé. On en trouve aussi d'un rouge clair & vif, d'un rouge tirant sur le jaune. Le Grenat, qui tire sur le violet ou sur le gros bleu est de l'espèce la plus parfaite.

L'Hyacinthe est rouge tirant sur le jaune. Il y en a d'un jaune rougeâtre tirant un peu sur le violet; d'un jaune de safran, d'un blanc jaunâtre, de la couleur du succin, de la couleur du miel.

La Berylle ou Aiguemarine est d'un bleu verd, ou d'un verd de mer appelé Céladon.

Il y a différentes tailles pour les pierres; sçavoir: la taille à l'Indienne ou la poire, le brillant, le demi-brillant ou brillonnet, la rose, la pierre épaisse, la pierre foible.

On pese les Diamans au karat. Le karat est de quatre grains, & chacun de ces grains se divise en demis, en quarts, en huitièmes. Ces karats sont un peu moins forts que ceux du poids de marc, un karat faisant environ 3, 670. grains poids de Paris, 148, 15 16e. font une once ou 576 grains, & 2383 karats font une livre de Paris.

Les différentes manières de tailler les Diamans, leur ont fait donner des noms distincts, & on les range comme en six classes. La première est des Diamans en table ou pierre épaisse, la seconde des pierres foibles, la troisième des roses, la quatrième des brillans, la cinquième des demi-brillans ou brillonnets, la sixième des poires à l'Indienne.

Le Diamant en table ou pierre épaisse, forme ordinairement un quarré long dans sa partie supérieure, & un cône, ou une pyramide tronquée, à la partie inférieure.

La pierre foible differe de l'épaisse, en ce qu'elle n'a pas de dessous; c'est-à-dire que sa partie inférieure est une surface plate. C'est la moins estimée de toutes, parce qu'elle n'a presque pas de jeu.

Le Diamant taillé en rose, est d'une façon moins ancienne que la pierre épaisse ou foible; il est plat dans son dessous, c'est-à-dire, que sa partie inférieure est une surface plate; mais sa partie supérieure est formée en cône ou en pyramide à double rang de facettes triangulaires, qui aboutissent à une pointe qu'on dôme.

Les brillans tirent leur nom de la viva-

citée de leur jeu. Excepté deux petites tables, qui forment les superficies supérieure & inférieure, tous ses côtés sont taillés en facettes; de sorte qu'il donne huit pans à la table. La proportion de cette taille, doit être d'un tiers pour le dessus, & deux tiers pour le dessous, appelé culasse.

Le Brillonnet ou demi-brillant, peut résulter d'une pierre foible, dont la table de quarrée qu'elle étoit, a été réduite à huit pans & les faces coupées en facettes. Cette pierre n'ayant pas de dessous, a été nommée pour cette raison demi-brillant.

La Poire à l'Indienne & taillée en facettes triangulaires, plus elle a de ces facettes, plus son jeu est vif; en cet état, elle envoie la lumière de tous les côtés.

Les petites parcelles de Diamans qui servent à faire des entourages, c'est-à-dire, à entourer les Diamans plus gros & plus précieux, s'appellent des karats, parce qu'ils n'excèdent guère le poids d'un karat.

Pour choisir un bon Diamant, on doit le regarder avec un microscope, & prendre celui où l'on trouvera moins d'inégalités.

Les plus beaux Diamans, que l'on connoisse, sont celui du Grand-Mogol, du poids de 279 karats neuf seizième. Tavernier l'a estimé 2930819 rixdales de Hollande, de 536 grains (faisant cinq livres douze sols neuf deniers de France); ce qui fait une somme de 16522492 liv. 2 s. 3 d. monnoie courante en 1777 : somme im-

menſe , pour un bijou toujours renfermé dans un tréſor , & dès-lors inutile , mais très-modique pour un puiffant Empereur tel que celui du Mogol , qui ne l'eſtime peut-être pas auſſi cher que Tavernier , qui étoit Jouailler & grand connoiſſeur en pierreries.

Le Diamant du Grand Duc de Toſcane , qui peſe 139 karats , eſt eſtimé 652083 rixdales , ce qui fait , monnoie courante de France , la ſomme de trois millions ſix cent ſoixante quinze mille neuf cent quatre-vingt douze livres dix-huit ſols trois deniers.

Le grand Sancy , qui fait partie des Diamans de la Couronne de France , qui peſe 106 karats , eſt eſtimé 150000 rixdales , ce qui fait aujourd'hui huit cent quarante mille ſix cent vingt-cinq livres.

Le Pitre , que M. le Duc d'Orléans acquit pour le Roi de France , pendant la Régence , peſe 547 grains parfaits , il a coûté deux millions cinq cent mille livres. On la appelle Pitre par corruption de *Pits* , qui étoit le nom du gentilhomme Anglois , de qui on acheta cette belle pierre.

Ce fut pour Charles , dernier Duc de Bourgogne , que fut taillé le premier Diamant vers 1475. Il étoit épais & taillé pyramidalemant. Le Duc l'avoit fait monter au milieu de trois Rubis-balais & de quatre groſſes Perles ; ce Prince portoit au col cet ornement ſuspendu à une chaîne d'or. Les Fuggers d'Ausbourg , l'achetèrent des Bernois , & le vendirent à Henri

VIII, Roi d'Angleterre. La Reine Marie sa fille, ayant épousé Philippe II, Roi d'Espagne, ce Prince en devint possesseur.

Un Diamant sorti des mines du Bresil, & déposé dans le trésor du Roi de Portugal, pese 1680 karats, ou 12 onces & demie: il est évalué à deux cent vingt-quatre millions de livres sterling, ce qui fait une somme immense de notre monnoie, c'est-à-dire, celle de neuf milliards neuf-cent soixante dix millions de livres, à prendre la livre sterling à 22 liv. 10 sols, prix moyen de change, somme qu'aucun potentat du monde connu ne pourroit payer.

Le Rubis d'un karat vaut à-peu-près 52 livres

Un Rubis de 2 karats	225 liv.
de 3	555
de 4	832
de 5	1110
de 6	1665
de 7	2220
de 8	1775
de 9	3885

Le Saphir coûtoit autrefois vingt-quatre livres le karat. Voici comme on calcule sa valeur. On quarré le nombre des karats que pese la pierre, & on divise ce quarré par la moitié du prix d'un karat: par exemple, un Saphir de 6 karats coûte six louis ou 144 liv., vous dites 6 fois 6 font 36, & vous prenez le 6e. de la valeur d'un karat qui est 4, & multipliez 4 fois 36 qui font 144.

Une Topase n'est pas d'un grand prix. Quand elle pese deux scrupules, elle se vend 280 liv. ou environ.

Les Emeraudes sont d'un prix tout-à-fait inégal. Car, à inégalité de poids, l'une se vendra quelque fois plus cher qu'une autre. C'est la couleur & la pureté qui mettent cette différence.

Une Emeraude d'un karat vaut 12 liv.

de 2 karats	36
de 3	60
de 4	90
de 5	120
de 6	180
de 7	420
de 8	480
de 9	600
de 10	900

Celle qui se trouve au couvent des Bénédictins, à Reichenau en Suabe, a, dit-on, un pied de long sur sept pouces de large, & trois d'épaisseur.

La Chrysolithe n'est point recherchée. Une Chrysolithe du poids d'un karat se vend à-peu-près de 84 liv. à 112 liv. ou 134 livres.

Une Améthyste du poids d'un grain, se vend 12 liv., & celle d'un karat vaut 48 liv. Le prix en augmente dans une progression Arithmétique dont voici un exemple. Une Améthyste pese six karats; pour en sçavoir le prix, il faut sçavoir ce que valent 6 karats, c'est onze rixdales, (car il faut compter avec cette monnoie pour faire

cette opération.) Si on ajoûte ces 11 à 5, on aura 16, qui est le prix d'une Améthyste de 6 karats.

Les Grenats sont d'un prix très-modique. Ils sont fort tombés. Les Hyacinthes sont du même prix, que les Chrysolithes & les Améthistes. Il ne se fait pas un grand commerce du Berylle.

Pour connoître si une pierre est fausse, on laissera tomber une goutte d'eau-forte dessus, elle changera de couleur, ou deviendra plus foncée dans l'endroit où la goutte sera tombée. Cette altération n'arrive pas à une vraie pierre.

D E S P E R L E S.

Les Perles sont ou rondes, ou en poires, ou baroques, d'une figure irrégulière, ou à l'once, ou à piler, appellées communément semence de Perles. La perfection des Perles, soit qu'elles soient rondes ou baroques, consiste particulièrement dans l'éclat & la netteté de leur eau. Il y en a dont l'eau est blanche, & ce sont les plus estimées en Europe; d'autres dont l'eau tire sur le jaune, que quelques Indiens & les Arabes préfèrent aux blanches; d'autres qui sont plombées; d'autres, enfin, tirant sur le noir ou toutes noires. Les Perles Parangons sont celles dont la grosseur est extraordinaire.

Il se pêche des Perles dans les mers des Indes orientales, dans celles de l'Amérique & en quelques endroits de l'Europe.

Les Perles de l'Orient , sur-tout celles qui se trouvent dans le Golfe Persique & sur les côtes de l'Arabie , sont très-recherchées. Elles sont claires , transparentes , d'un poli admirable & d'un blanc qui par son éclat approche de celui de l'argent.

Les Perles de l'Amérique sont verdâtres ; on en voit beaucoup à Panama , ville de l'Amérique méridionale.

Les Perles de notre continent sont d'un blanc beaucoup plus mat. Elles sont d'ailleurs plus sujettes à noircir ou à jaunir. La Bohême cependant & les pays du Nord en fournissent au commerce qui sont aussi estimées que les orientales ; mais il est rare d'en trouver de parfaites & d'une certaine grosseur.

L'Art est parvenu à imiter les Perles. Les Emaillieurs les soufflent ; d'autres ouvriers soufflent ensuite la couleur d'écaille de l'Able ou Ablette , petit poisson de Seine qui ressemble au Goujon dans la Perle , étendent la couleur au-dedans & la remplissent de cire. La couleur & le poids sont aisément distinguer ces Perles factices.

Les Perles en poire , encore qu'elles soient du même poids & aussi parfaites que les rondes , ne sont pas pour cela plus estimées : au contraire , leur valeur est beaucoup moindre ; cependant lorsqu'il s'en rencontre deux bien égales , elles ne diminuent que d'un tiers du prix.

CONNOISSANCE
 DE
 QUELQUES PARFUMS.

VANILLE.

LA Vanille est une gouffe Américaine, qui donne la force, l'odeur & le goût au Chocolat.

La Vanille est du nombre de ces drogues, dont on use beaucoup & que l'on ne connoît qu'imparfaitement. On ne peut pas douter que ce ne soit une gouffe ou filique qui renferme la graine d'une plante; mais on ne connoît ni le nombre des espèces, ni quelles sont les espèces les plus estimables de ce genre de plante, en quel terroir elles viennent le mieux, comment on les cultive. Les Américains sont seuls en possession de la Vanille qu'ils vendent aux Espagnols, & ils conservent soigneusement ce trésor qui leur est du moins resté, apparemment parce que leurs maîtres n'ont pas su le leur ôter: on dit qu'ils ont fait serment entre eux de ne révéler jamais rien aux Espagnols, fût-ce la plus petite de toutes les bagatelles: c'est en ce cas une convention tacite, dont ils ne

rendroient que de trop bonnes raisons : & souvent ils ont souffert les plus cruels tourmens plutôt que d'y manquer.

D'un autre côté, les Espagnols contens des richesses qu'ils leur ont enlevées, de plus accoutumés à une vie paresseuse, méprisent les curiosités d'Histoire Naturelle & ceux qui les étudient : en un mot, si l'on en excepte les seuls Hernandez & le P. Ignatio, Espagnols, c'est aux curieux des autres nations, que nous sommes redevables du petit nombre de particularités que nous avons sur cette drogue précieuse.

La gouffe de Vanille est ronde, un peu aplatie, longue d'environ six pouces, large de quatre lignes, rouffâtre, molle, huileuse, grasse, cependant cassante & comme coriace à l'extérieur. La pulpe qui est en dedans, est rouffâtre, remplie d'une infinité de petits points noirs, luisans : elle est un peu âcre, grasse, aromatique, ayant l'odeur agréable du baume du Pérou. On nous l'apporte du Pérou & du Mexique : elle vient dans les pays les plus chauds de l'Amérique, & principalement de la nouvelle Espagne : on la prend sur des montagnes accessibles aux seuls Indiens, dans les lieux où se trouve quelque humidité.

On distingue trois sortes principales de Vanille ; la première appelée par les Espagnols *Pompona*, ou *Bova*, c'est-à-dire, enflée ou bouffie ; celle de *Ley*, marchande ou de bon alloi ; la *Simarona*,

ou bâtarde. Les gouffes de la *Pompona* sont grosses & courtes ; celles de la *Vanille de Ley* sont plus deliées & plus longues ; celles de la *Simarona* sont les plus petites en toute façon.

La seule *Vanille de Ley* est la bonne ; elle doit être d'un rouge brun foncé , ni trop noire ni trop rousse , ni trop gluante , ni trop desséchée : il faut que ses gouffes , quoique ridées , paroissent pleines & qu'un paquet de cinquante , pese plus de cinq onces : celui qui en pese huit est la *sobrebuona* , super-bonne , bonne par excellence. L'odeur en doit être pénétrante & agréable : quand on ouvre une de ses gouffes bien conditionnées & fraîche , on la trouve remplie d'une liqueur noire , huileuse & balsamique , où nagent une infinité de petits grains noirs , presque absolument imperceptibles , & il en sort une odeur si vive qu'elle assoupit & cause une sorte d'ivresse. La *Pompona* a l'odeur plus forte , mais moins agréable ; elle donne des maux de tête , des vapeurs , des suffocations. La liqueur de la *Pompona* est plus fluide & ses grains plus gros ; ils égalent presque ceux de la moutarde. La *Simarona* a peu d'odeur , de liqueur & de grains.

On ne vend point la *Pompona* , & encore moins la *Simarona* , si ce n'est que les Indiens en glissent adroitement quelques gouffes parmi la *Vanille de Ley*. On doute si les trois sortes de *Vanille* en question , sont trois espèces ; ou si ce n'es

est qu'une seule , qui varie selon le terroir , la culture & la saison où elle a été cueillie.

Lorsque les Vanilles sont mûres , les Mexicains les cueillent , les lient par les bouts , & les mettent à l'ombre pour les faire sécher ; lorsqu'elles sont sèches & en état d'être gardées , ils les oignent extérieurement avec un peu d'huile pour les rendre souples , les mieux conserver , empêcher qu'elles ne se sèchent trop & ne se brisent ; ensuite ils les mettent par paquets de cinquante , de cent , ou de cent-cinquante , pour nous les envoyer.

Le paquet de Vanille , composé de cinquante gouffes , se vend à Amsterdam , depuis dix jusqu'à vingt florins (à 2 liv. 2 s. 9 den. ce qui fait 42 liv. 15 s.) suivant la rareté , la qualité ou la bonté.

On choisit les Vanilles bien nourries , longues , nouvelles , odorantes , pesantes , un peu molles , non trop ridées , ni trop huileuses à l'extérieur : il ne faut pas qu'elles aient été mises dans un lieu humide ; car alors elles tendroient à se moisir ou le seroient déjà ; elles doivent non-seulement être exemptes du moisi , mais être d'une agréable odeur , grasses & souples. Il faut encore prendre garde qu'elles soient égales ; parce que souvent le milieu des paquets n'est rempli que de petites Vanilles sèches & de nulle odeur : la graine qui est extrêmement petite , doit être noire & luisante. On ne doit pas rejeter la Vanille qui se trouve couverte d'une fleur

saline , ou de pointes salines très - fines , entièrement semblables aux fleurs de Benjoin : cette fleur n'est autre chose qu'un sel essentiel , dont ce fruit est rempli , qui sort au - dehors , quand on l'apporte dans un temps trop chaud.

Quand on laisse la Vanille mûre trop long-temps sur la plante sans la cueillir , elle crève & il en distille une petite quantité de liqueur balsamique , noire , odorante qui se condense en baume ; on a soin de le ramasser dans de petits vases de terre : nous ne voyons point en Europe de ce baume , soit parce qu'il ne se conserve pas dans le transport , soit parce que les gens du pays le retiennent pour eux , soit parce que les Espagnols se le réservent.

Dès qu'il n'en sort plus de liqueur balsamique , il y a des Mexiquains , qui , connoissant le prix qu'on donne en Europe à la Vanille , ont soin , après avoir cueilli ces sortes de gouffes , de les remplir de pailletes & d'autres petits corps étrangers & d'en boucher les ouvertures avec un peu de colle , ou de les coudre adroitement ; ensuite ils les font sécher & les entremêlent avec la bonne Vanille. Les gouffes ainsi falsifiées , n'ont ni bonté ni vertu , & nous ne manquons pas d'en rencontrer quelquefois de telles avec les autres bonnes filiques

Nous n'avons point encore de description exacte du Vanillier : Hernandez prétend que c'est une herbe de l'espèce du Liseron , qui grimpe le long des arbres &

qui les embrasse. Le pere Ignatiò , Carme Déchauffé , qui a long-temps résidé dans la nouvelle Espagne , soutient que la plante de la Vanille ressemble plus à la vigne qu'à aucune autre.

C A L A M B A C.

Ce bois qu'on nomme aussi bois d'Aloës , est un des plus précieux parfums des Indes. L'arbre dont on le tire , croît à la Chine. C'est un bois résineux , qui cède en quelque sorte sous les dents , comme de la cire. Il a une saveur un peu amère & aromatique : il se fond sur les charbons comme de la résine & répand une odeur des plus suaves : aussi est-il très-recherché par les Grands de la Chine & du Japon , où il se vend au poids de l'or. Les Chinois en brûlent dans leurs Temples. Lorsqu'ils veulent recevoir une personne avec magnificence , ou qu'ils veulent faire des festins somptueux , ils font mettre de ce bois dans des cassolettes , dont l'odeur suave embaume les appartemens. Ce bois est si précieux & si recherché dans ces pays , qu'il n'en vient presque point en Europe.

B O I S D' A L O E S.

Ce bois odorant est celui de nos boutiques & nous tient lieu de Calambac. On croit même que c'est la partie du bois qui reste , lorsqu'on a séparé le Calambac ,

qui ne se tire que du tronc de l'arbre près la racine. Quoi qu'il en soit, il vient comme le Calambac, des montagnes de la Chine. Quand il est mis sur des charbons ardens, il répand une odeur assez agréable.

A M B R E G R I S.

L'Ambre gris est une substance légère, grasse, de couleur cendrée, parsemée de petites taches blanches, odoriférante. Le bon Ambre gris se reconnoît, lorsqu'en le piquant avec une aiguille chaude, il rend un suc gras & odoriférant. Il s'enflamme & brûle; il est dissoluble en partie dans l'esprit-de-vin; mis sur le feu dans un vaisseau, il se fond & se réduit en une résine liquide de couleur dorée.

L'origine de l'Ambre gris est aussi peu connue que celle de l'Ambre jaune. Ce qui est sûr, c'est que souvent on y trouve, comme dans l'Ambre jaune, des corps étrangers, comme des os, des becs d'oiseaux, des pierres. On ne le rencontre de même que sur les bords de la mer. Il est en morceaux plus ou moins gros. On en a trouvé du poids de cent livres. Ils sont ordinairement arrondis, forme qu'ils prennent en roulant dans la mer ou sur les rivages. On en trouve beaucoup dans les mers des Indes, près des Isles Moluques. On en ramasse souvent sur les côtes d'Afrique & en quelques autres lieux. Les Habitans des Isles Sambales le cherchent

d'une façon singulière : ils le guèrent à l'odorat , comme les chiens de chasse suivent le gibier : après les tempêtes , ils courent sur le rivage , & s'il y a de l'Ambre gris , ils en sentent l'odeur. On en ramasse encore une grande quantité , sur les côtés des Isles Bermudes , de la Jamaïque , de la Caroline.

Quoique cette matière se trouve en plusieurs endroits , c'est cependant un parfum rare & précieux. Son odeur se développe bien plus , lorsqu'elle est mêlée avec une petite quantité de Musc & de Civette , ainsi qu'on la prépare pour les parfums & eaux de senteur. Les Parfumeurs en font un grand usage. Les Orientaux l'estiment propre à prolonger la vie.

C I V E T T E .

Ce parfum se tire d'un animal qu'on nomme aussi Chat musqué , quoiqu'il n'ait rien de commun avec le Chat , que l'agilité du corps , & qu'il ressemble plutôt au Renard , sur-tout par la tête. La Civette quoiqu'originale & native des climats les plus chauds de l'Afrique & de l'Asie , peut cependant vivre dans les pays tempérés & même froids , pourvu qu'on la défende avec soin des injures de l'air & qu'on lui donne des alimens succulens & choisis. On en nourrit un grand nombre en Hollande où l'on fait commerce de leur parfum. Cette liqueur se trouve dans une poche ou sac , placé au-dessous de l'anus

& entre les parties de la génération. Cette poche a une ouverture de deux pouces ou environ. Pour la recueillir, les Hollandois mettent l'animal dans une cage étroite, où il ne peut se tourner, ils ouvrent la cage par le bout, tirent l'animal par la queue, le contraignent à demeurer dans cette situation, en mettant un bâton à travers les barreaux de la cage, au moyen duquel ils lui gênent les jambes de derrière, ensuite ils font entrer une petite cuillier dans le sac qui contient le parfum; ils raclent avec soin les parois intérieures de ce sac, & mettent la matière qu'ils en tirent dans un vase qu'ils couvrent aussitôt. Cette opération se repète deux ou trois fois par semaine. La quantité de l'humeur odorante dépend beaucoup de la qualité de la nourriture & de l'appétit de l'animal: il en rend d'autant plus qu'il est mieux & plus délicatement nourri; en général on en peut tirer à chaque fois une drachme & demie ou deux drachmes. De la chair crue & hachée, des œufs, du riz, des petits animaux, de la jeune volaille & sur-tout du poisson, sont les mets qu'il faut lui offrir & varier de manière à entretenir sa santé & exciter son appétit: il lui faut très-peu d'eau.

La Civette, ou cette liqueur onctueuse qui se tire de cet animal, a, lorsqu'elle est nouvelle, la consistance de miel & la couleur blanche; en vieillissant, elle jaunit & brunit. La Civette faite à Amsterdam est préférée par les Commerçans, à celle

qui vient du Levant ou des Indes , qui est ordinairement moins pure : celle qu'on tire de Guinée seroit la meilleure de toutes , si les Nègres ainsi que les Indiens & les Levantins ne la falsifioient , en y mêlant des suc de végétaux , comme du laudanum , du storax & d'autres drogues balsamiques & odoriférantes. L'odeur de ce parfum , quoique violente , est plus suave que celle du Musc.

M U S C.

Le Musc nous vient des Indes Orientales , principalement du Tonquin : on le trouve dans le commerce, ou séparé de son enveloppe ou renfermé dedans. Cette drogue est sujette à être falsifiée par les Indiens. Celle qui est sans enveloppe doit être sèche , d'une odeur très-forte , d'une couleur tanée , d'un goût amer ; étant mise sur le feu , elle doit se consumer entièrement , si elle n'est point falsifiée avec de la terre. L'enveloppe qui contient le Musc , doit être couverte d'un poil brun ; c'est la peau de l'animal même. Lorsque le poil est blanc , il indique que c'est du Musc de Bengale , qui est inférieur en qualité à celui de Tonquin : on dit qu'on retire le Musc d'une espèce de Gazelle des Indes. Voici la manière cruelle dont on l'obtient au rapport d'un témoin oculaire. On frappe la Gazelle ou l'animal du Musc à coups de bâton , jusqu'à ce qu'il se forme sur son corps des bosses & des contusions où le

fang se ramasse. On lie ensuite la peau dans les endroits où le sang extravasé l'a fait élever ; & on serre tellement le nœud , que le sang qui est renfermé dans ces espèces de poches n'en peut plus sortir ; on laisse ensuite sécher ces poches sur l'animal , jusqu'à ce qu'elles tombent d'elles-mêmes. C'est là qu'on trouve ce sang parfumé , qui s'est converti en Musc au bout d'un mois.

Il faut avouer que ce que nous venons de rapporter de l'origine du Musc sur la foi d'un témoin oculaire , a si peu de vraisemblance , qu'on ne seroit pas blâmable de préférer la relation des autres voyageurs , qui soutiennent que le Musc vient d'une espèce de petite bourse , que l'animal du Musc , ou Chevreuil musqué a auprès du nombril ; ils ajoutent que cette bourse a près de trois pouces de long & deux pouces de large , & qu'elle s'éleve au dessus du ventre d'environ un pouce ; qu'elle est garnie extérieurement & intérieurement d'une pellicule qui renferme le Musc & qui est garnie de glandes , qui , selon les apparences , servent à faire la sécrétion : chaque vessie pese depuis deux jusqu'à quatre gros.

Le Musc est un parfum extrêmement fort , mais peu agréable , s'il n'est tempéré par un mélange d'autres parfums , ou de poudre de sucre & un peu d'ambre. Les Parfumeurs s'en servoient beaucoup plus autrefois qu'à présent.

ESSENCE DE CÉDRA,
OU DE BERGAMOTE.

L'essence de Cédra ou Bergamote , si odorante , si estimée dans nos parfums , est tirée d'une espèce de citron d'Italie , nommé Bergamote , dont on dit que l'origine vient de ce qu'un Italien de Bergame , s'avisa d'enter une branche de citronnier sur le tronc d'un poirier Bergamote. Les citrons qui en sont provenus tiennent du citron & du poirier. L'inventeur fit un secret de cette découverte pendant longtemps & en fut enrichi. La Bergamote est une orange rouge en forme de poire , bien différente du Cédra.

F I N

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le
Garde des Sceaux , un Ouvrage qui a
pour titre : *Almanach de la Toilette & de
la Coëffure des Dames Françoises* , &c.
A Paris , ce 17 Octobre 1777.

PIDANSAT DE MAIROBERT.

Le Privilège se trouvera aux Etrennes
de Minerve.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

A. L. M. A. N. A. C. H.

W. L. G. O. L. L. E. T. T. E.

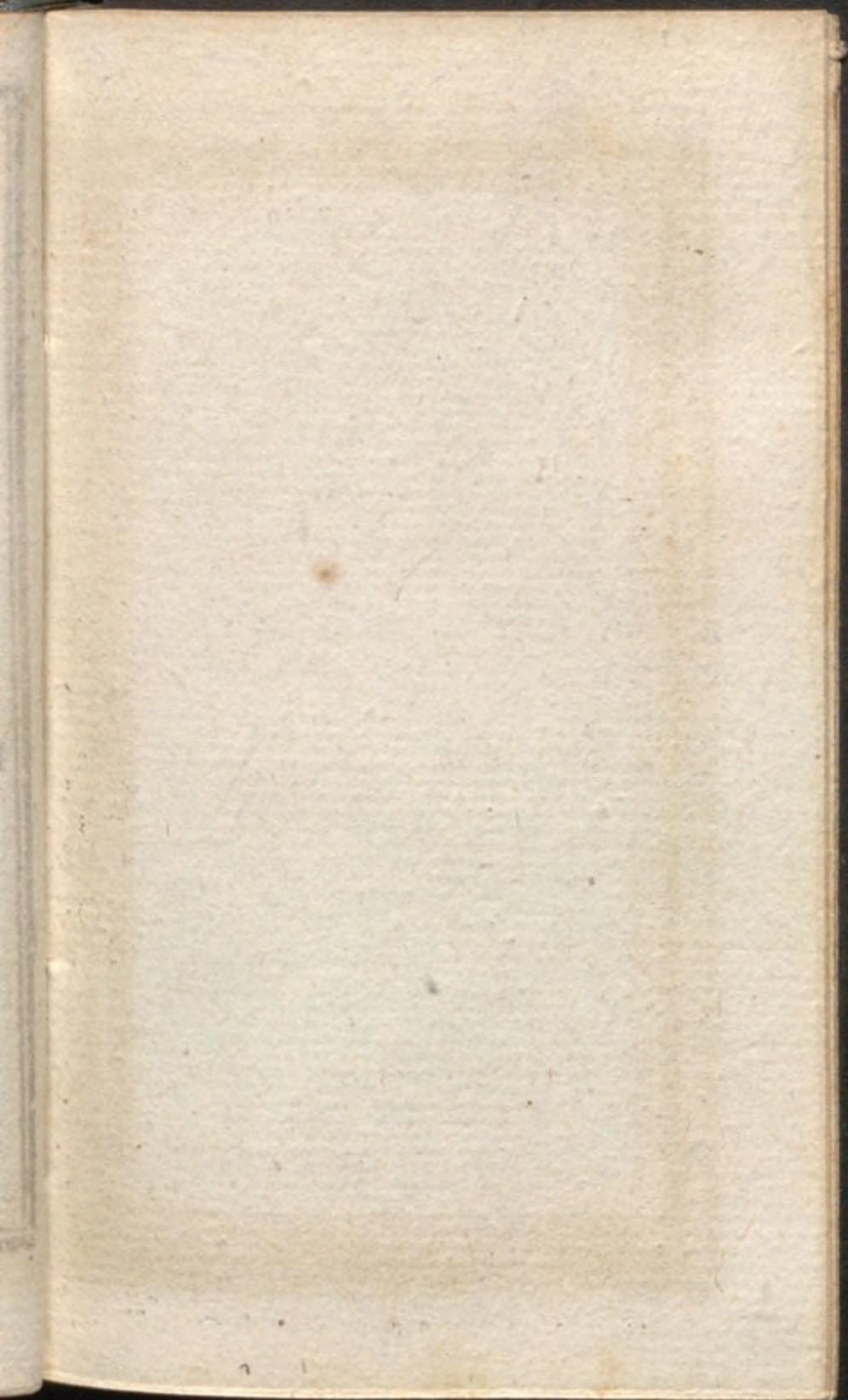
D. E. L. A. G. O. R. I. A. S.

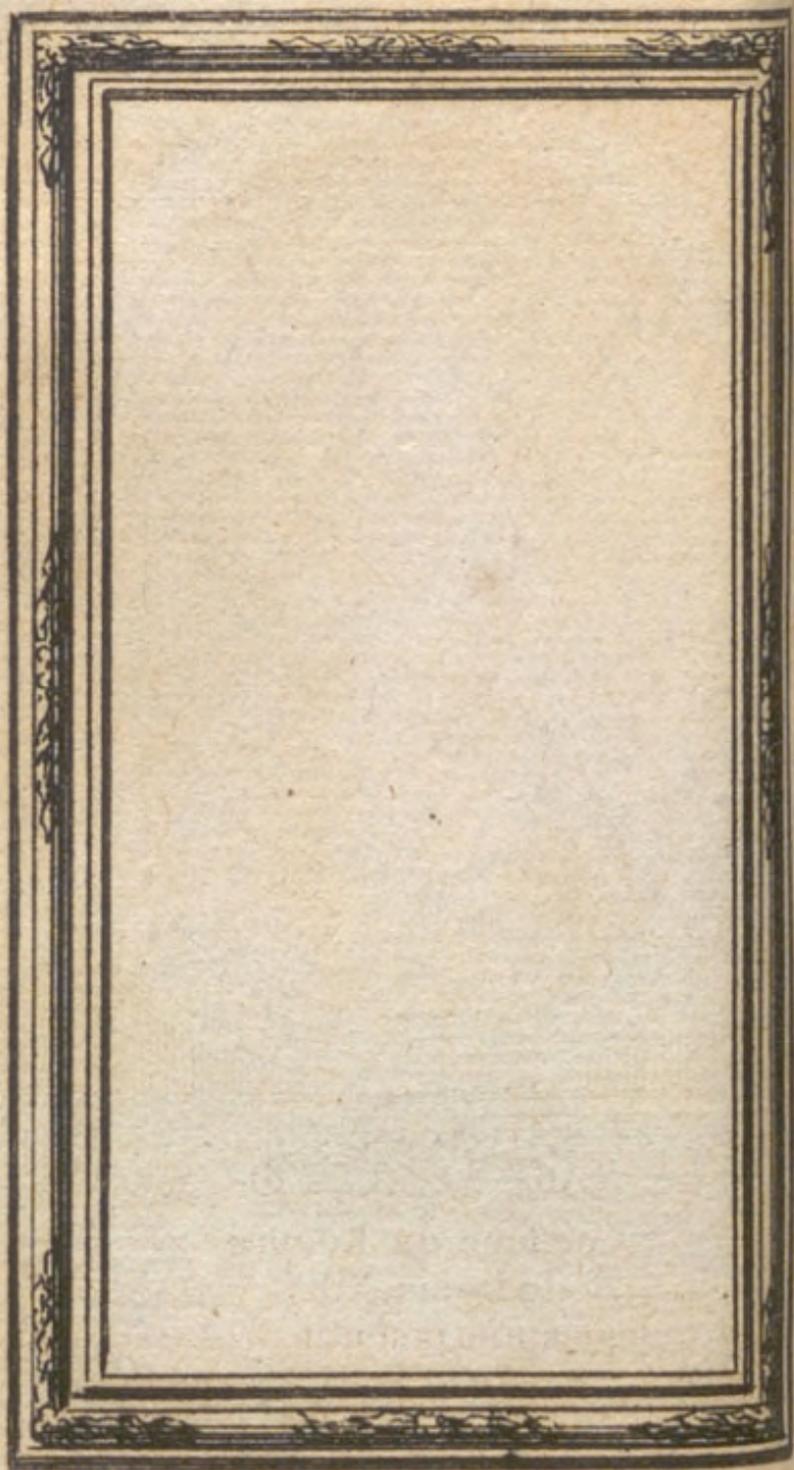
D. E. L.

D. A. M. R. S. T. R. A. N. S. I. T. I. O. N. E. S.

T. I.

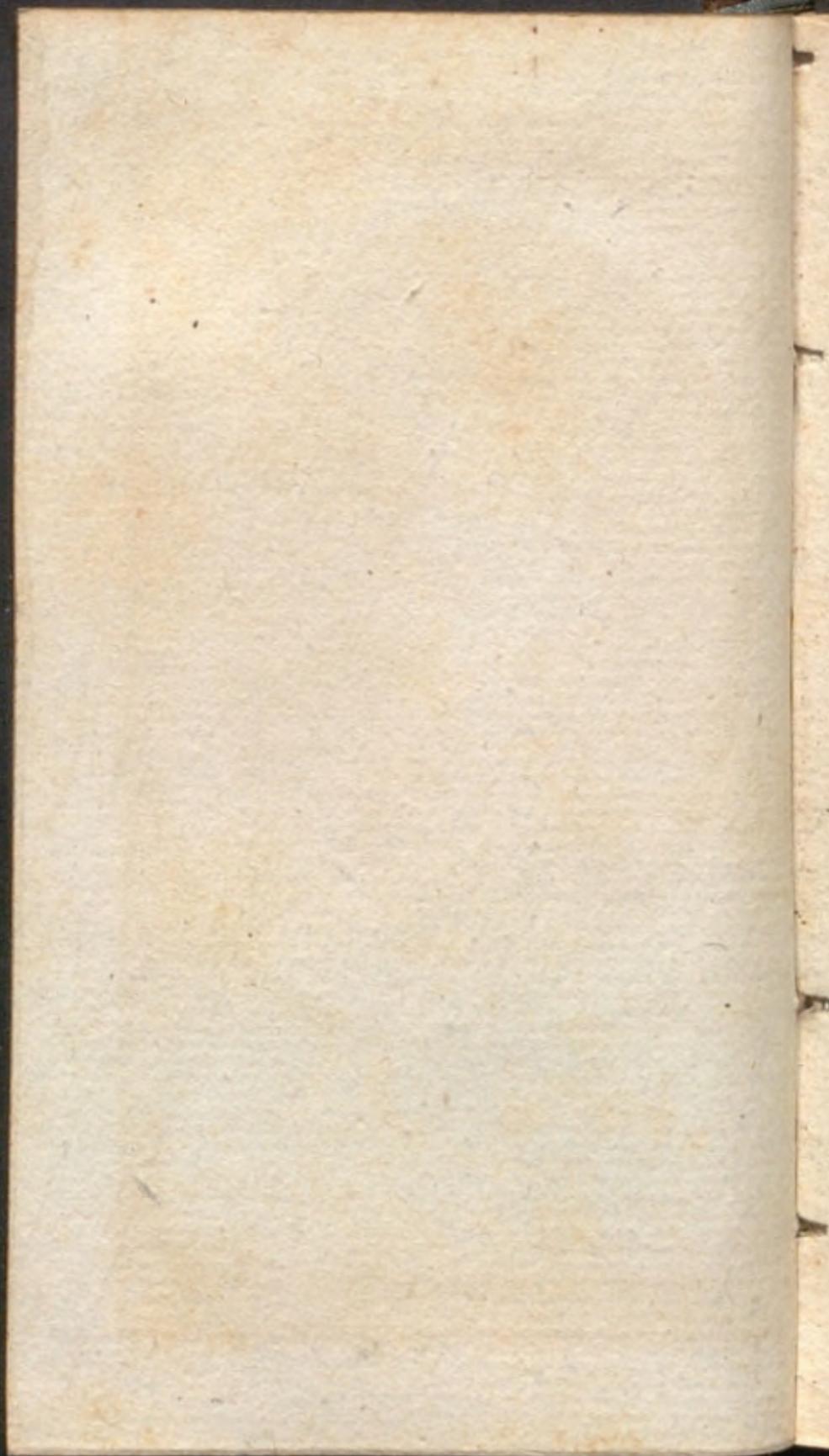
H. O. M. A. N. I. A. S.

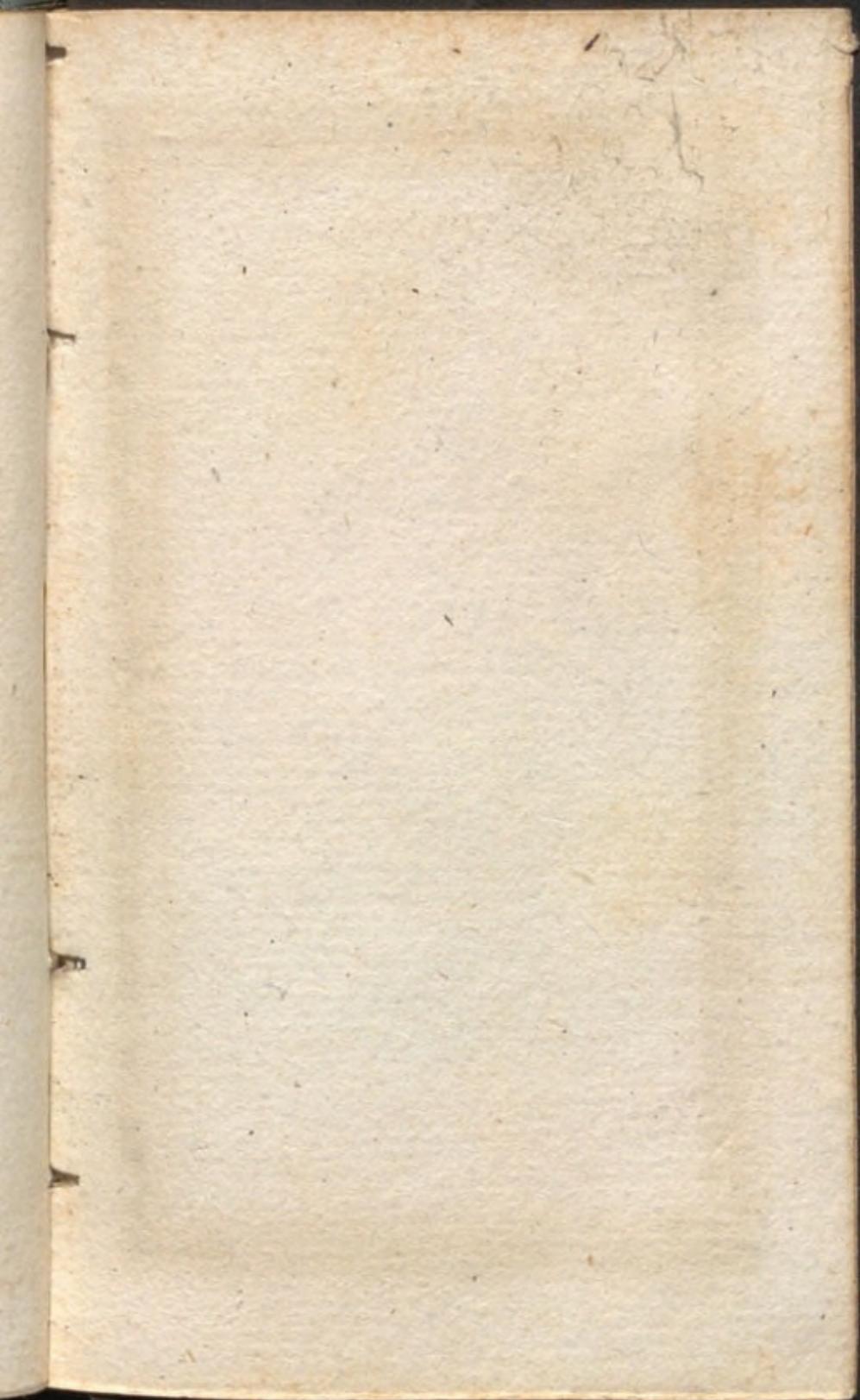






Coëffure en cheveux frises
 du Regne de Henri IV.
 depuis 1589 jusqu'en 1610.
 elle estoit ordinaire à Gabrielle d'Estrees.

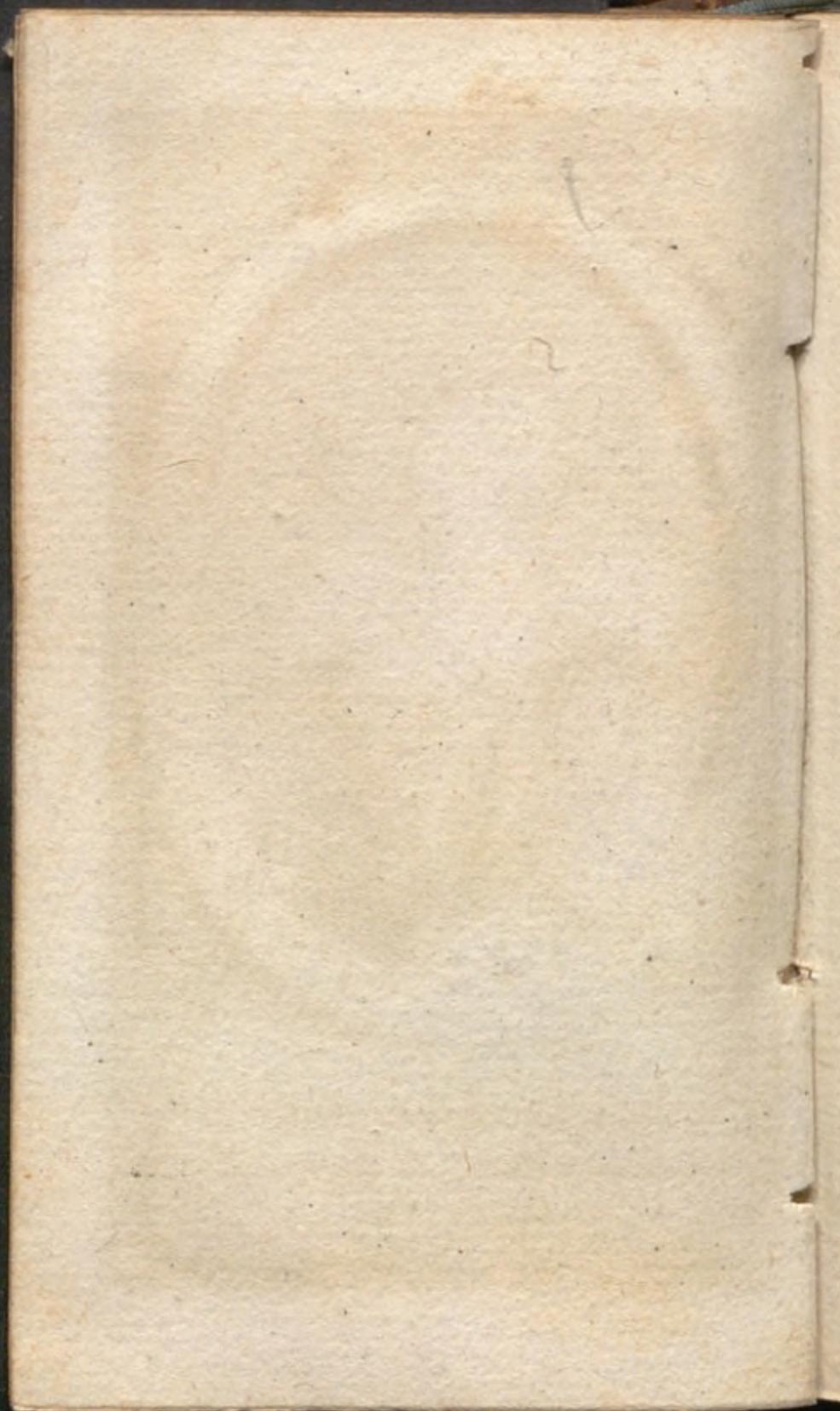


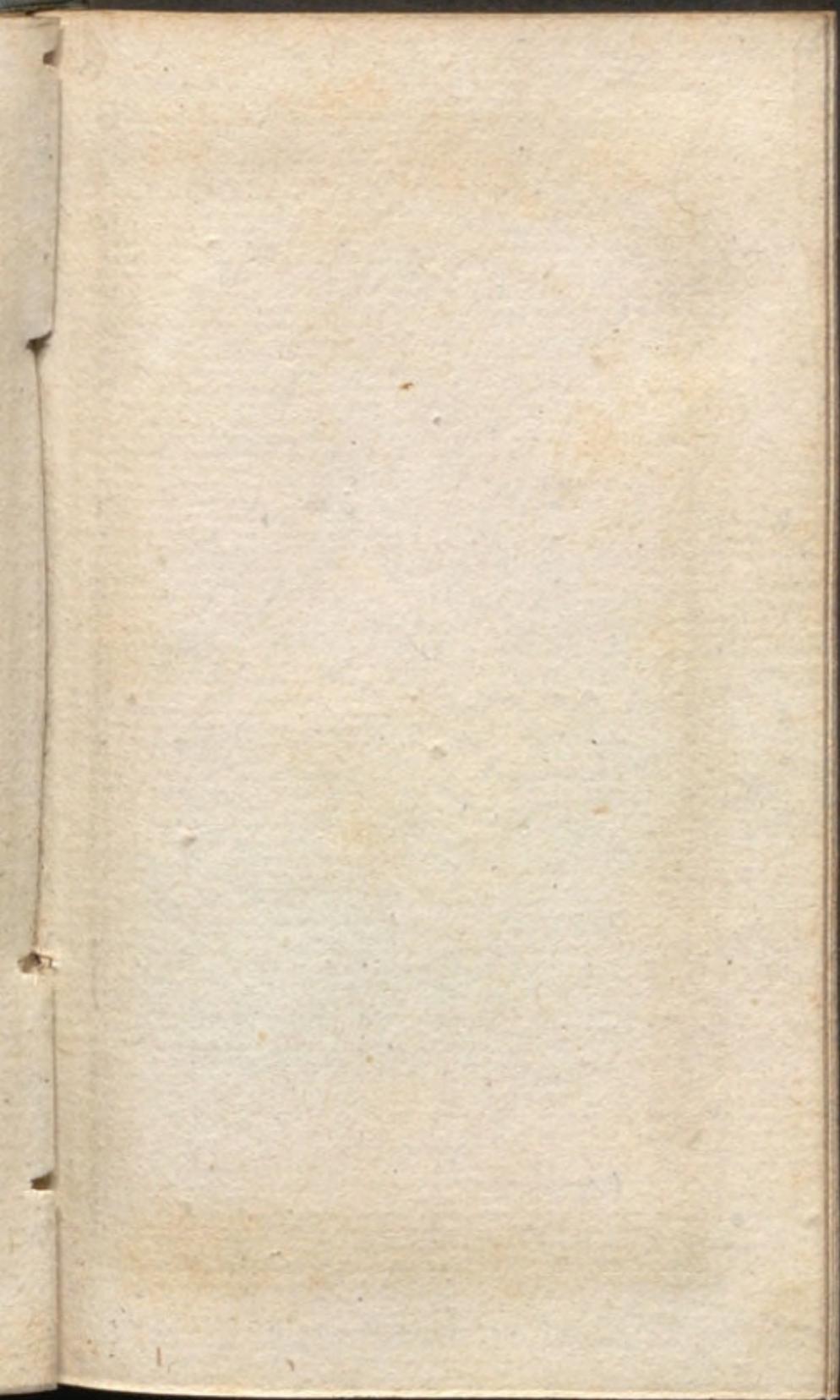






Coiffure de Marie de Medicis,
femme de Henr. IV. depuis 1589.
jusqu'en 1610.



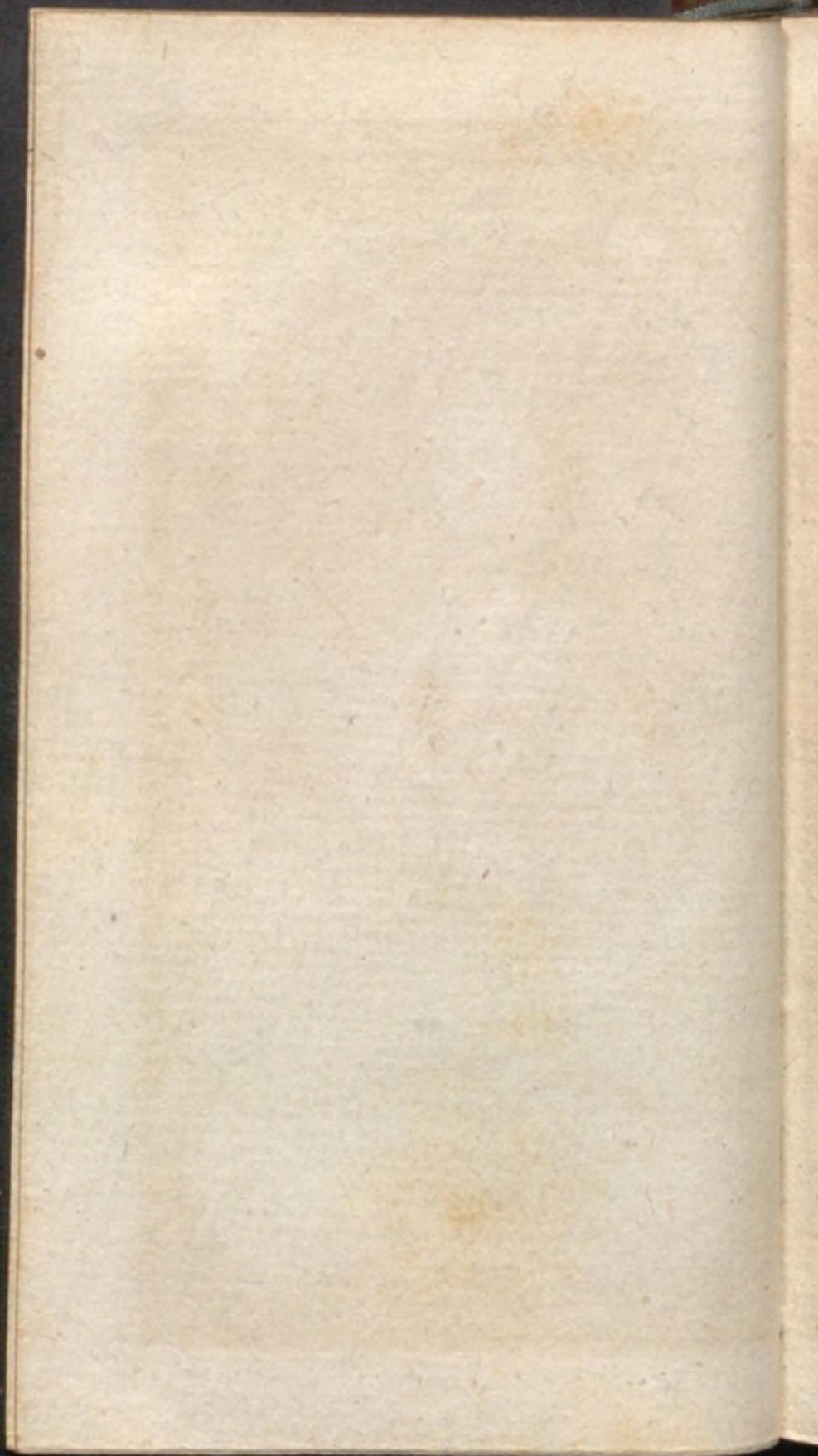


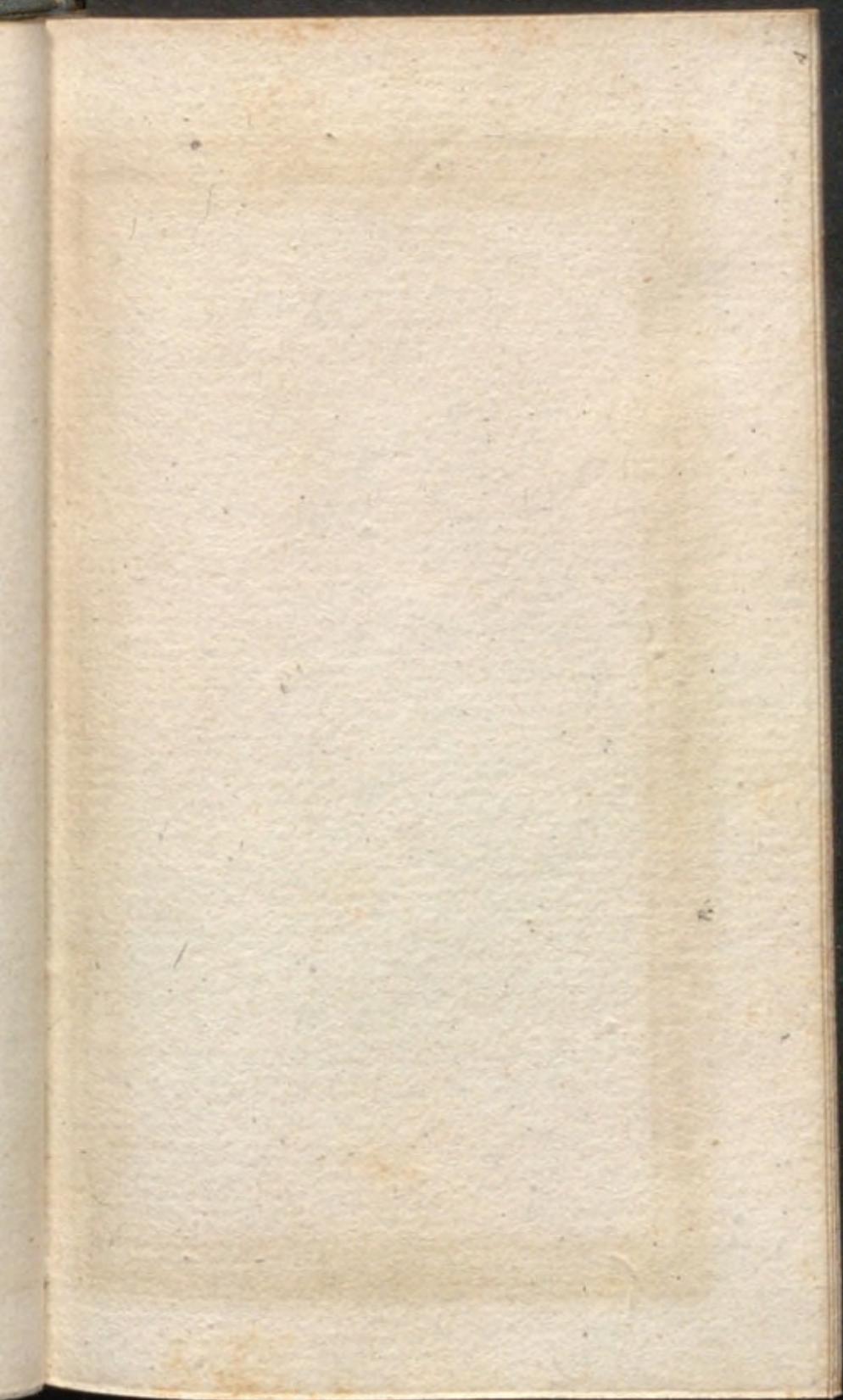


M. De...



Coëssure du Regne
de Louis XIII.
depuis 1610 jusqu'en 1644.

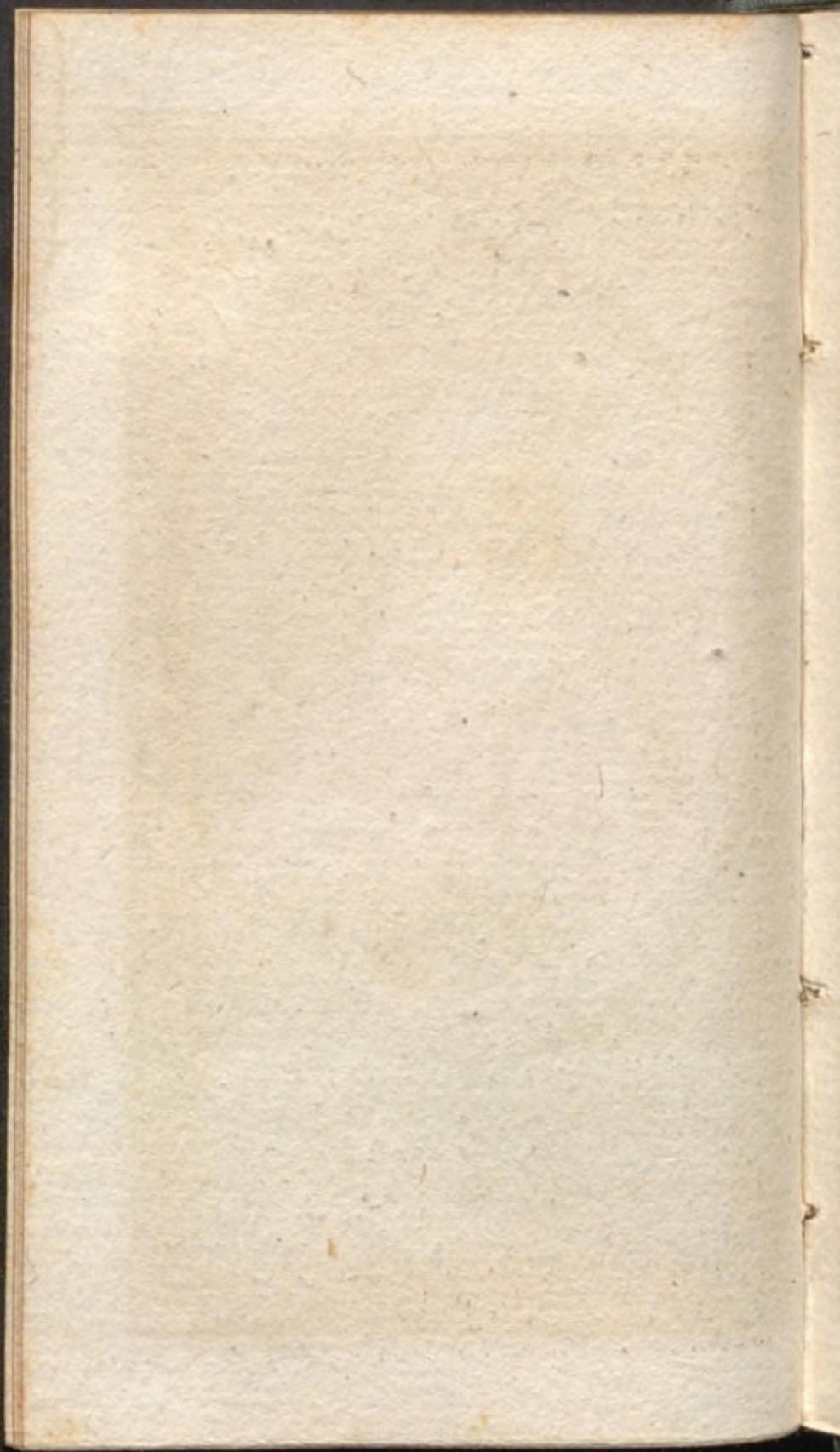


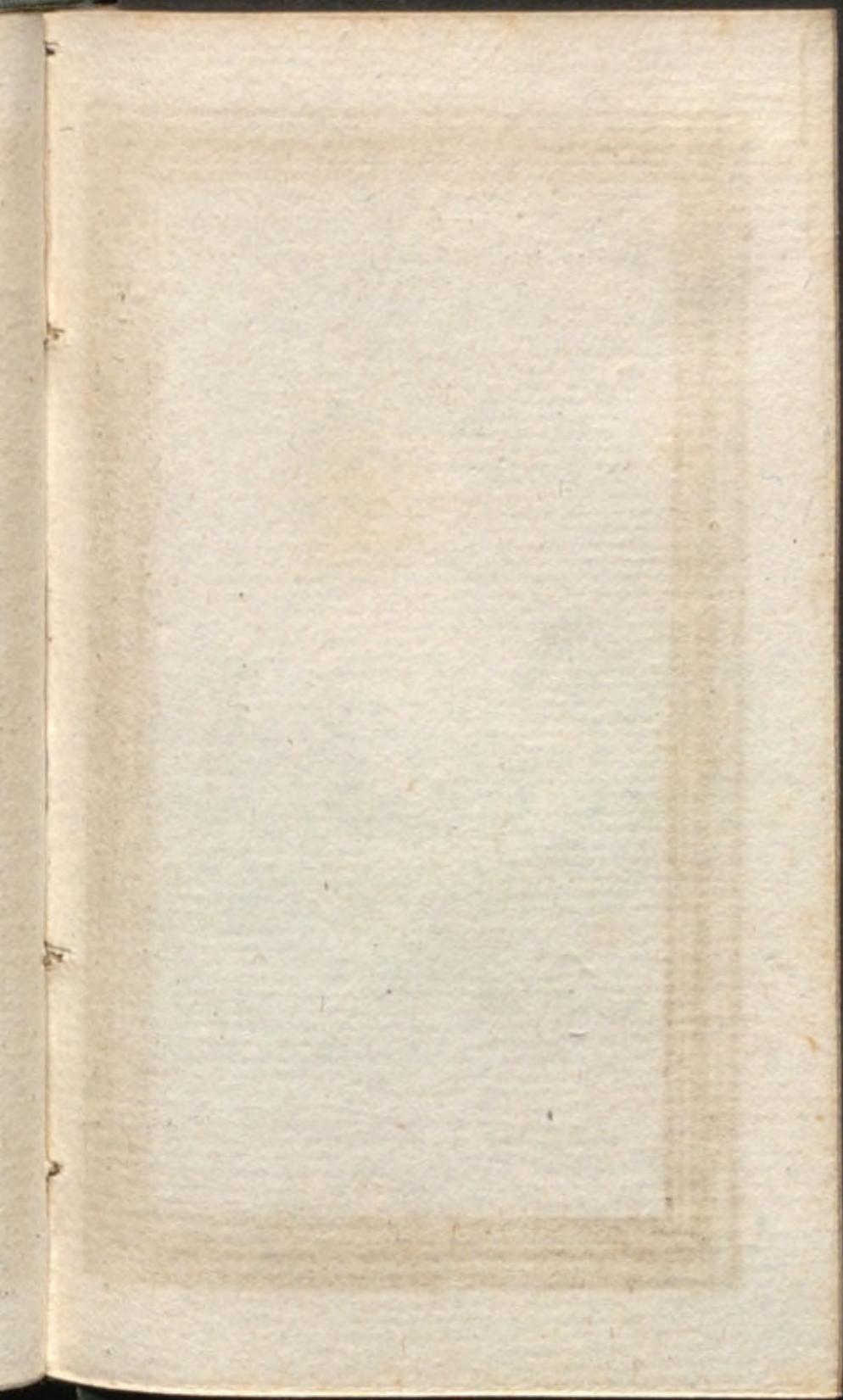






Coiffure d'Anne d'Autriche
femme de Louis XIII, Roi de France
depuis 1610. jusqu'en 1644.

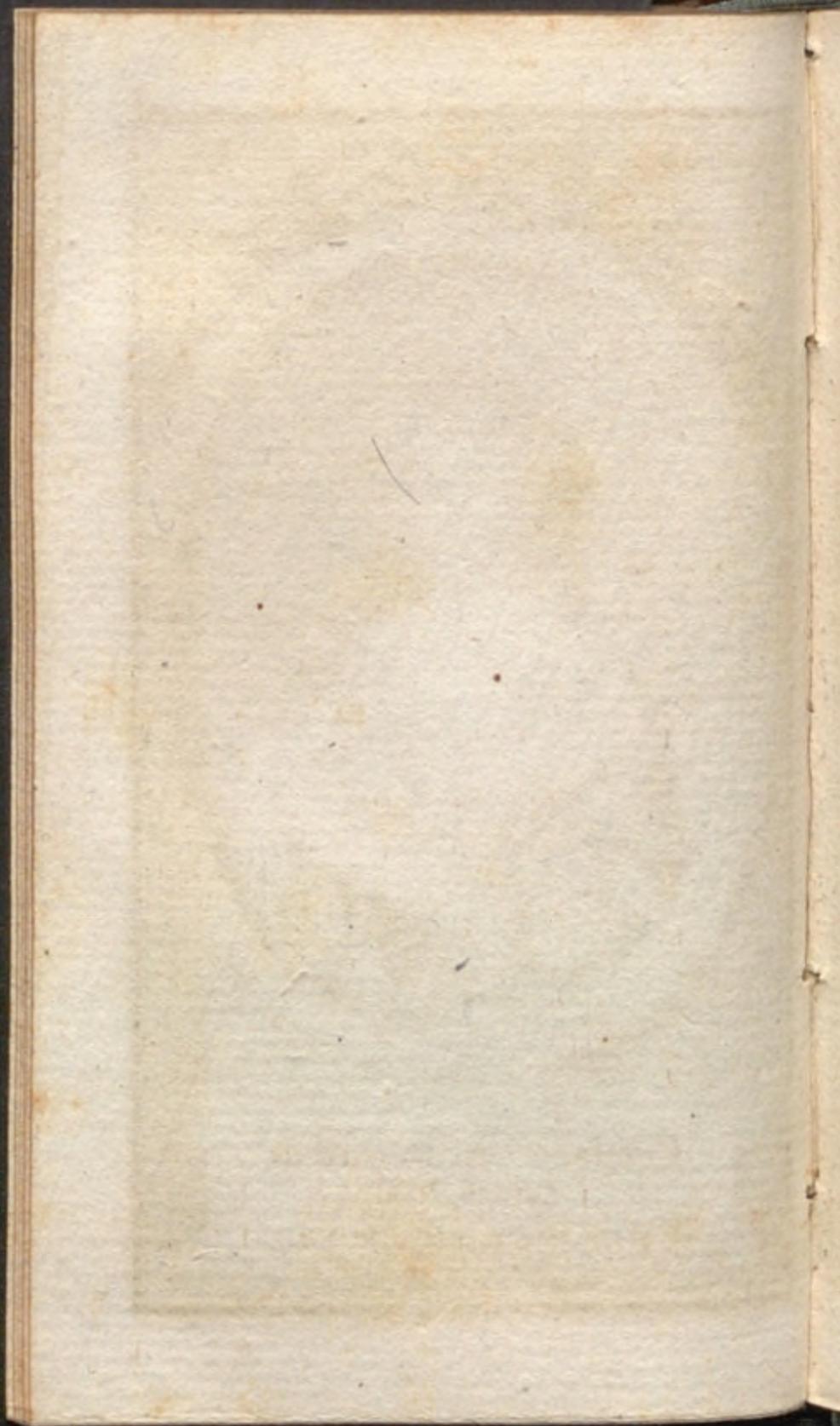


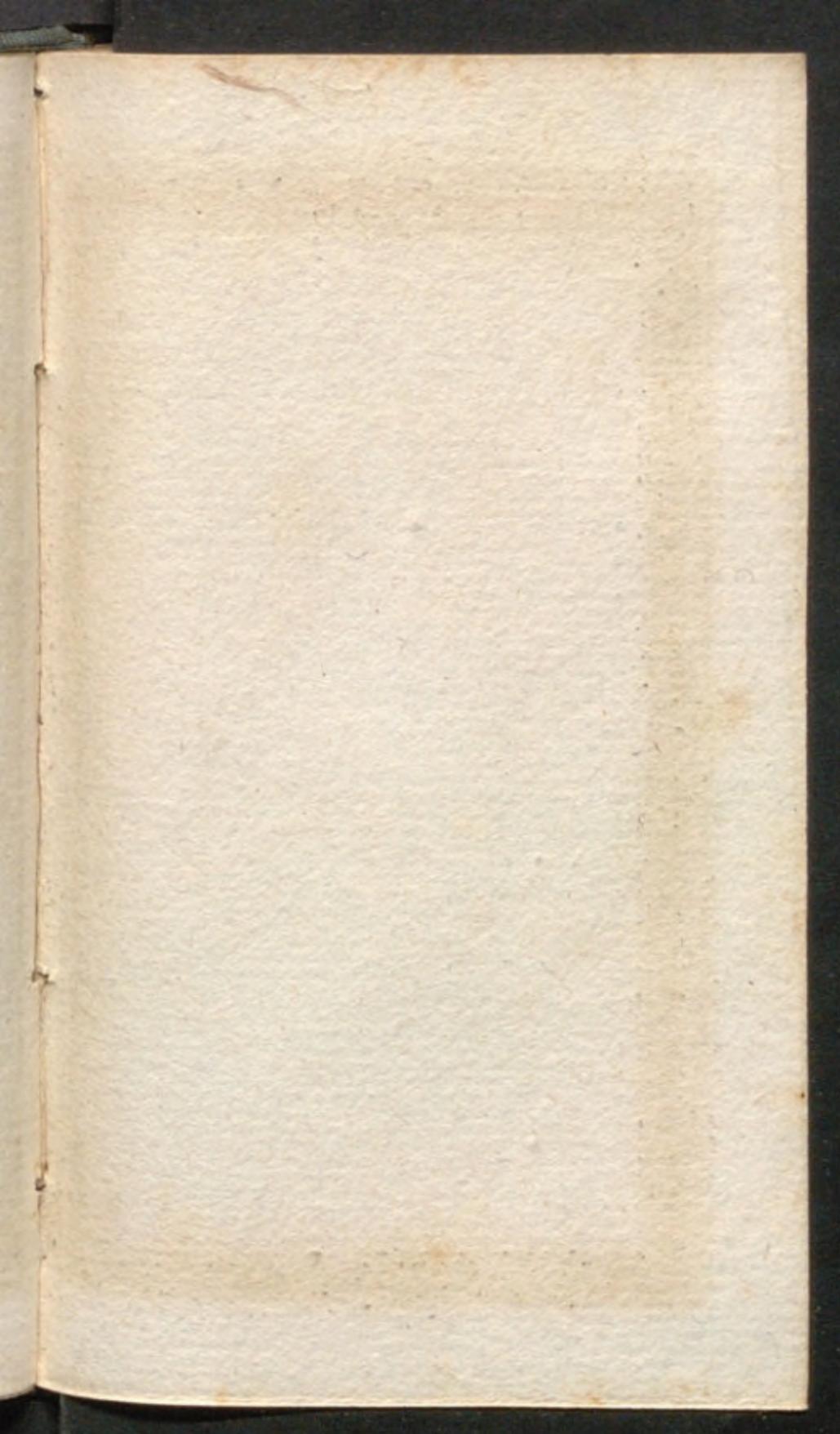


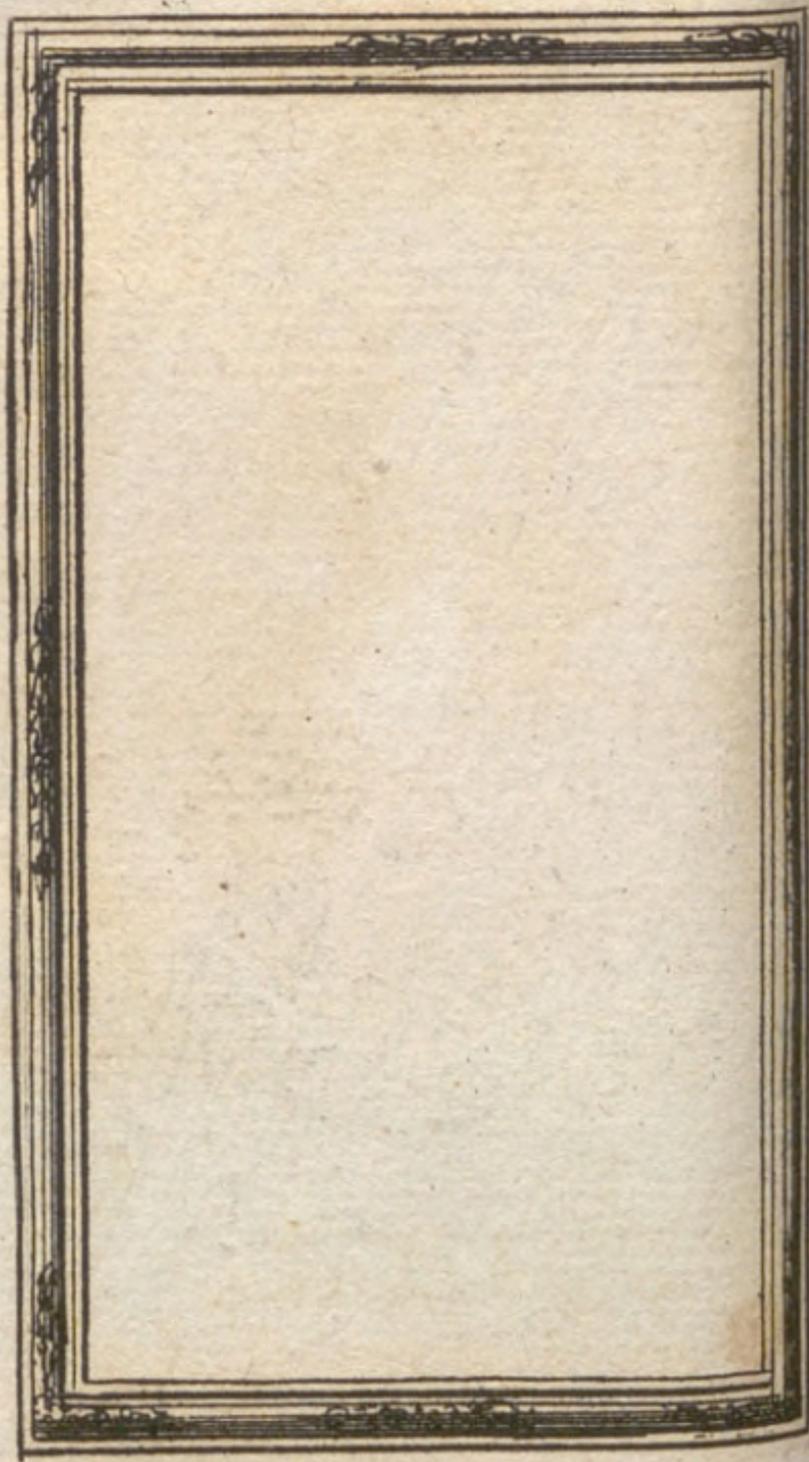




Coeffure du Regne de
Louis XIV
depuis 1644 jusqu'en 1711.

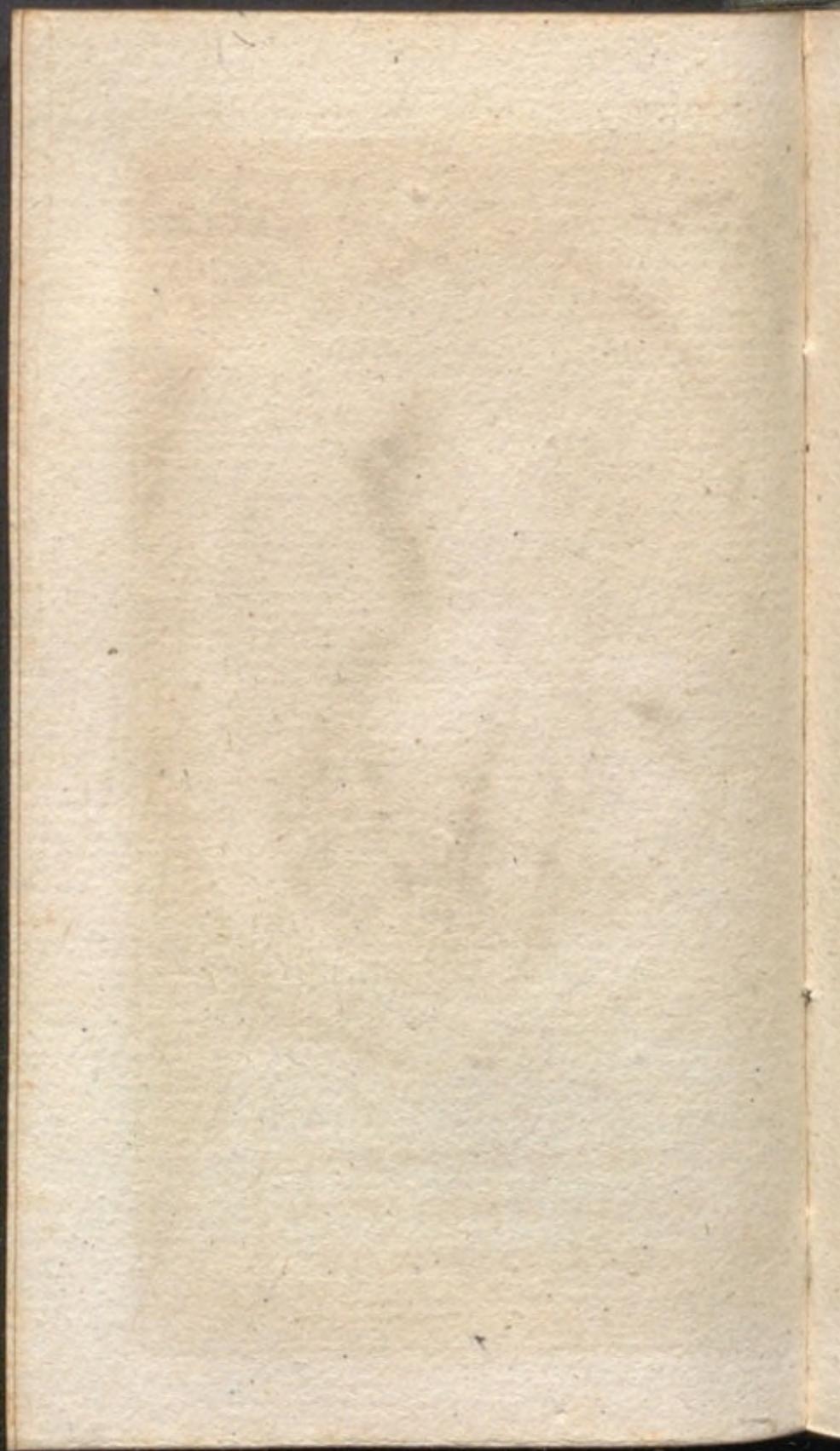


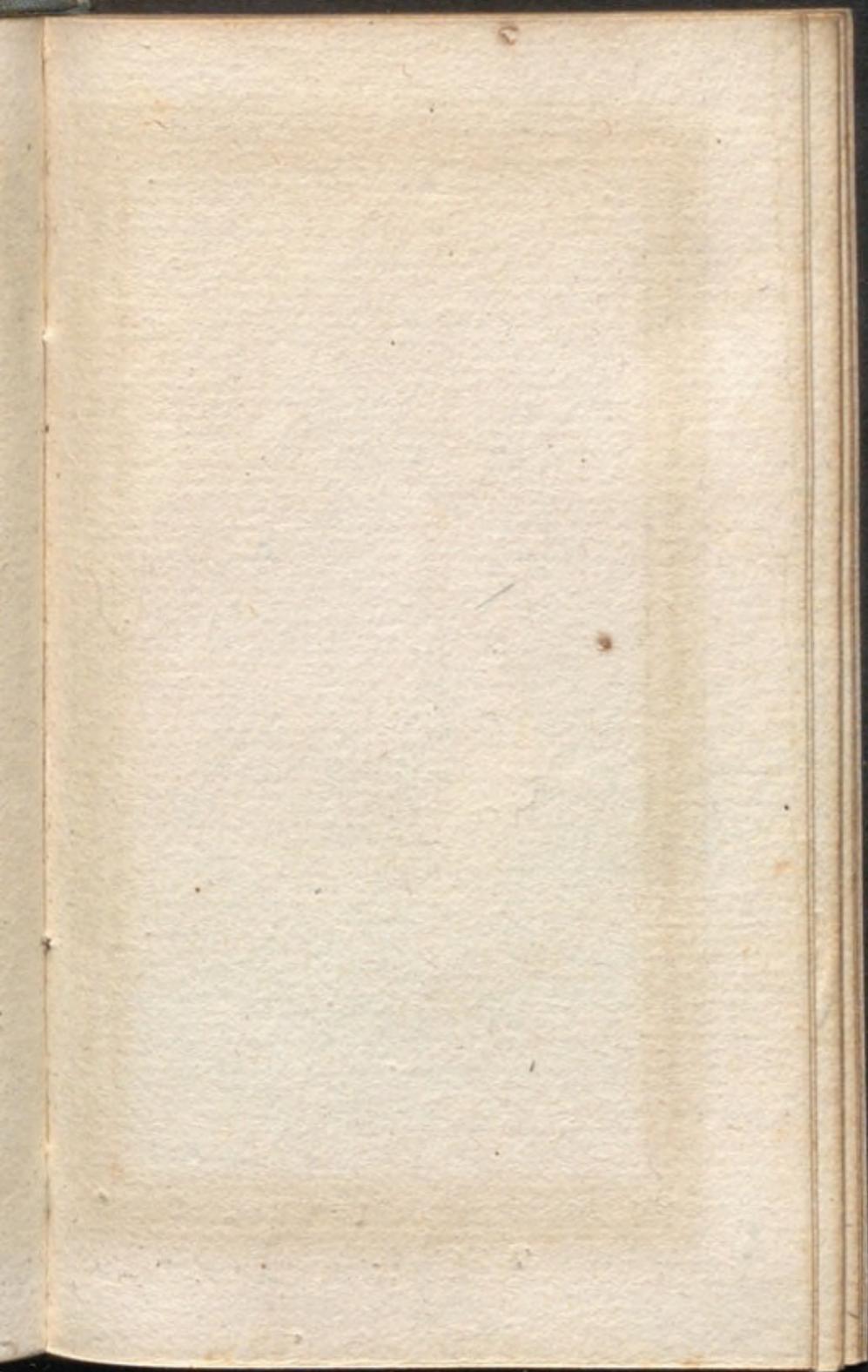


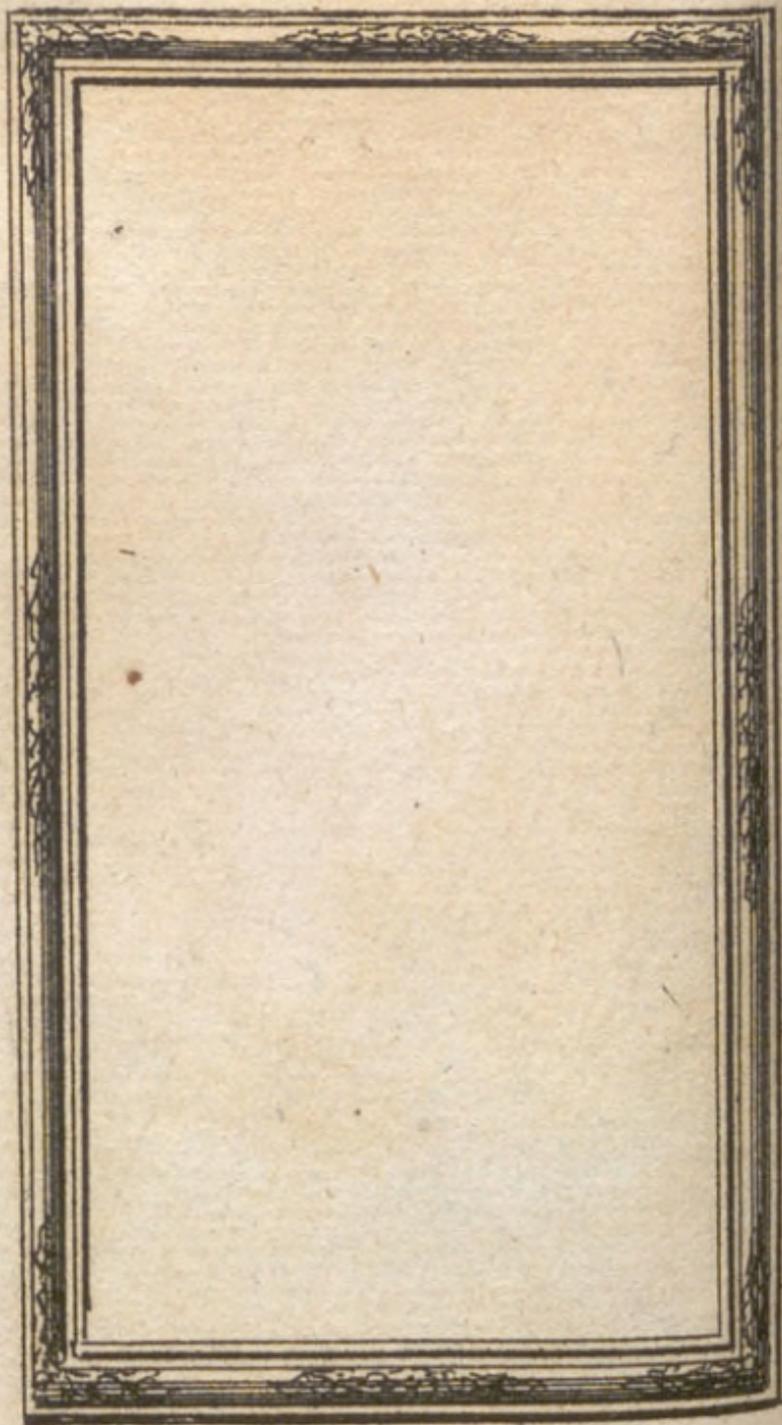




Coiffure en cheveux bouclés
au Règne de Louis XIV. de
puis 1644. jusqu'en 1711.

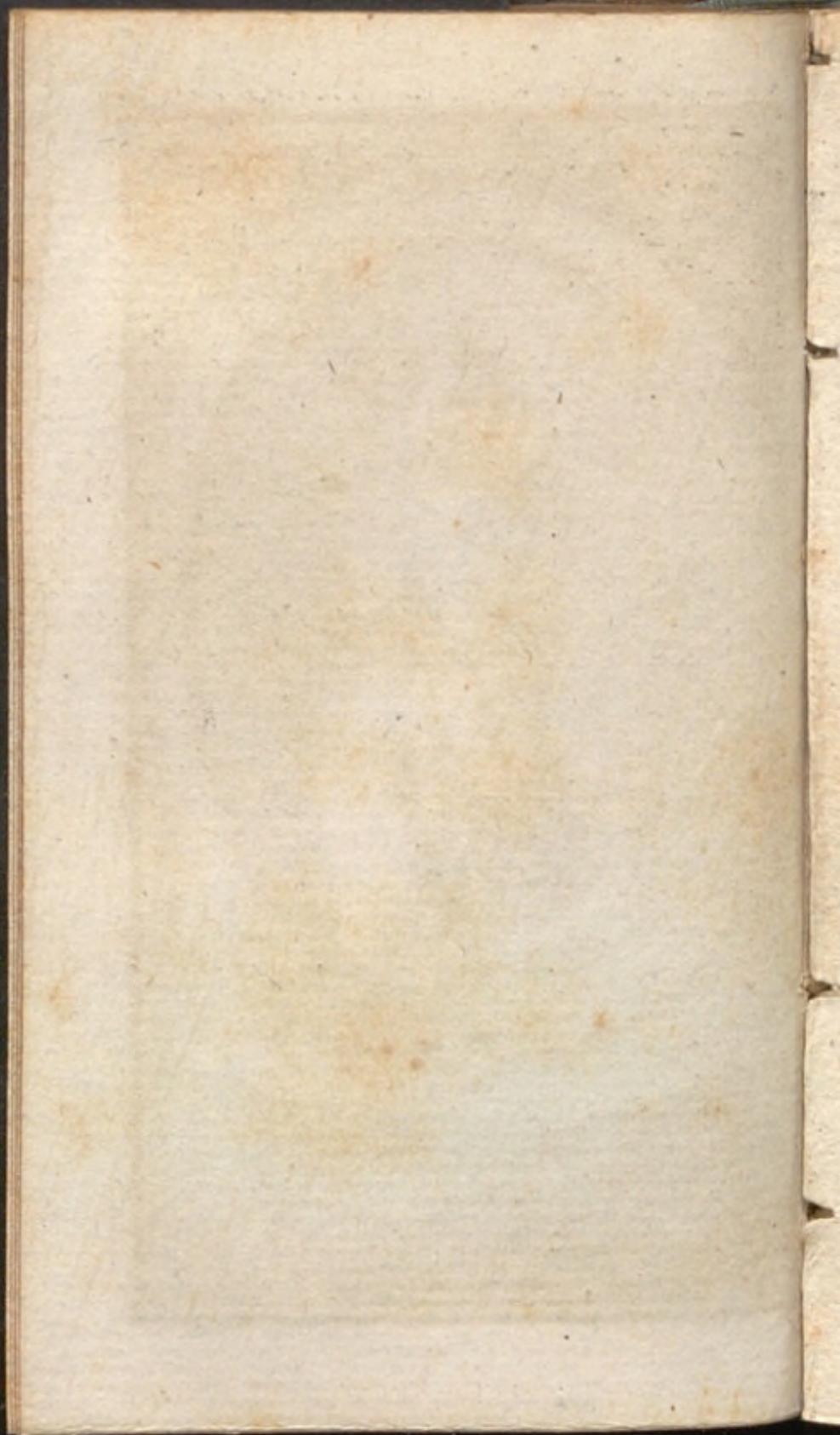








Ceiffure du Regne de Louis
XIV. depuis 1711. jusqu'en 1718
sous Louis XV.

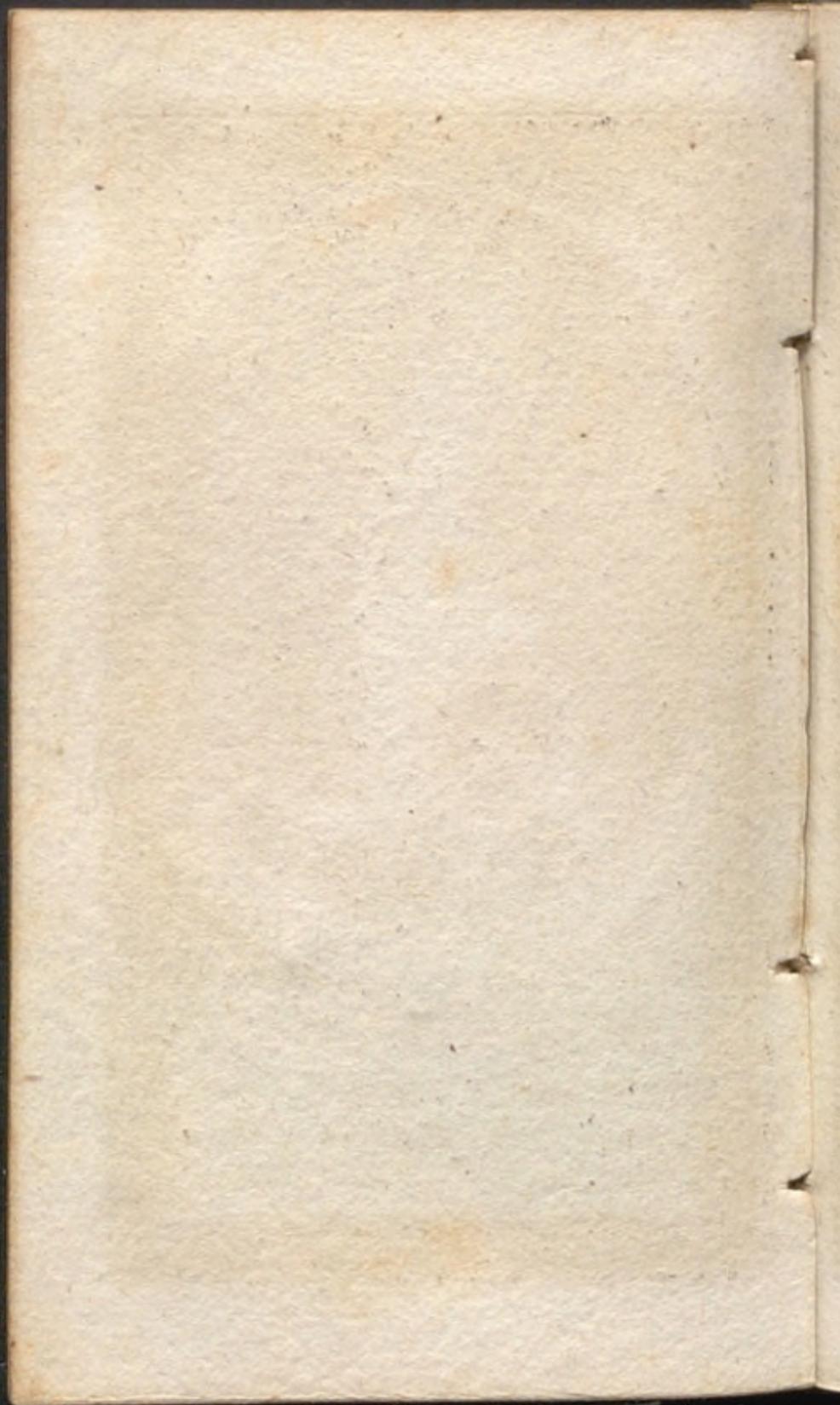


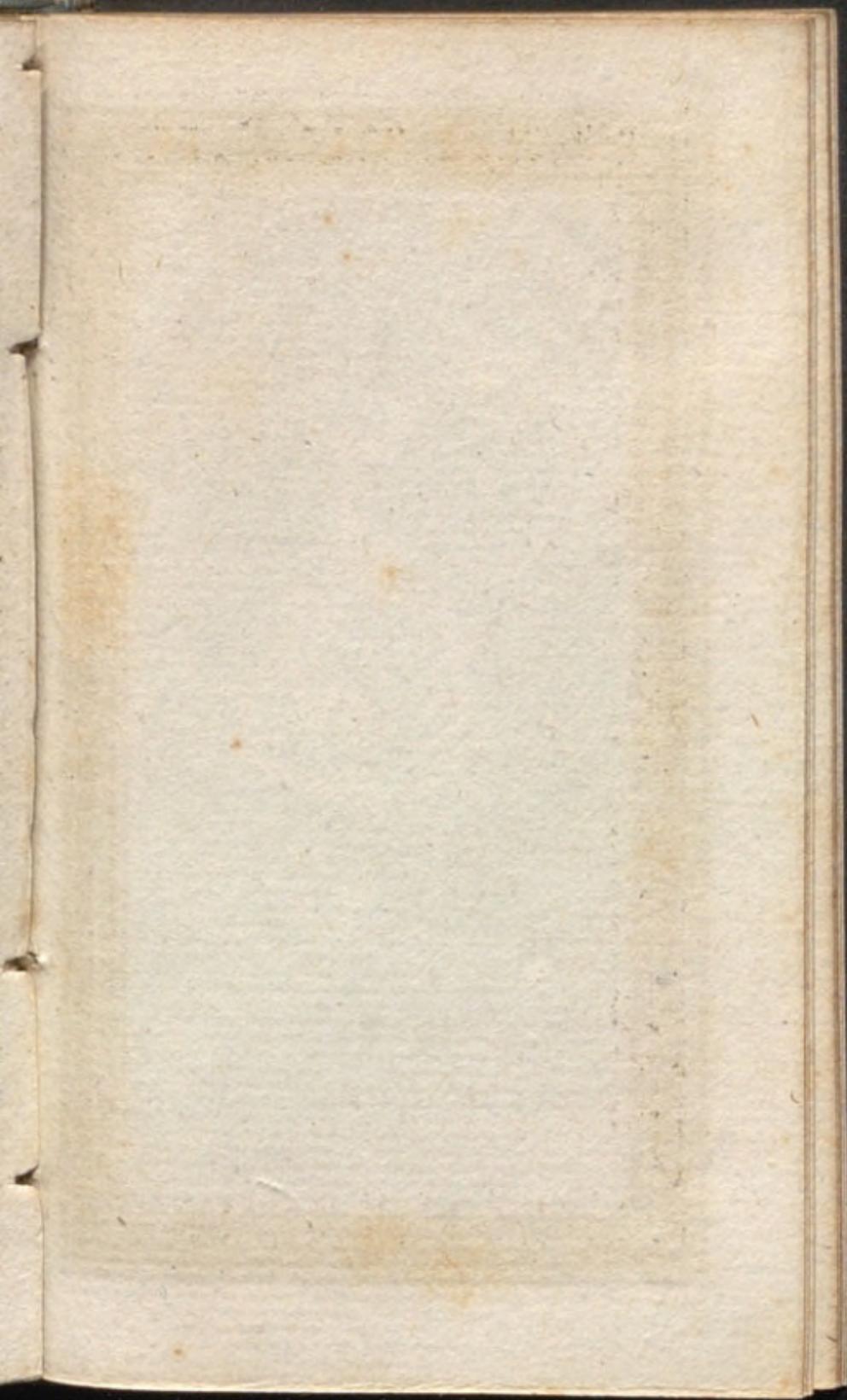






Du Regne de Louis XIV. le Gr.^e
depuis 1711. jusqu'en 1718.
sous Louis XV. le bien aimé.

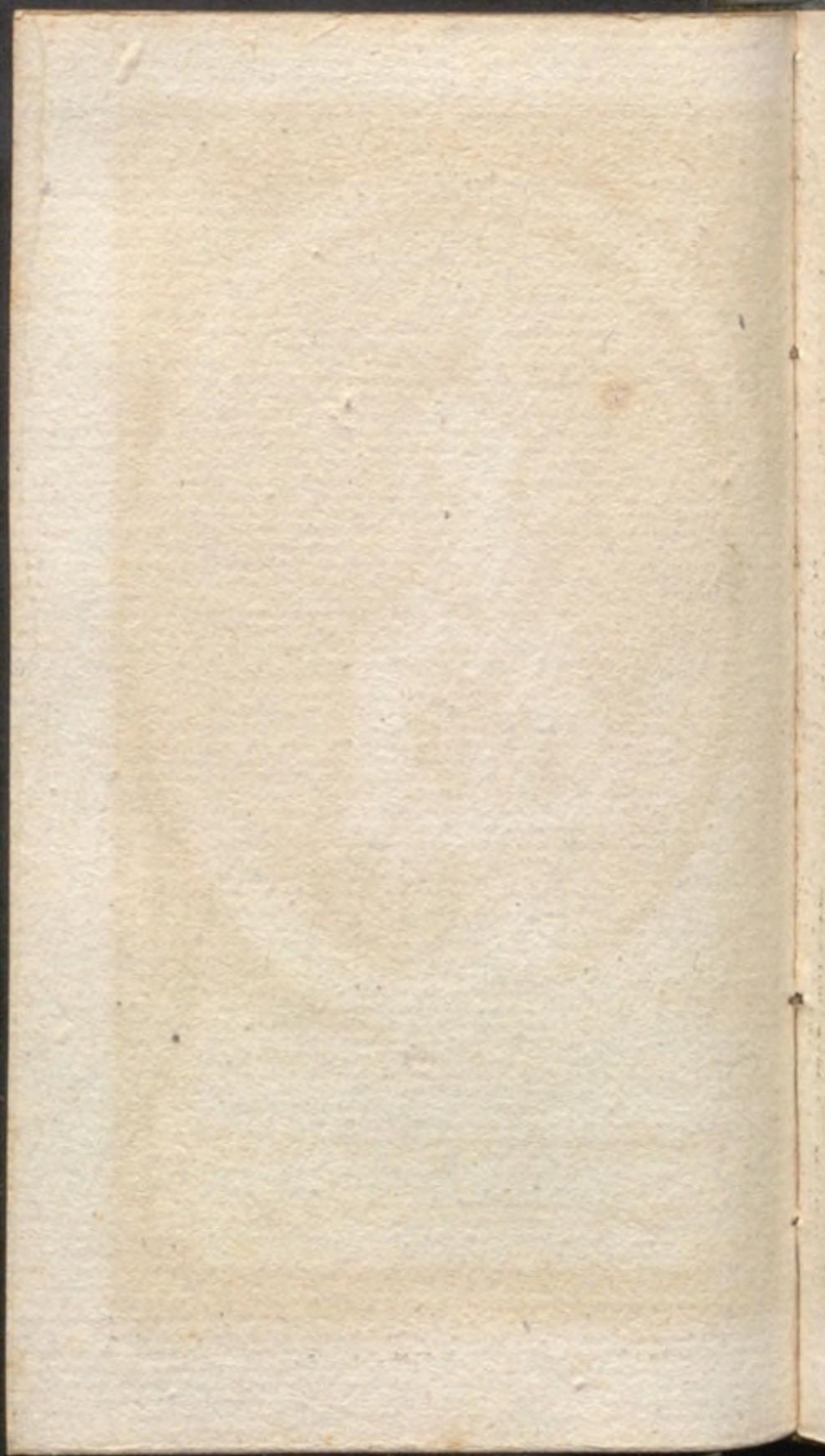


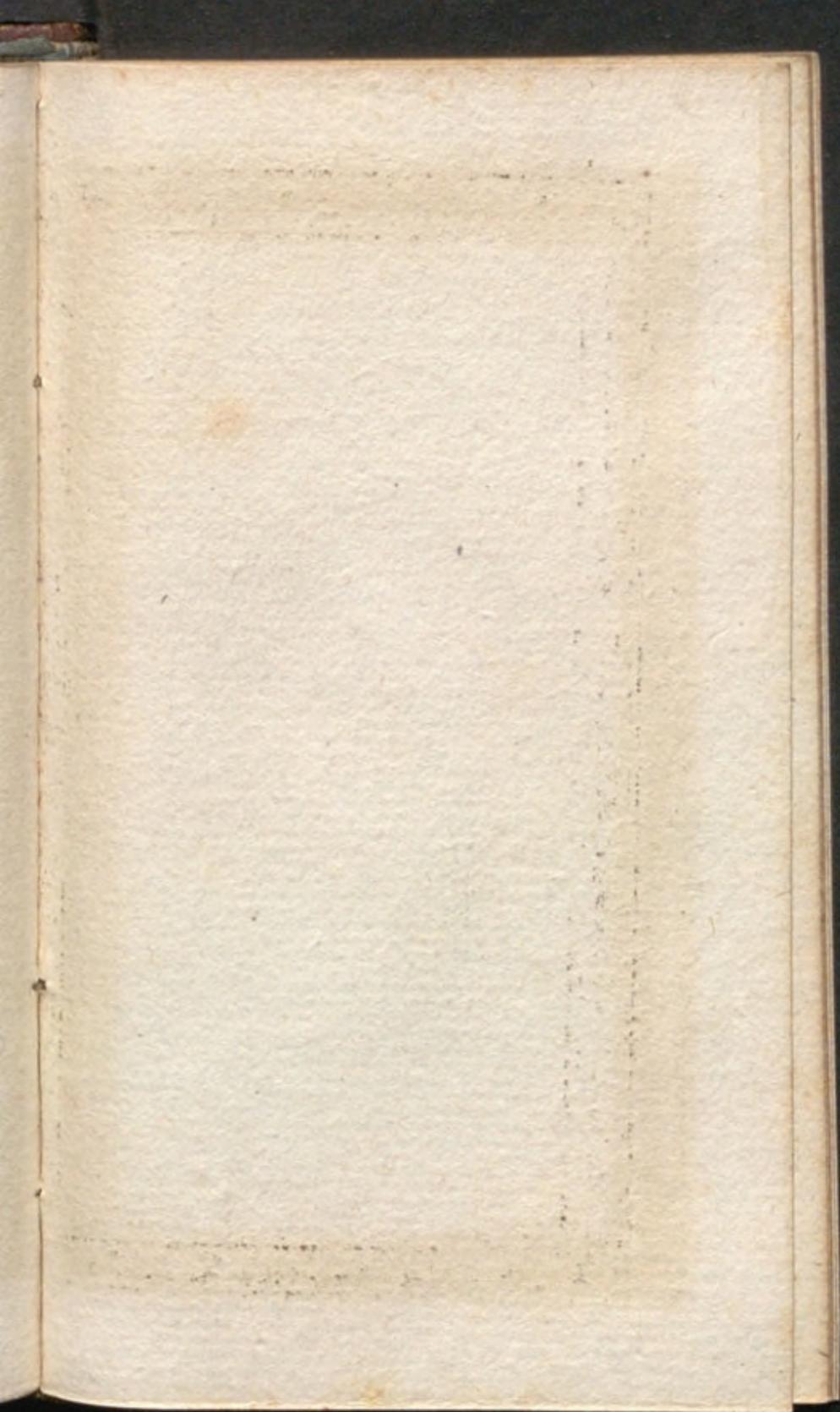


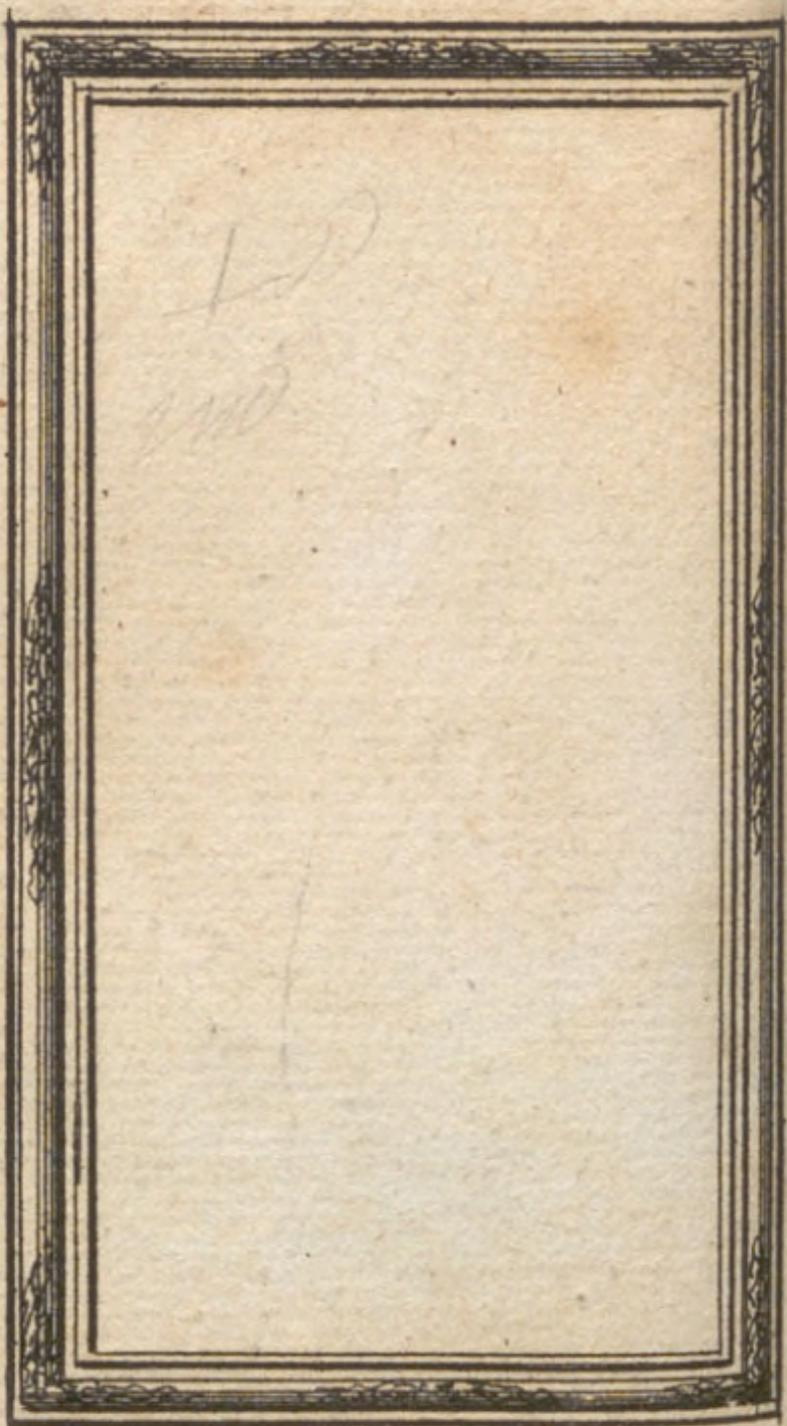




Coeffure du Regne de Louis XV.
depuis 1720 jusqu'en 1740.

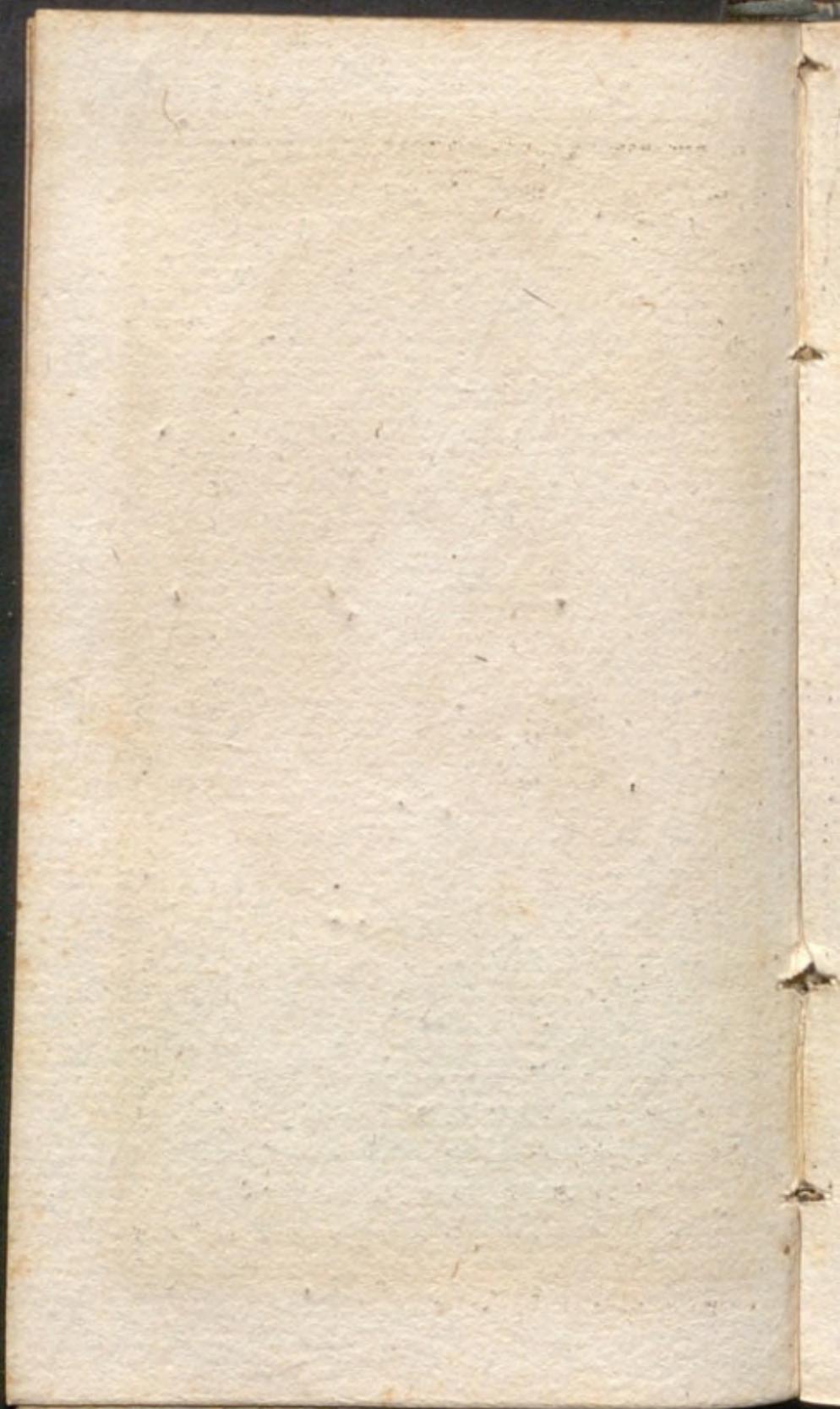


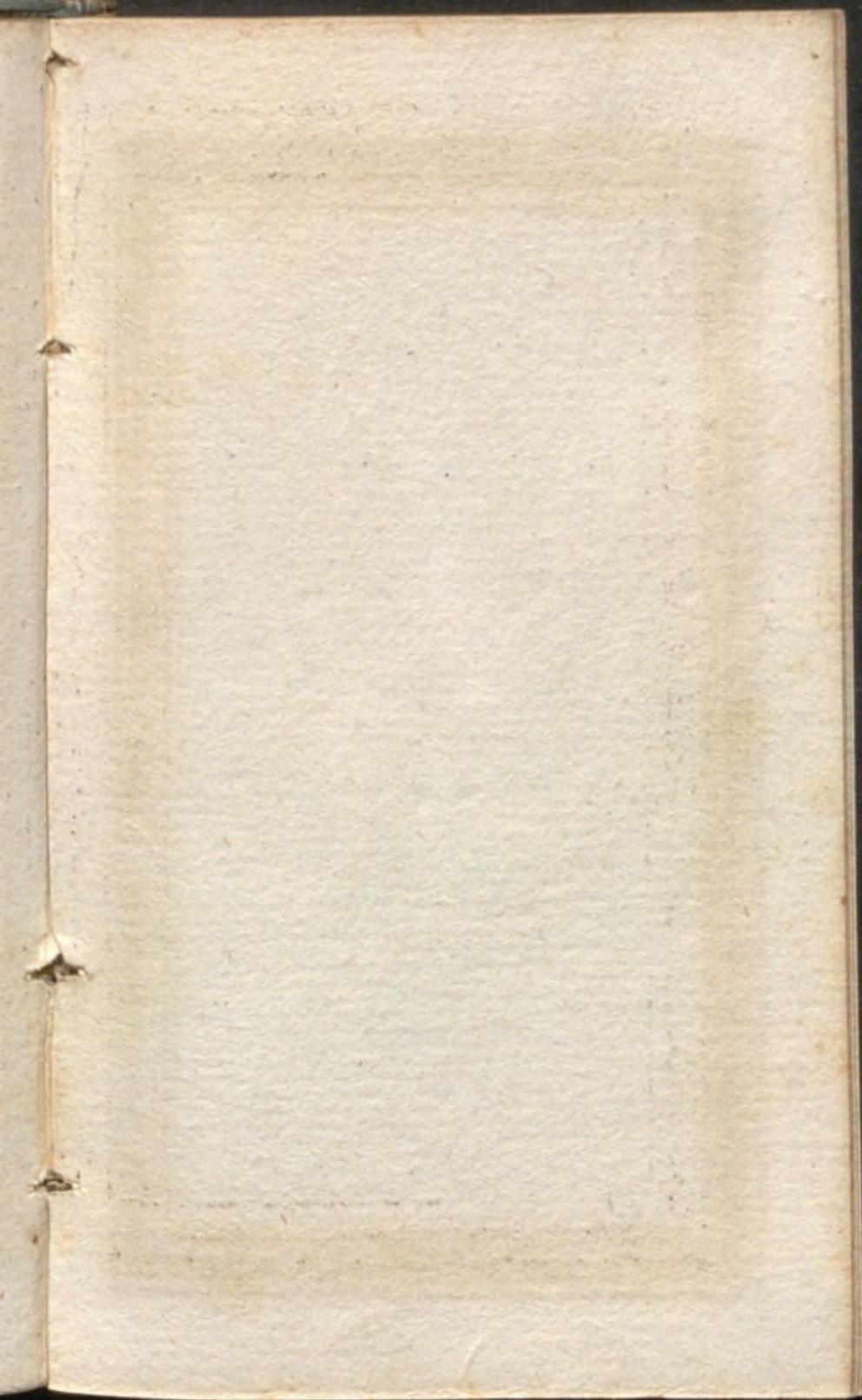


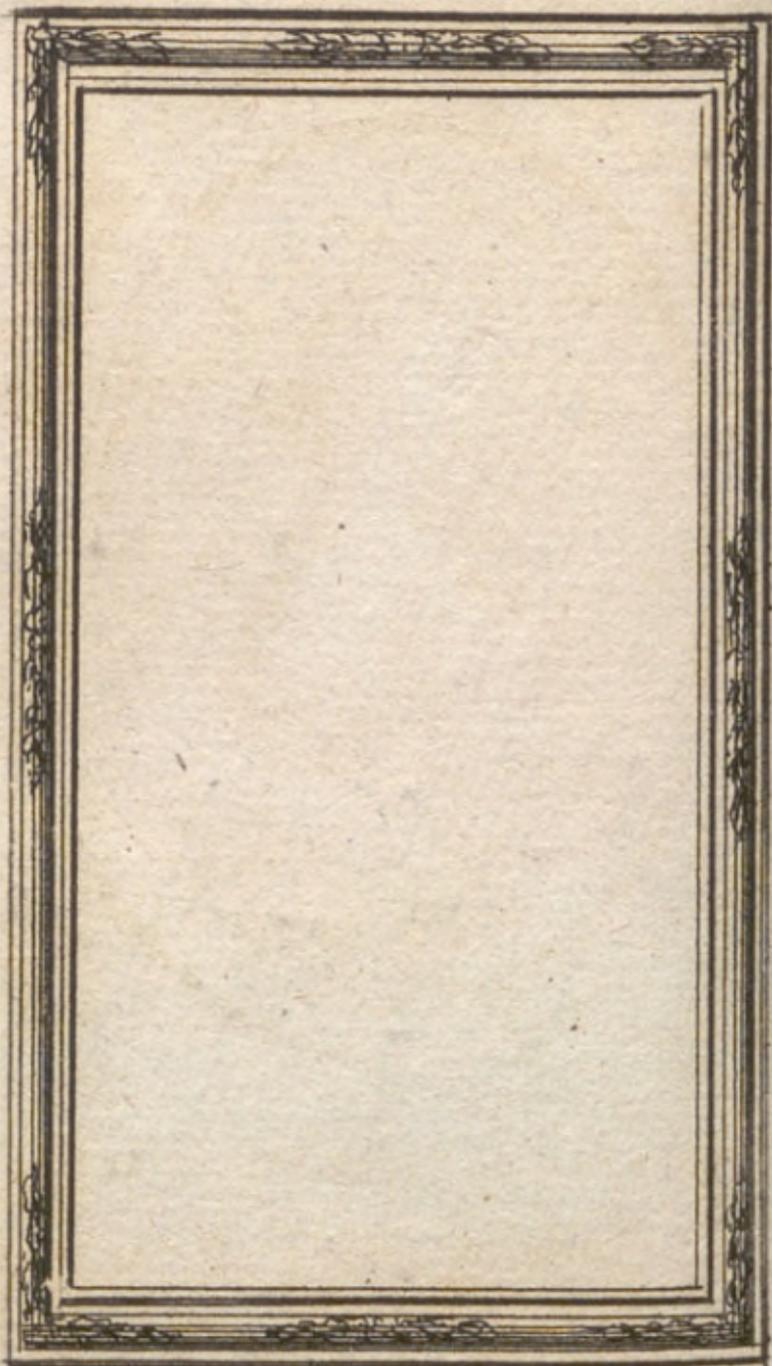




Coiffure en petit bonnet
et à barbes pendantes sous le
Règne de Louis XV, depuis
1740 jusqu'en 1750

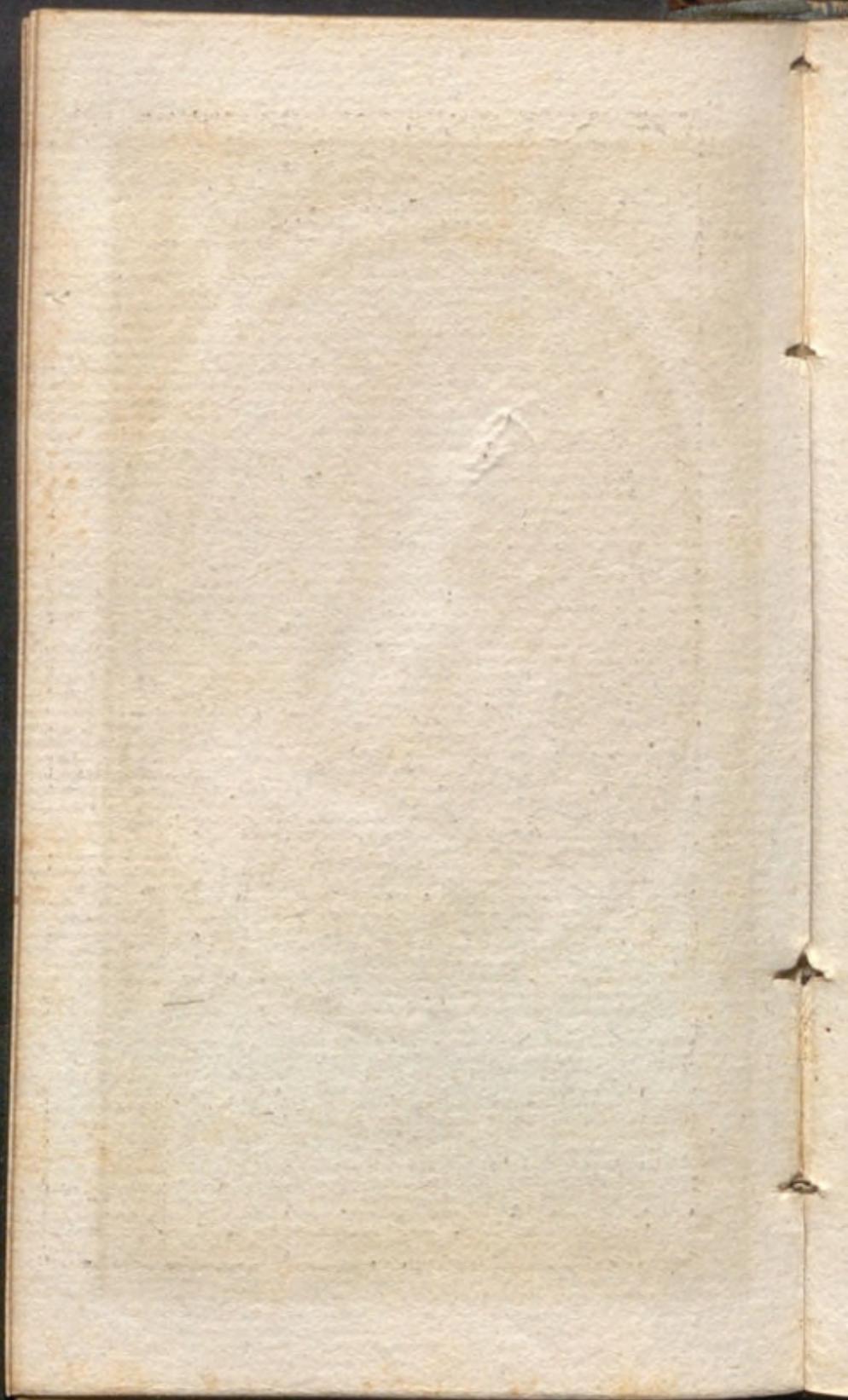


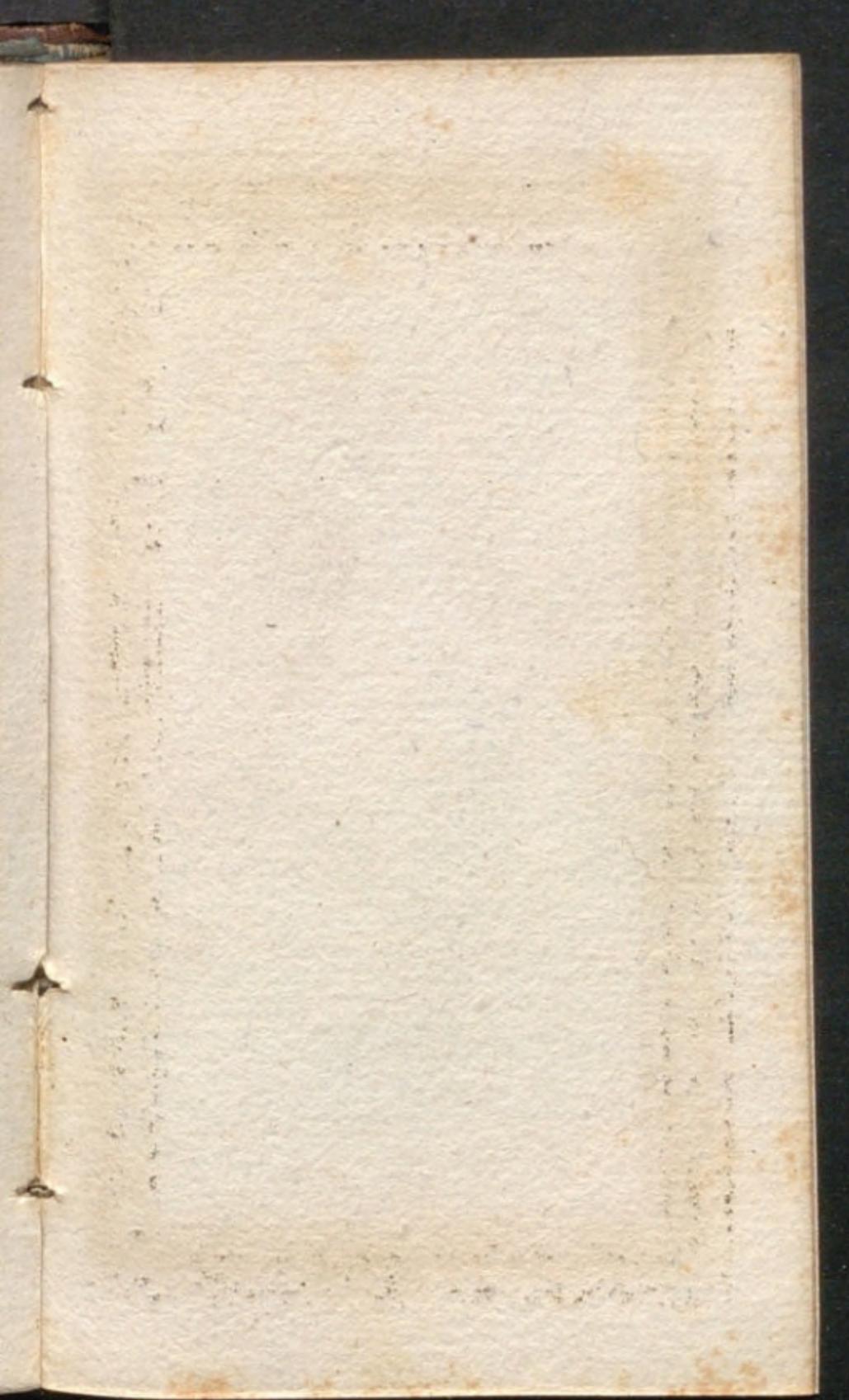






Coeffure du Regne de Louis XV
depuis 1760 jusqu'en 1770

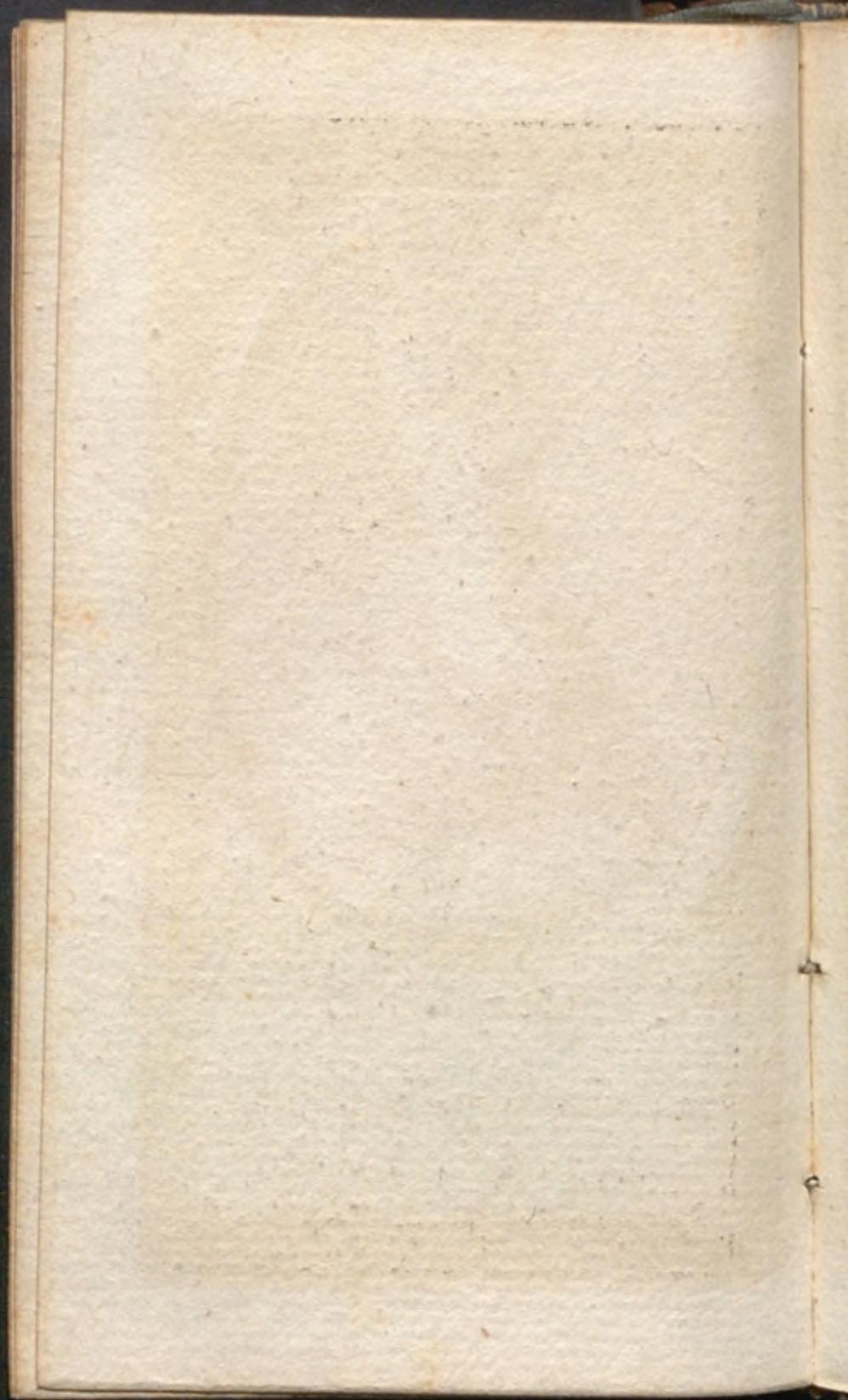


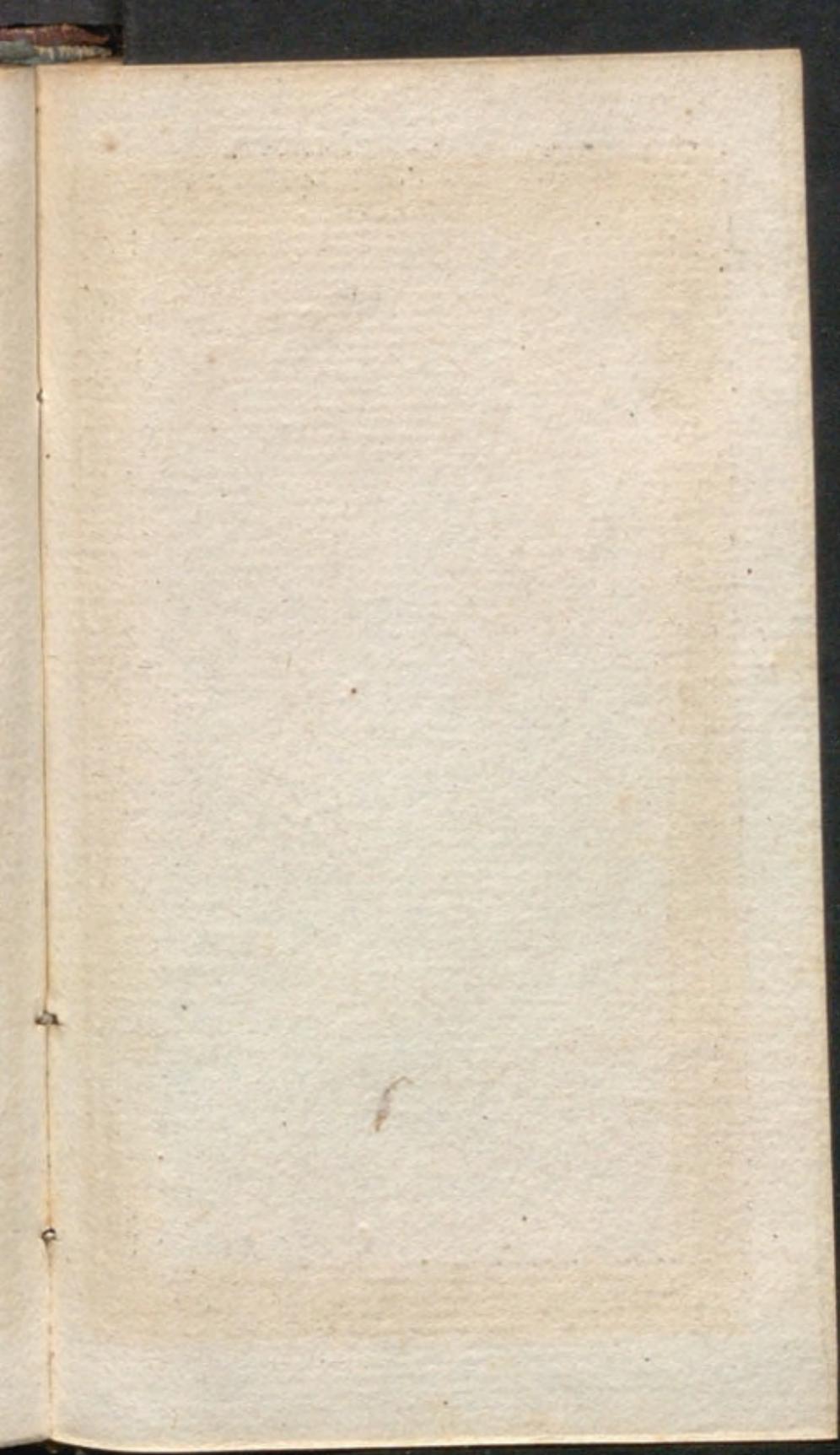


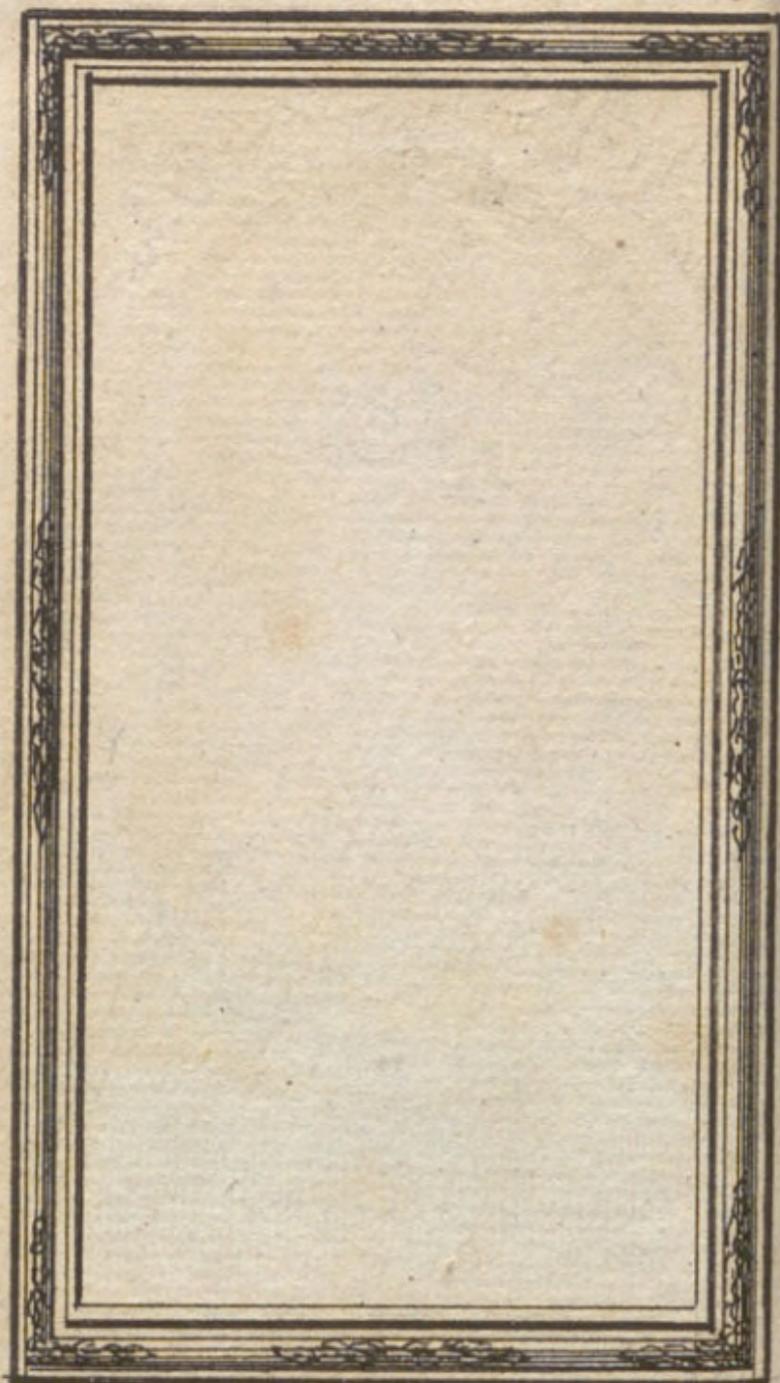




Coiffure du Regne de Louis XV
depuis 1760 jusqu'en 1770

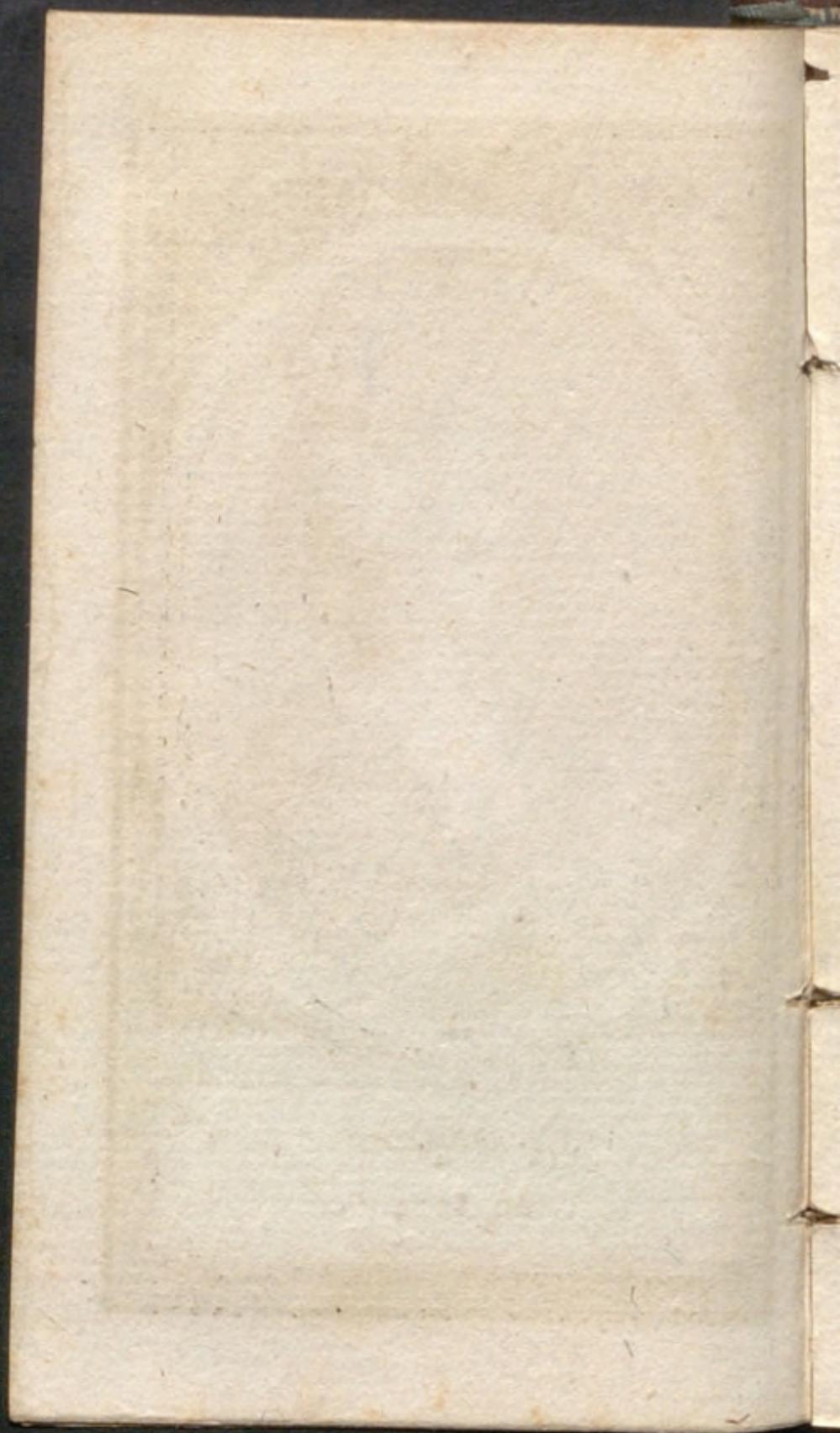


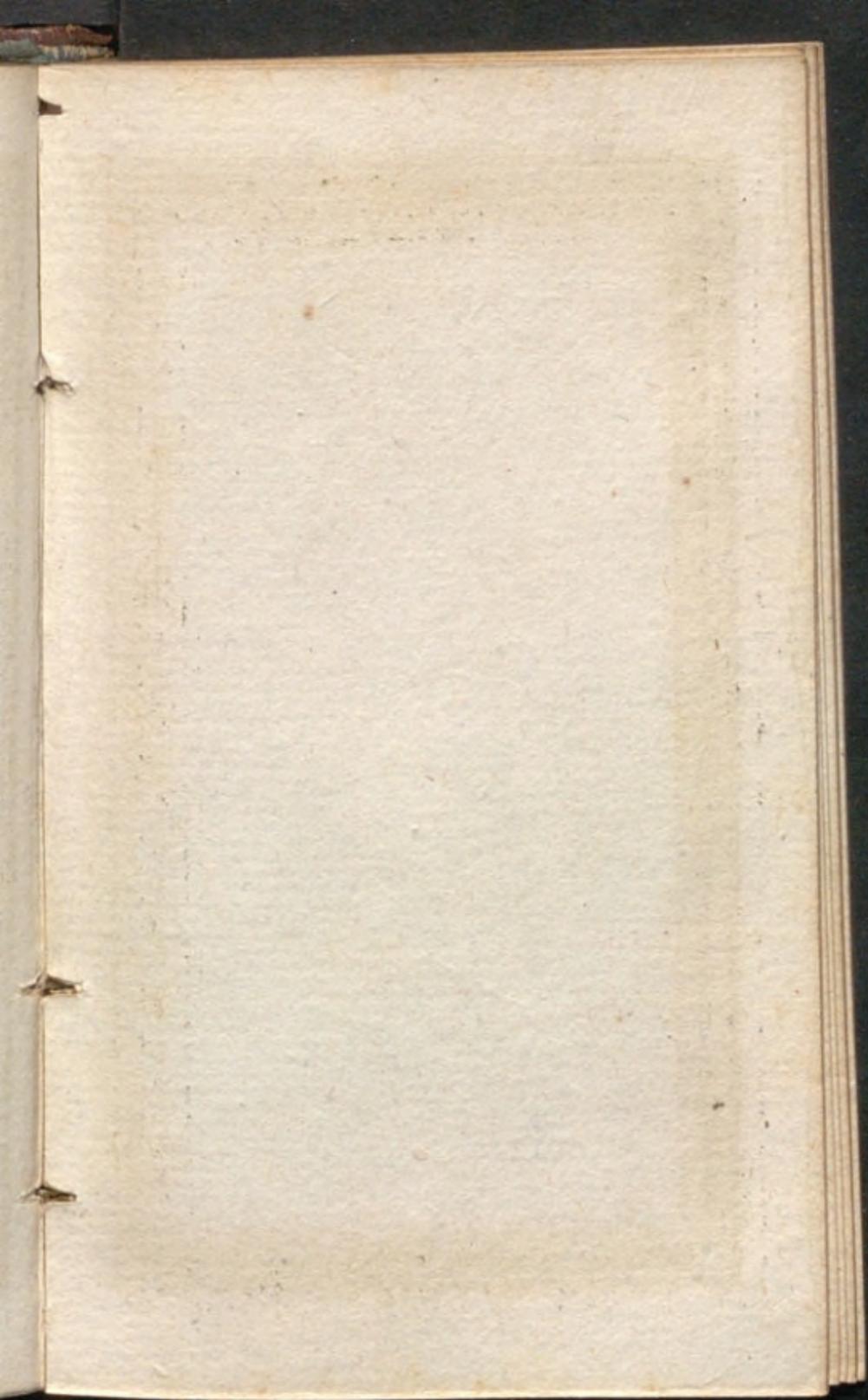


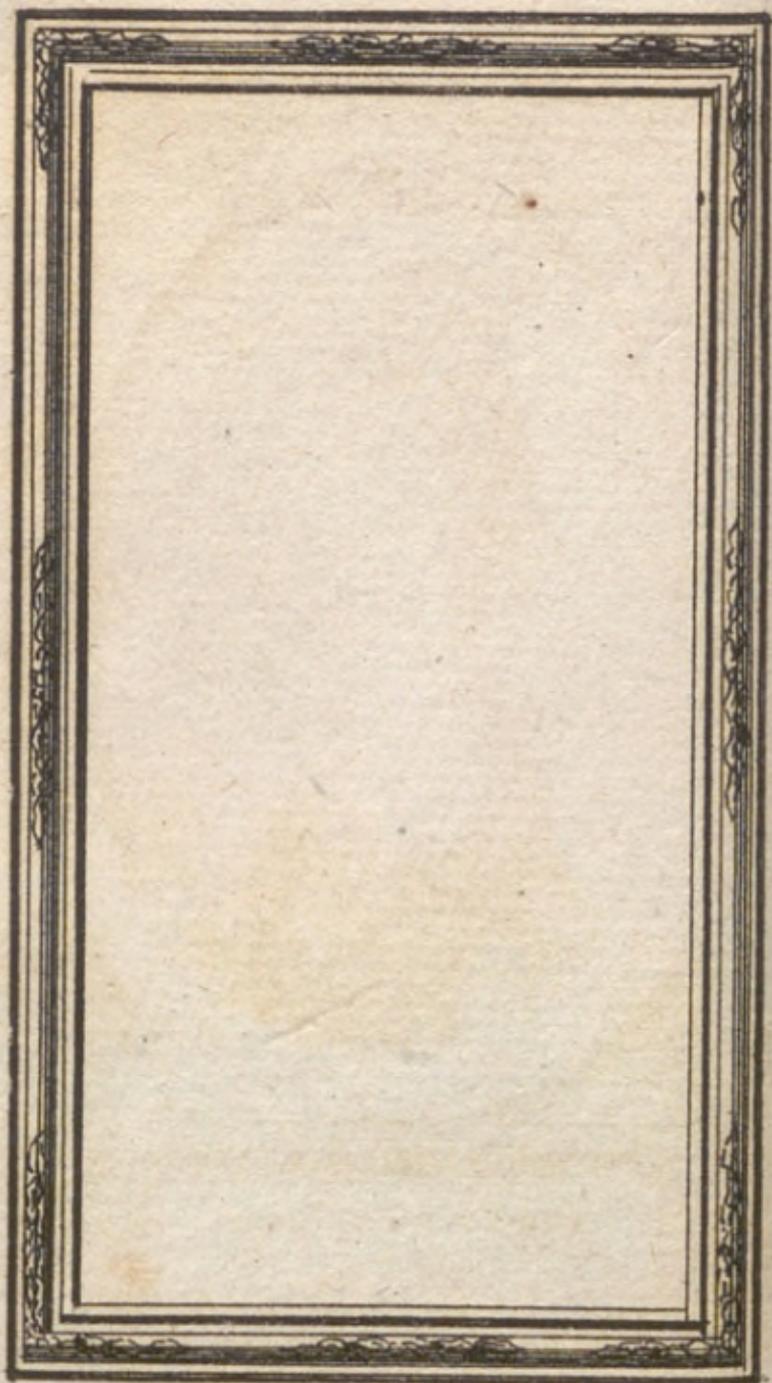




La Daphné
en 1774. •

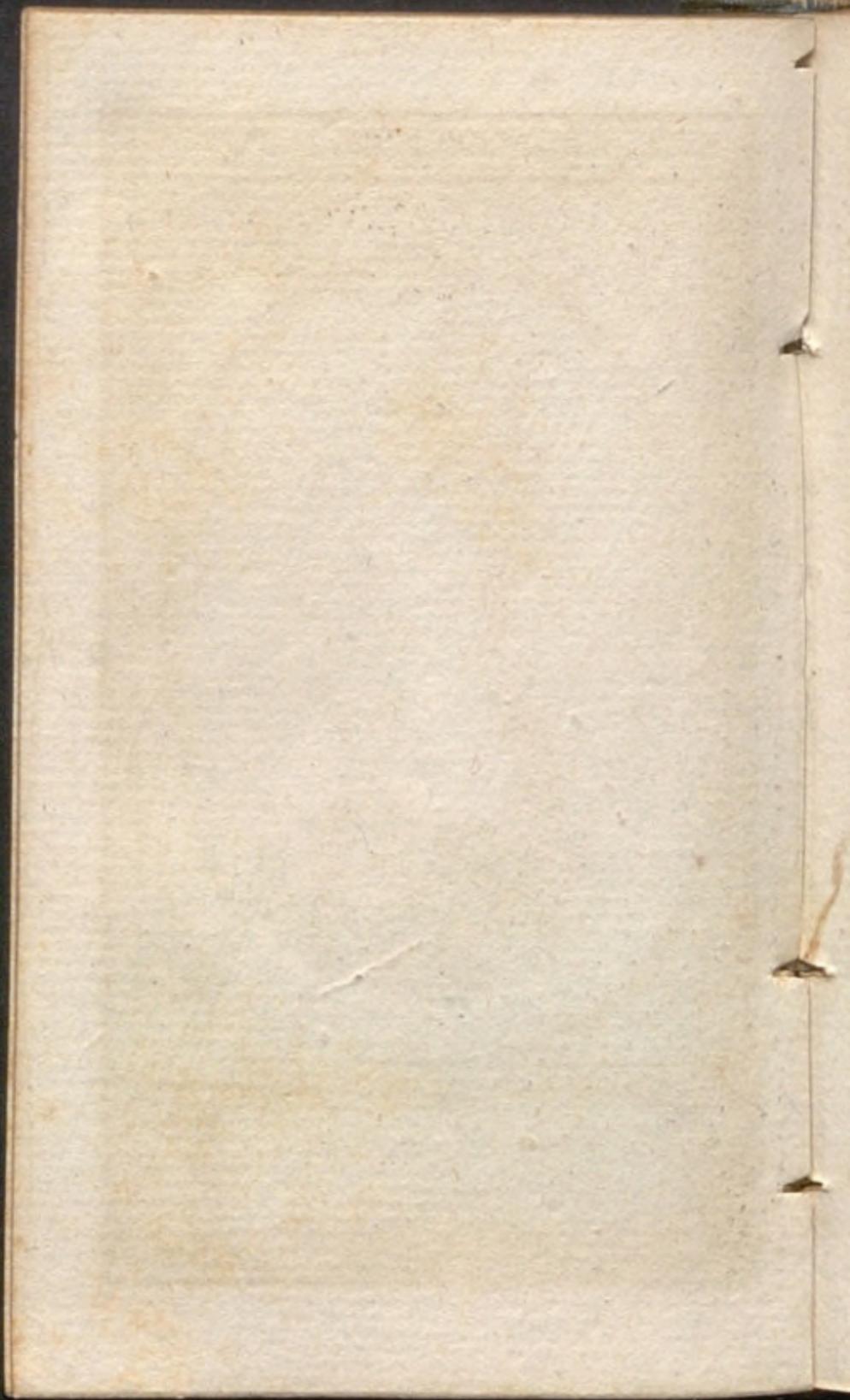


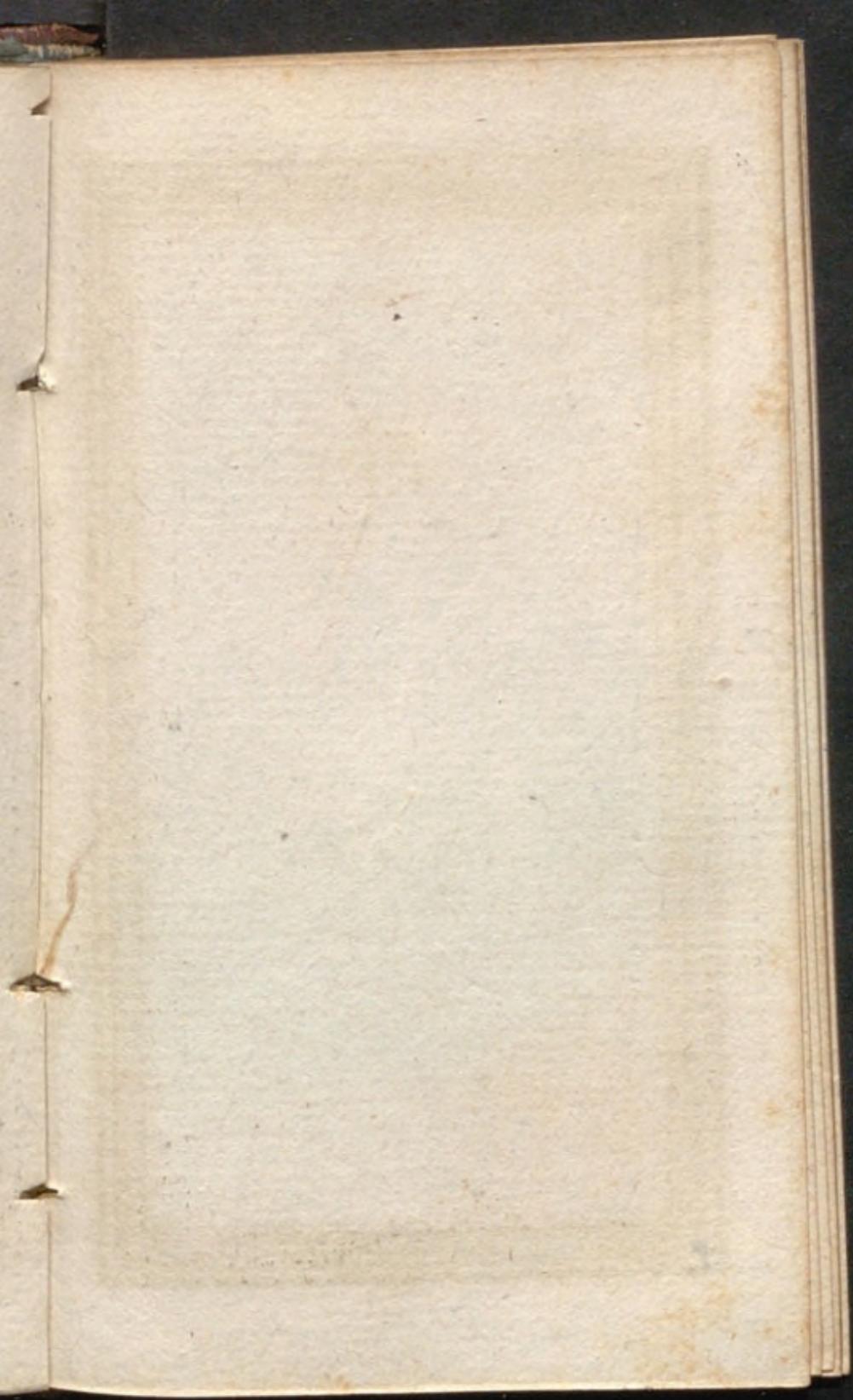


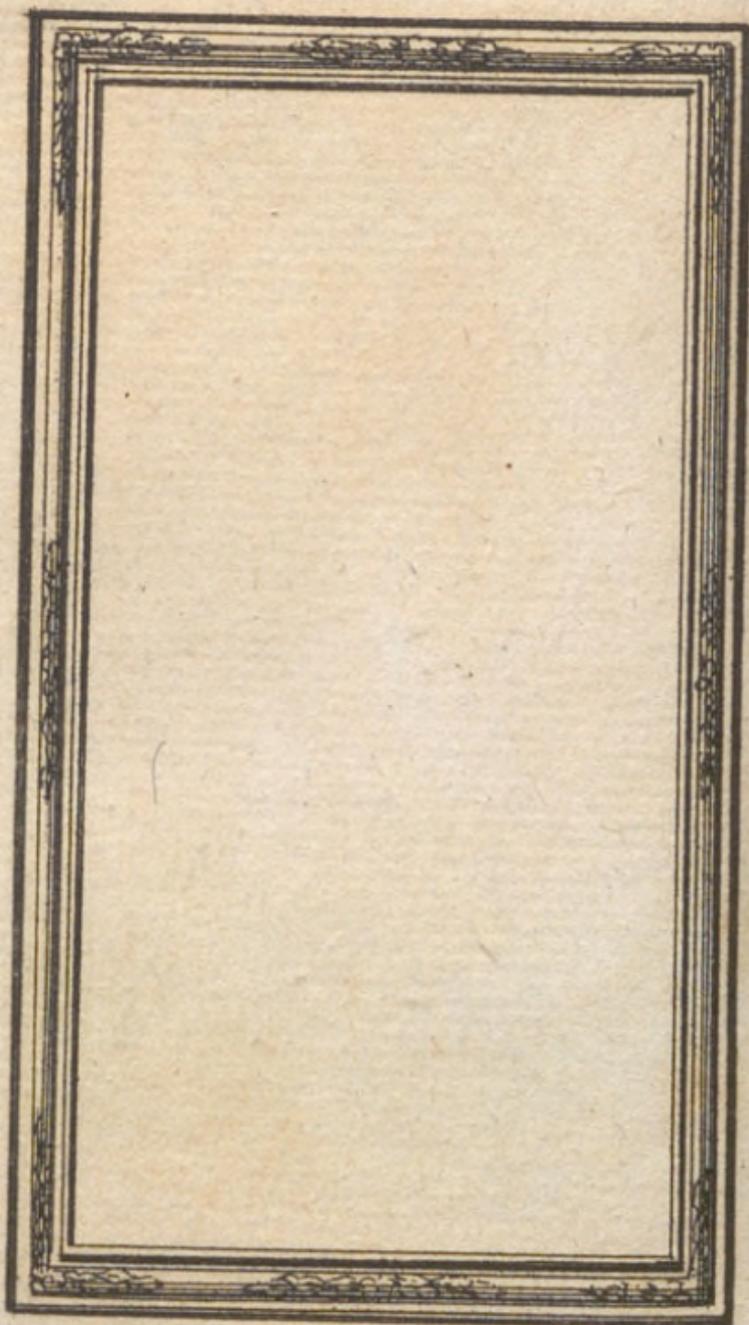




Coeffure en plumes
en 1774.

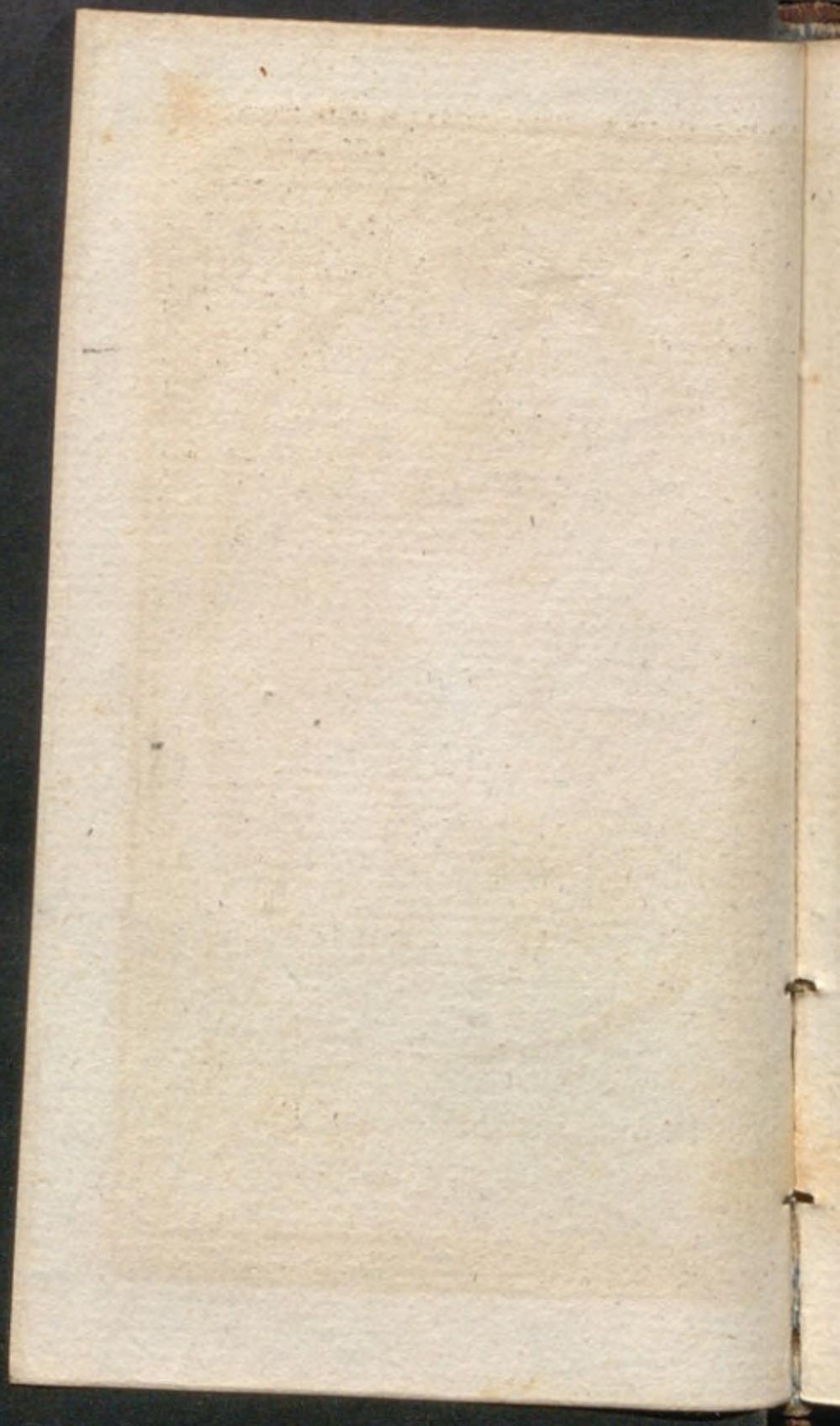


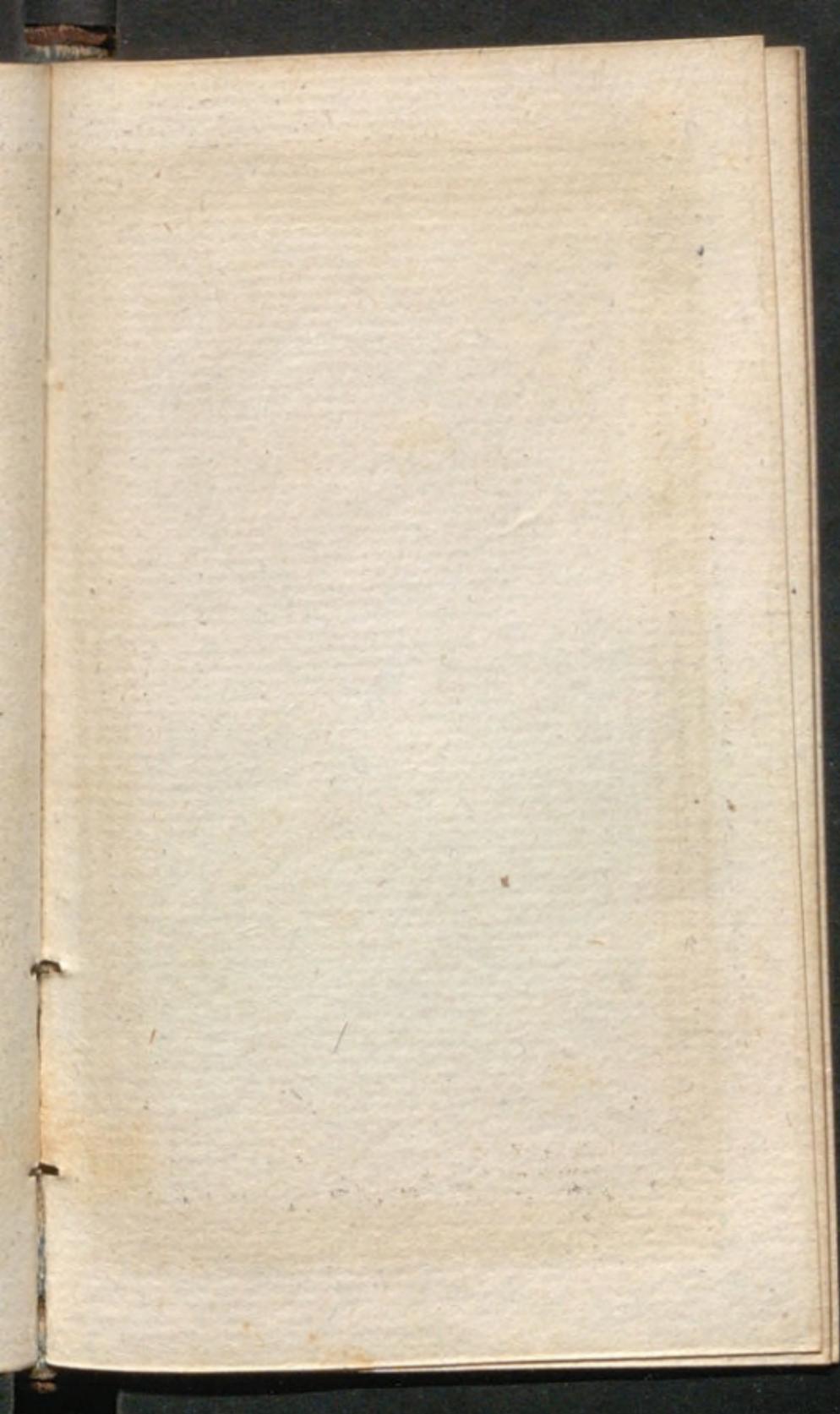


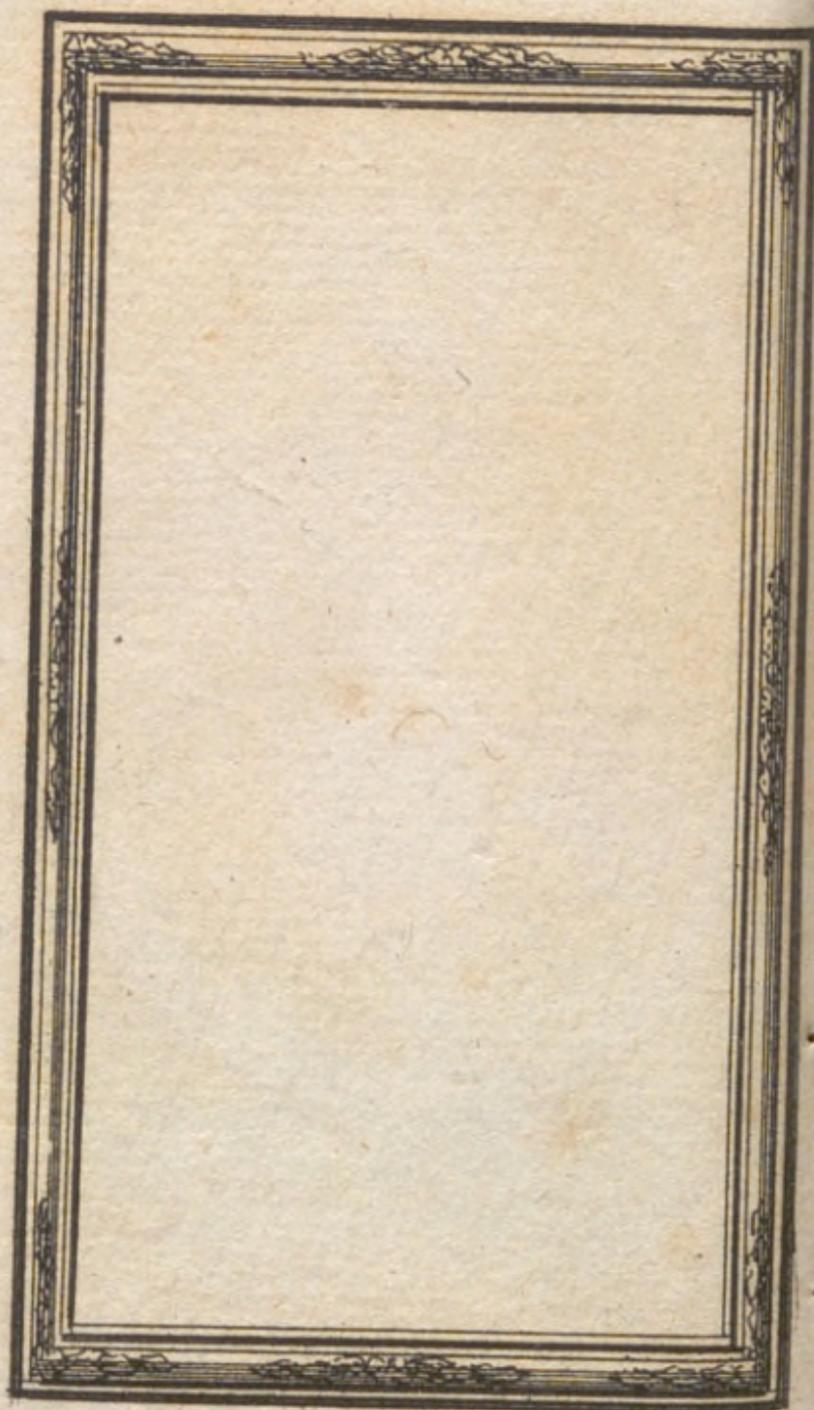




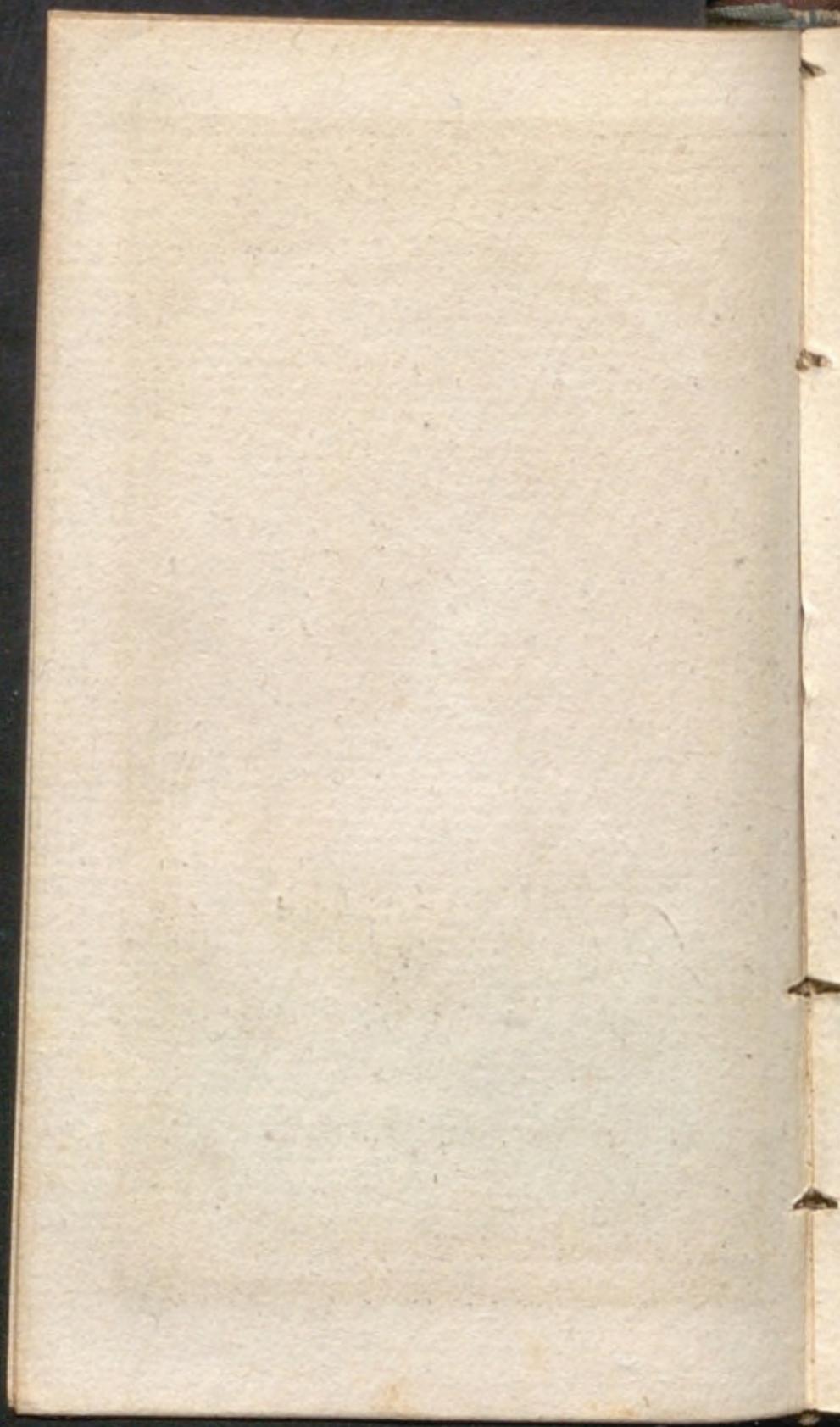
Chapeau à la Henri IV.
en 1775.

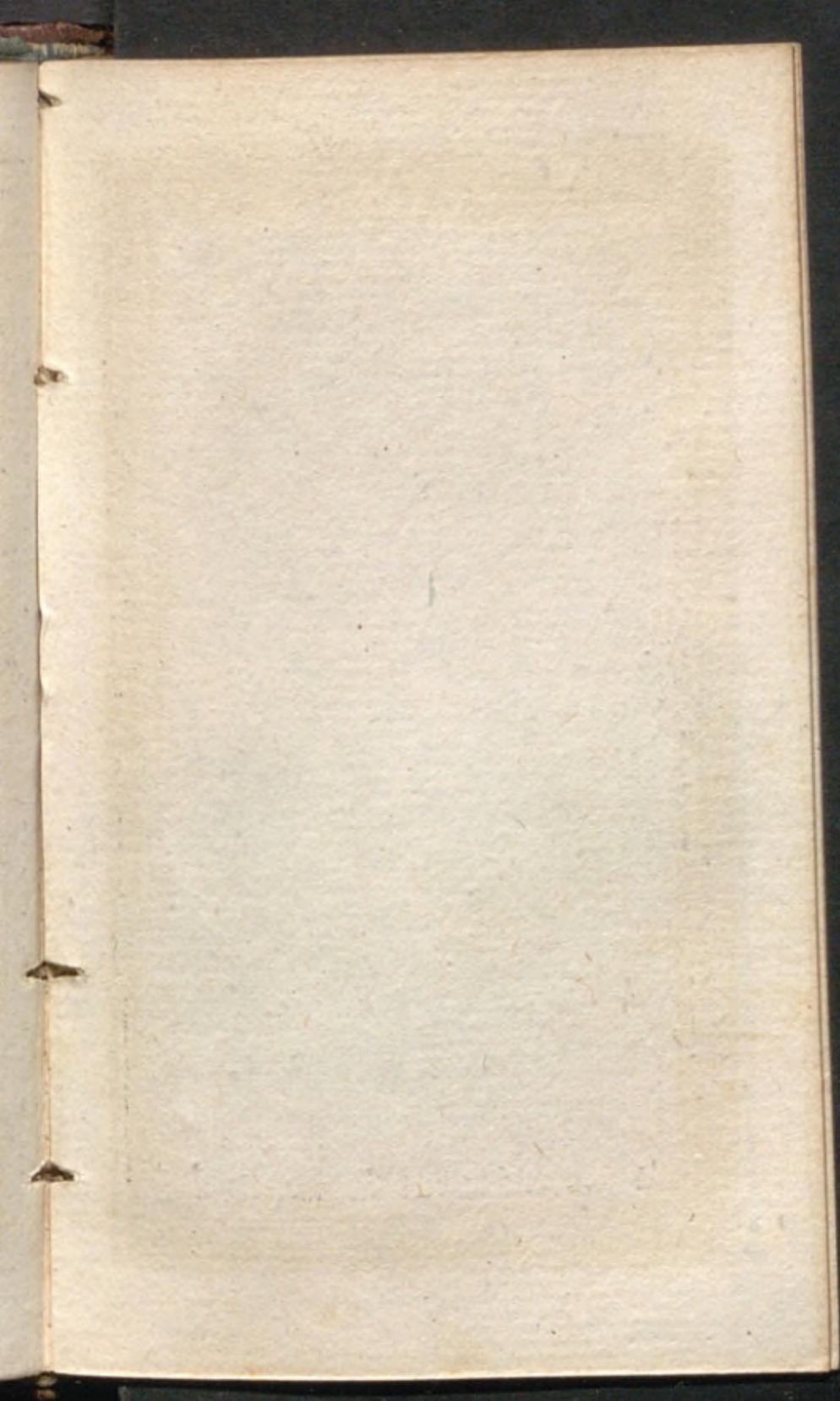








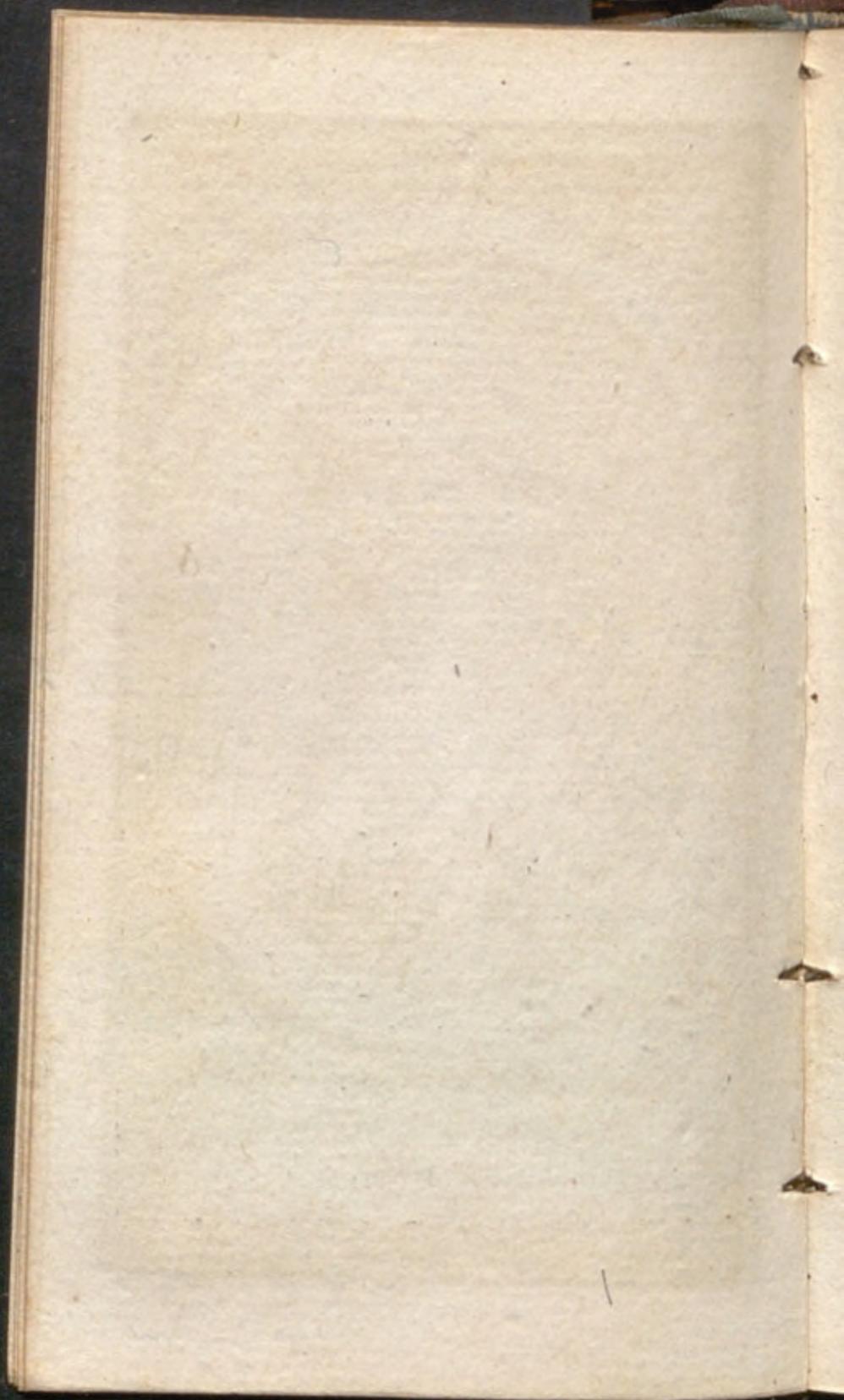


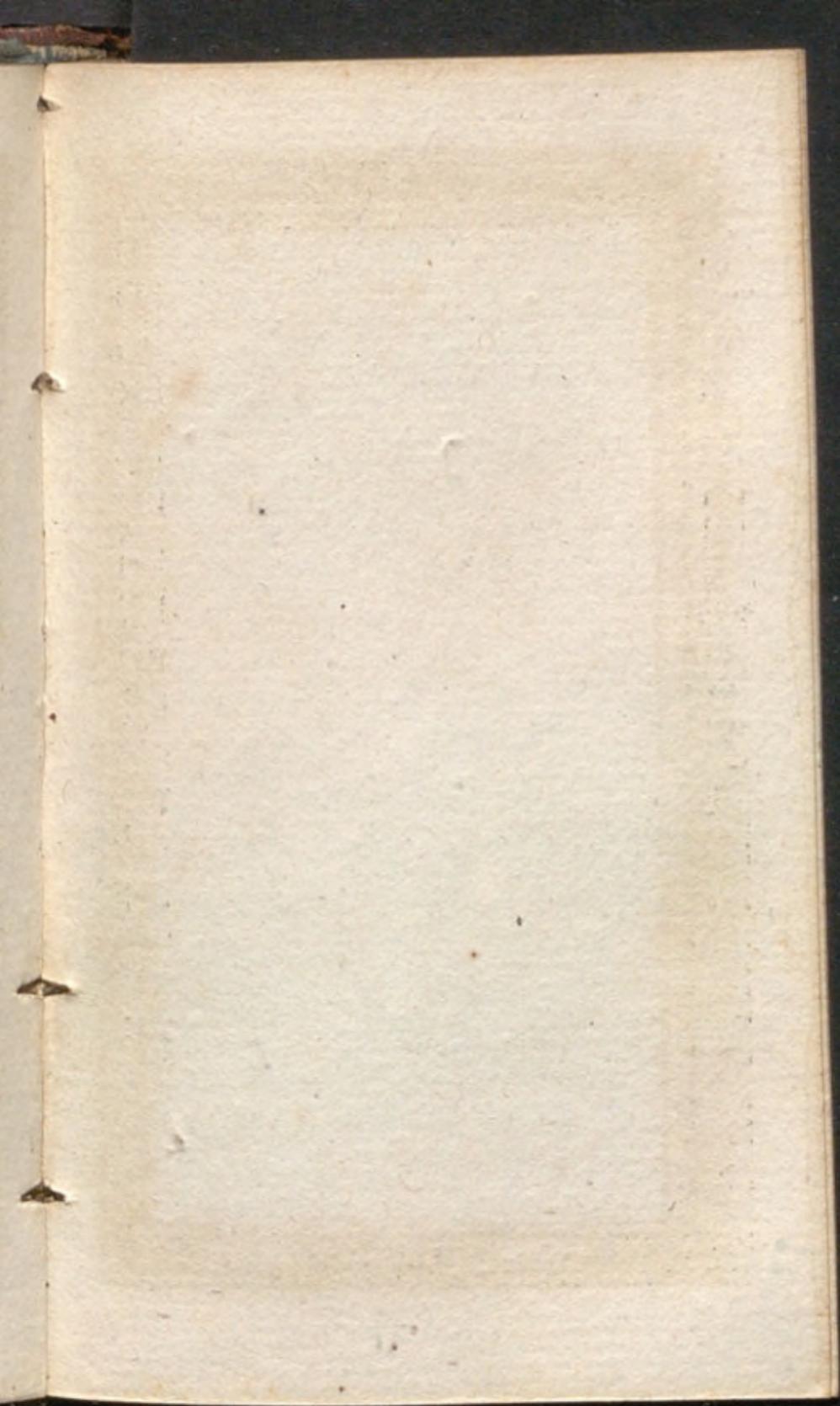






Chapeau à l'Angloise
en 1776.

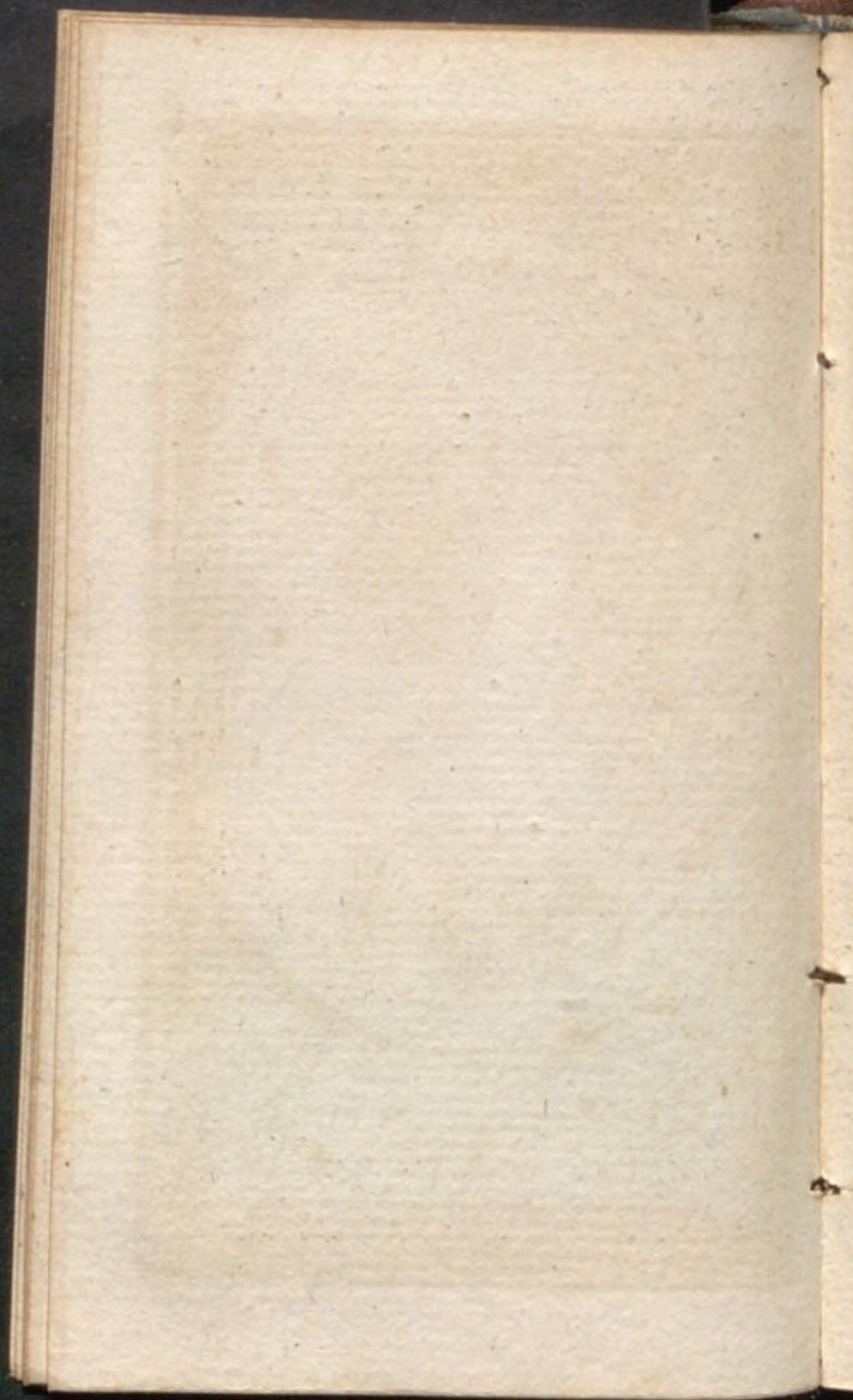


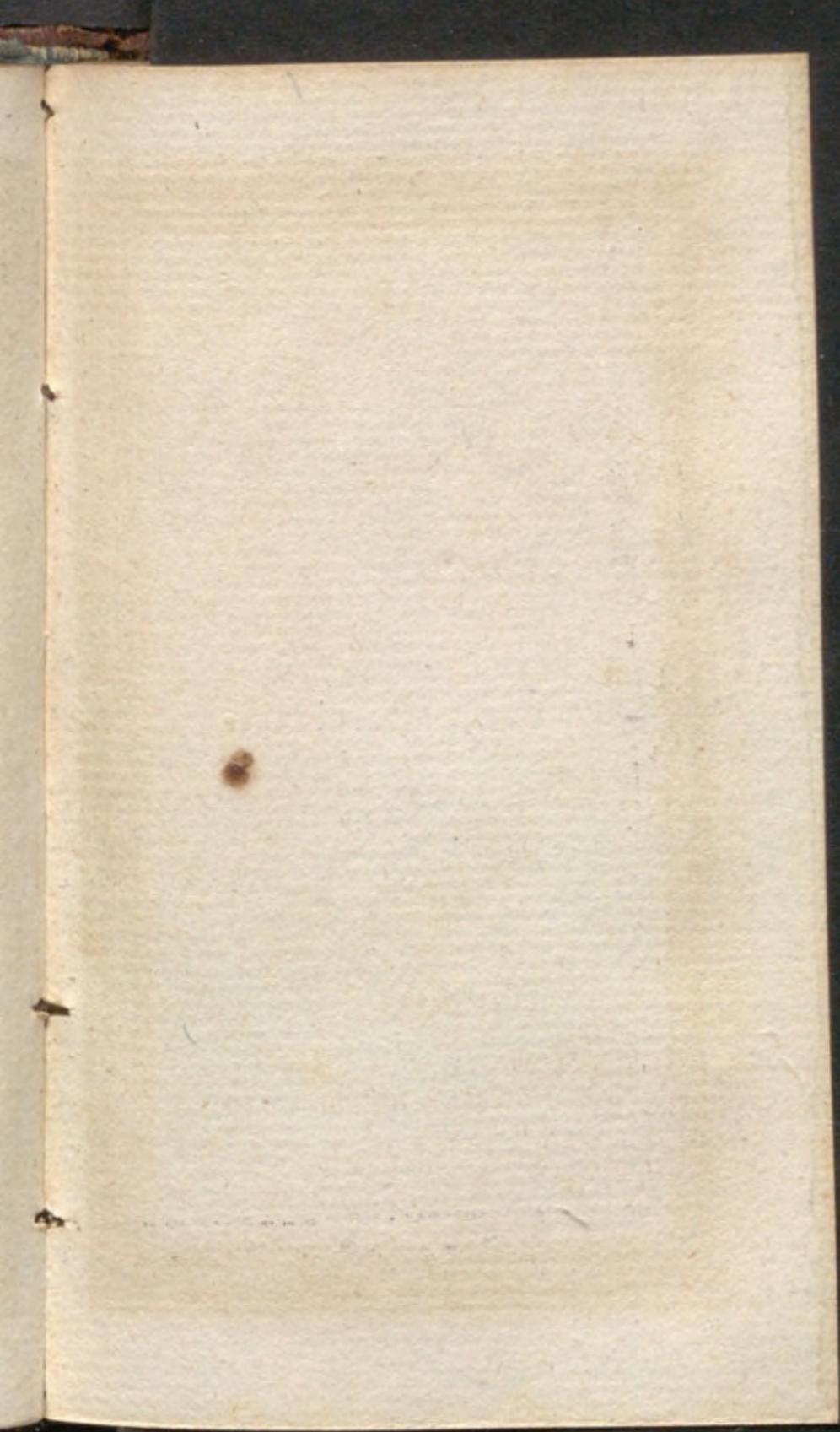






Le Lever de la Reine .
en 1776.

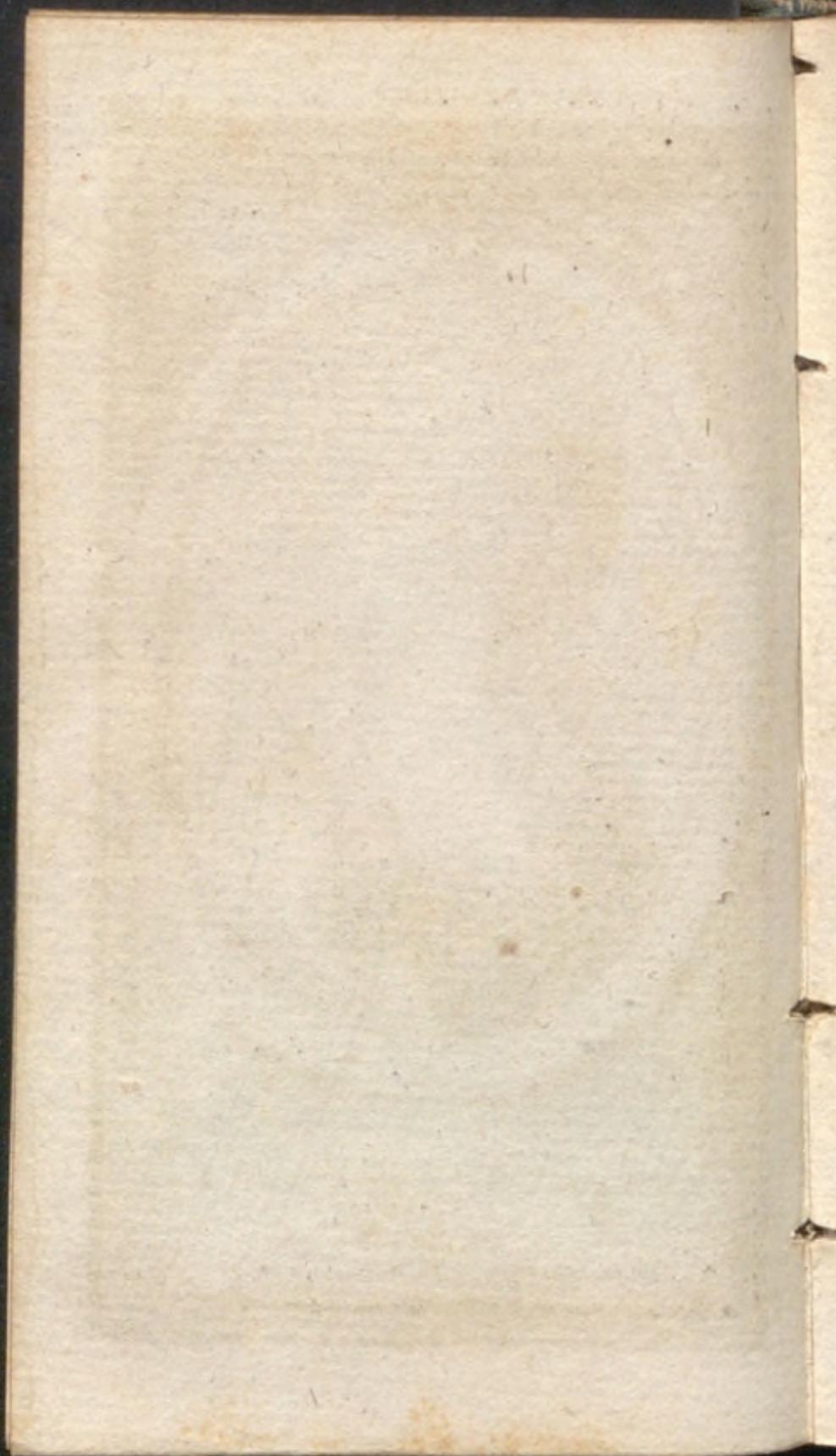


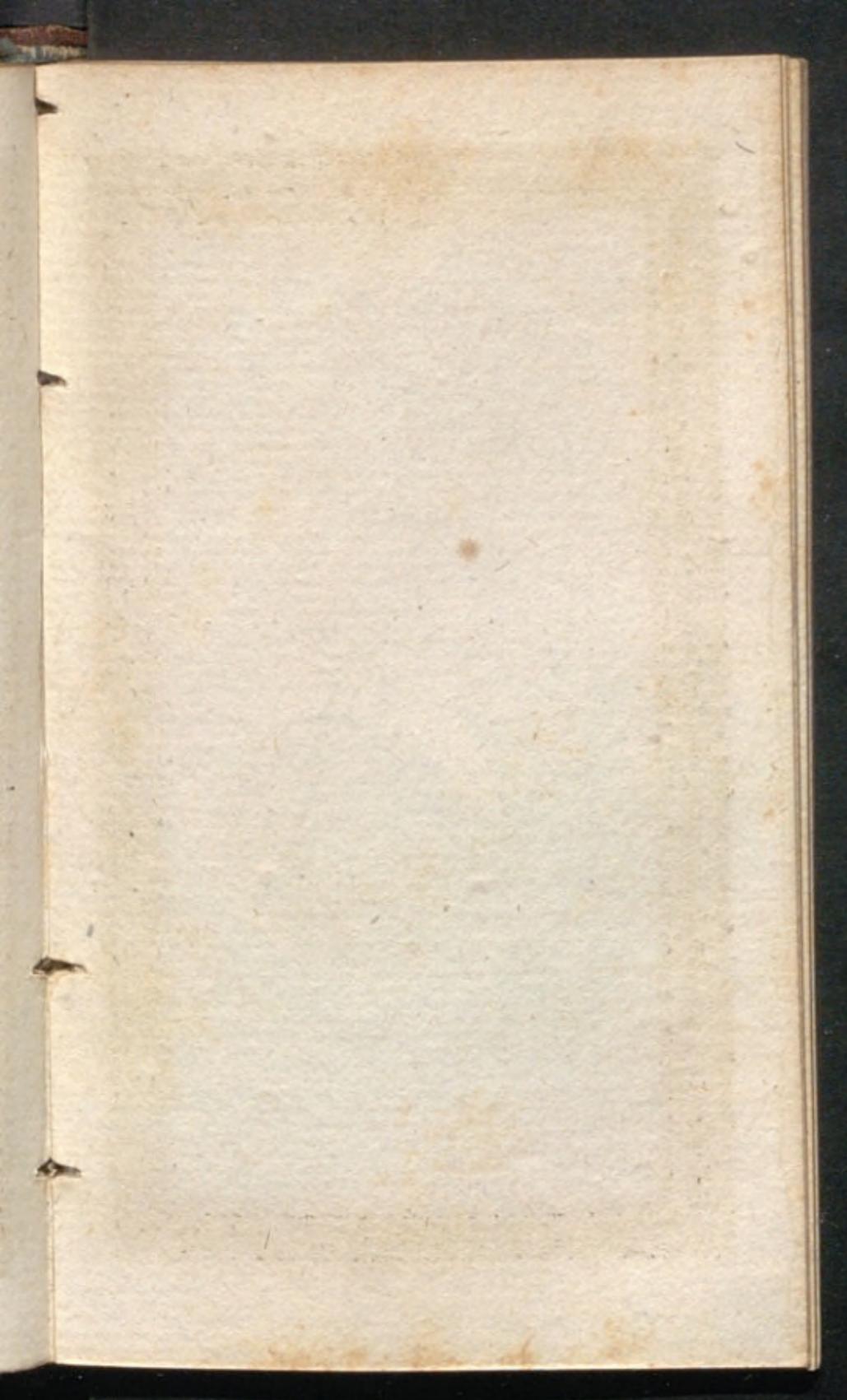






Baigneuse à la Privolité
en 1776.

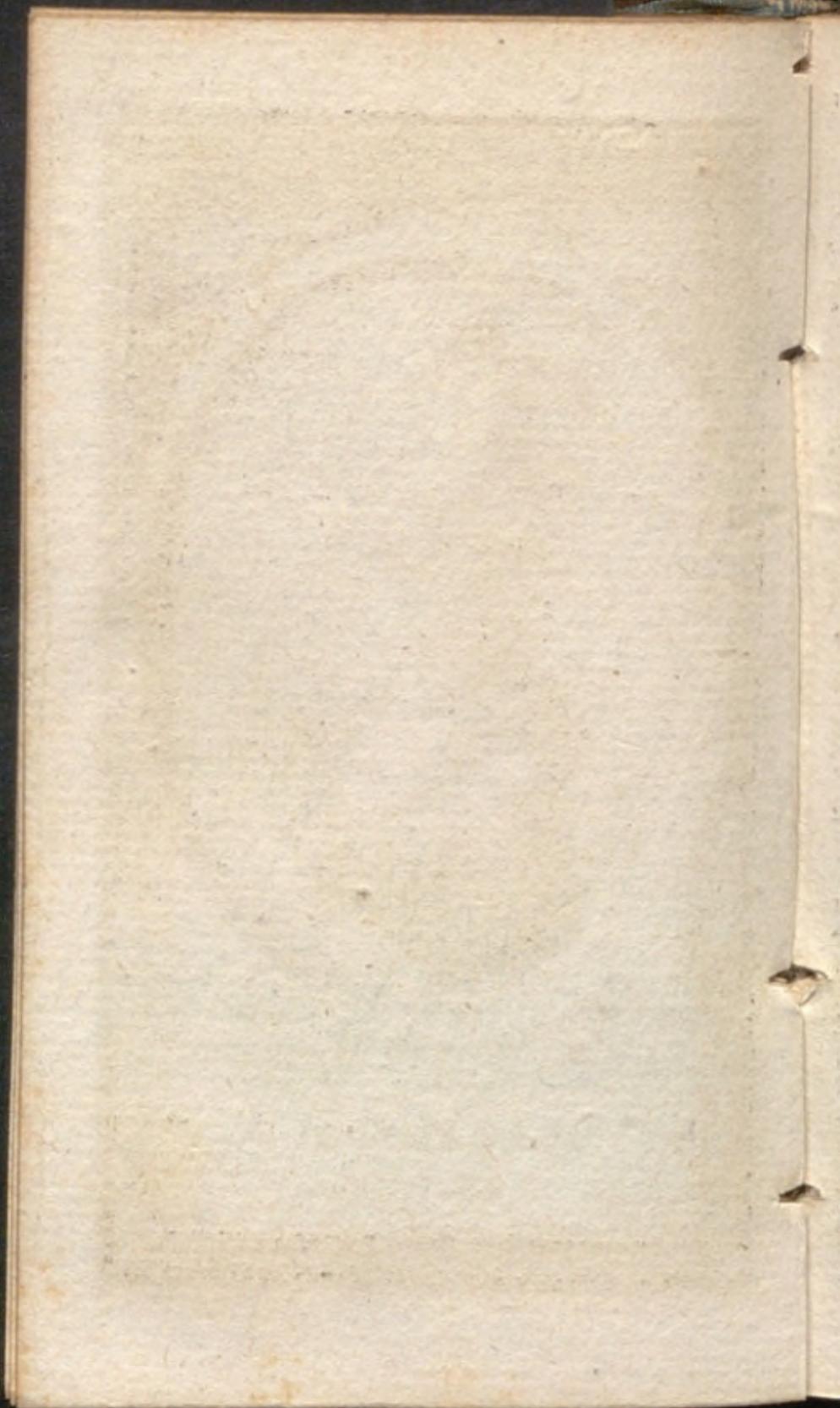


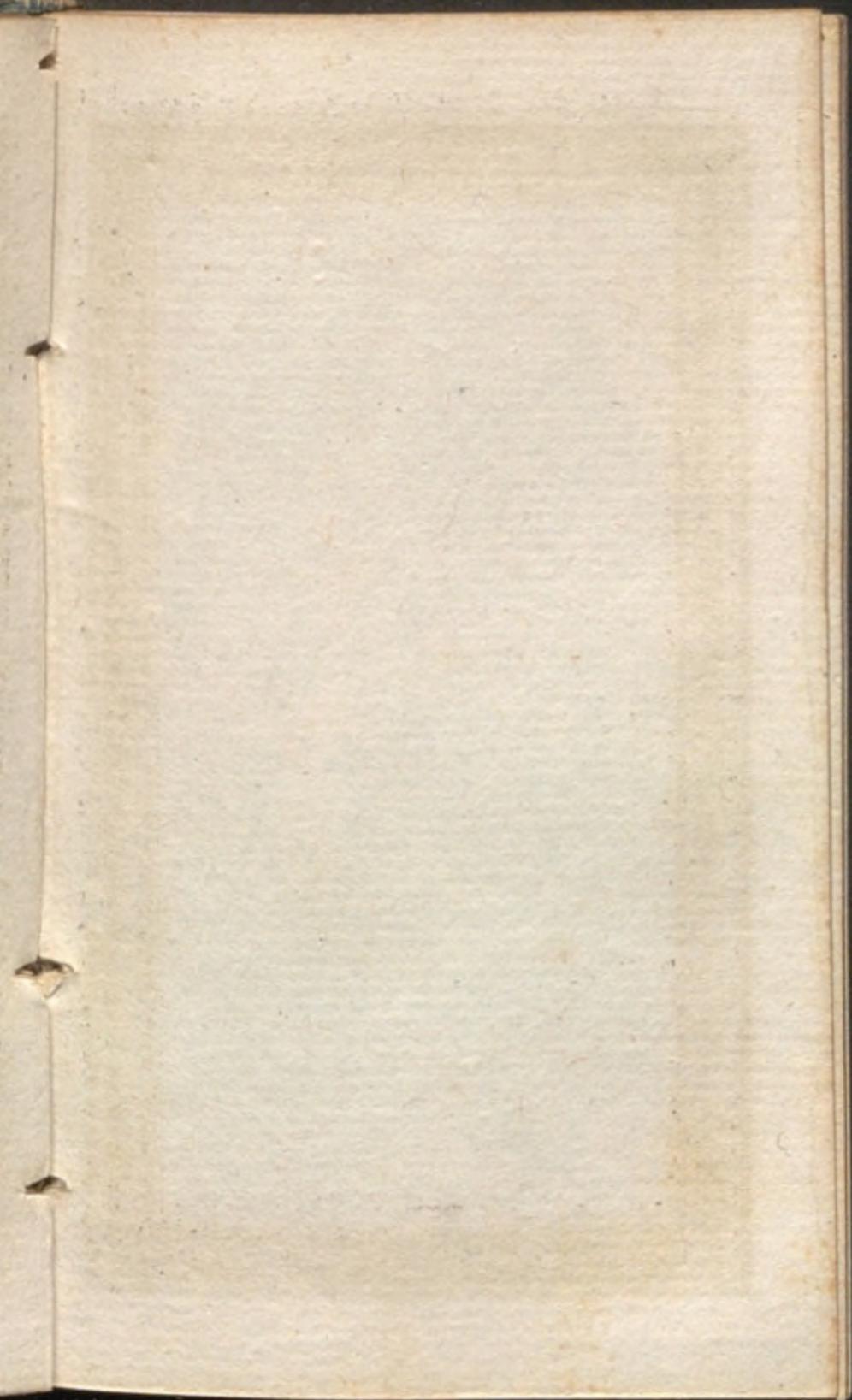






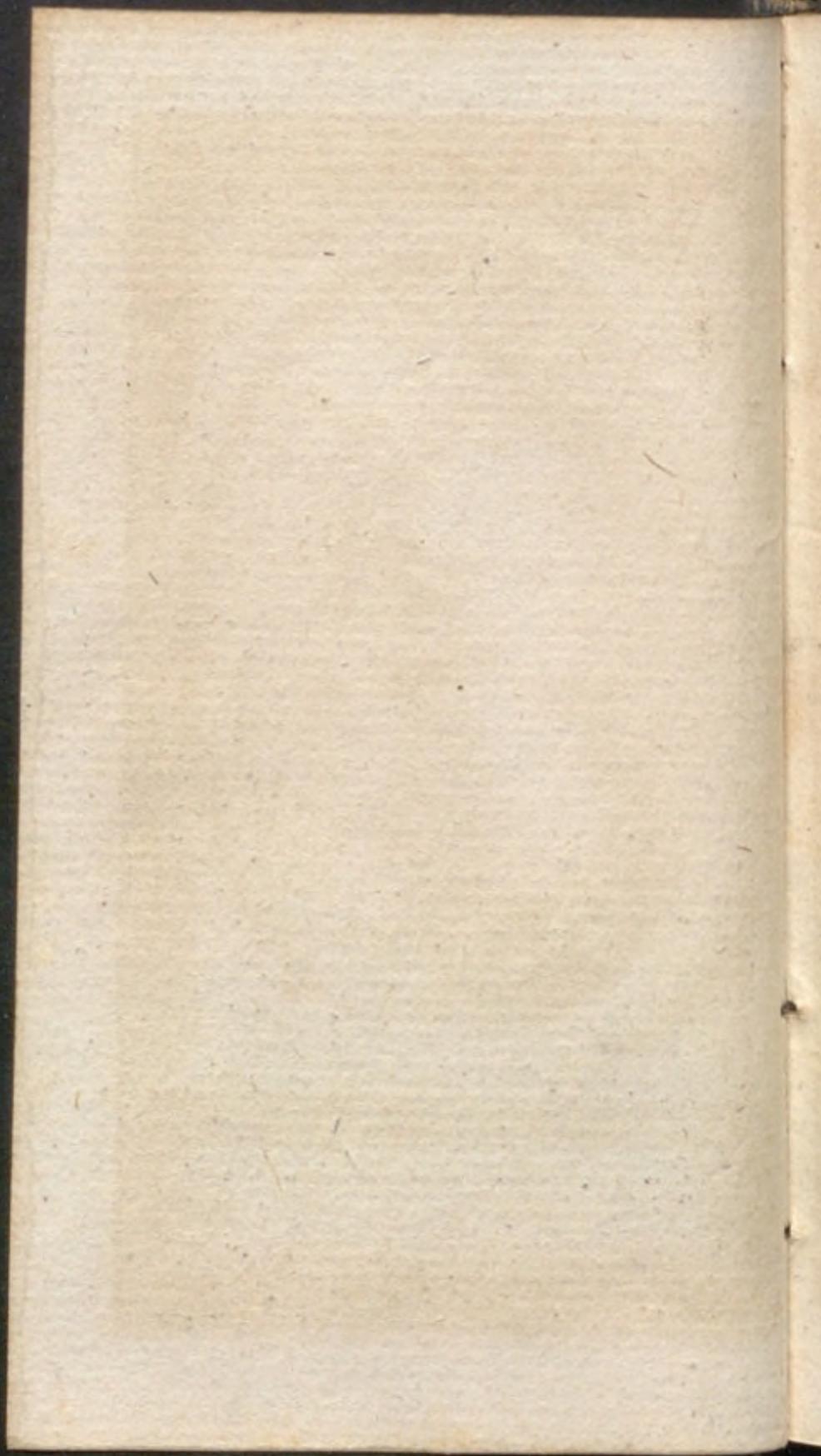
Chapeau à la Henri IV.
en 1776.

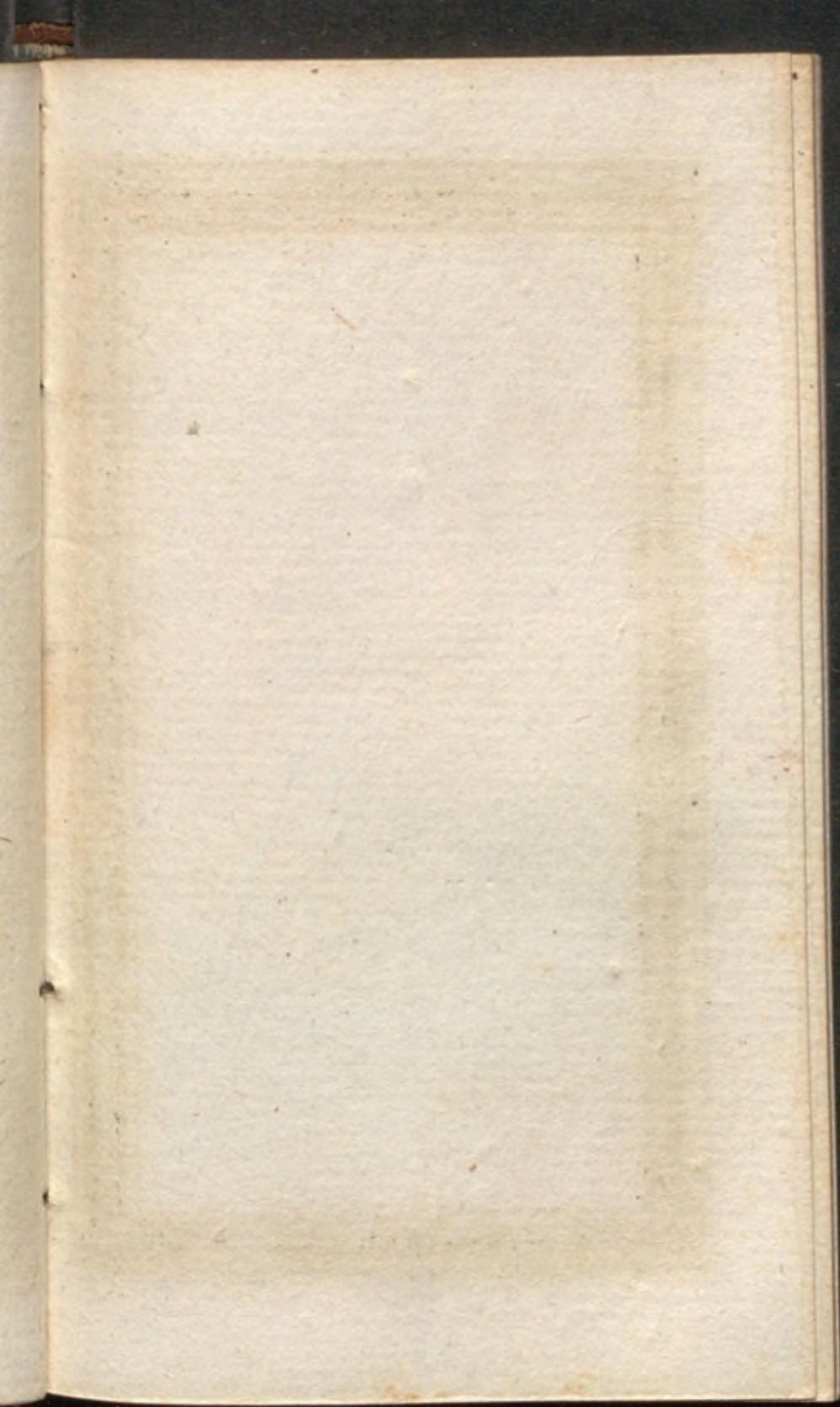


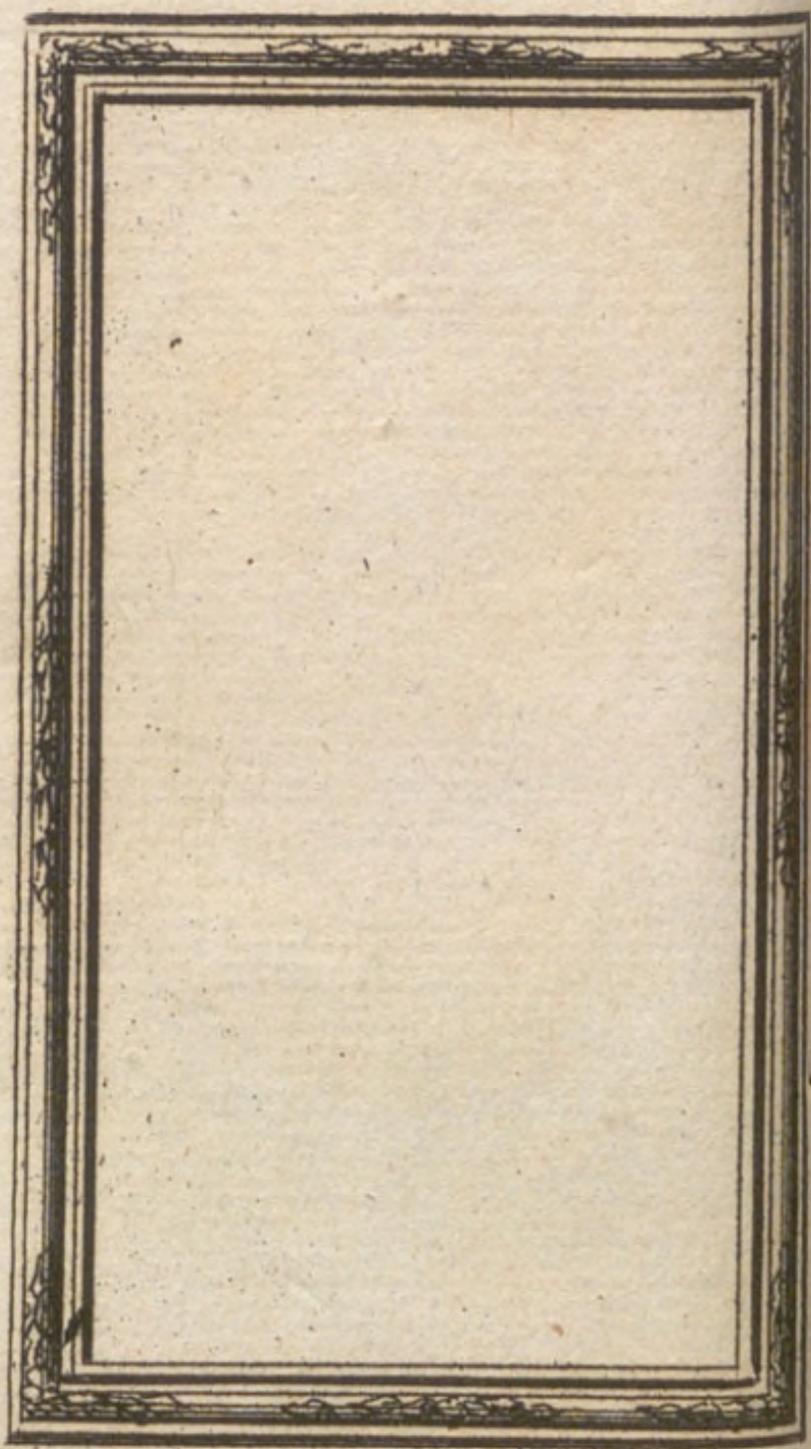






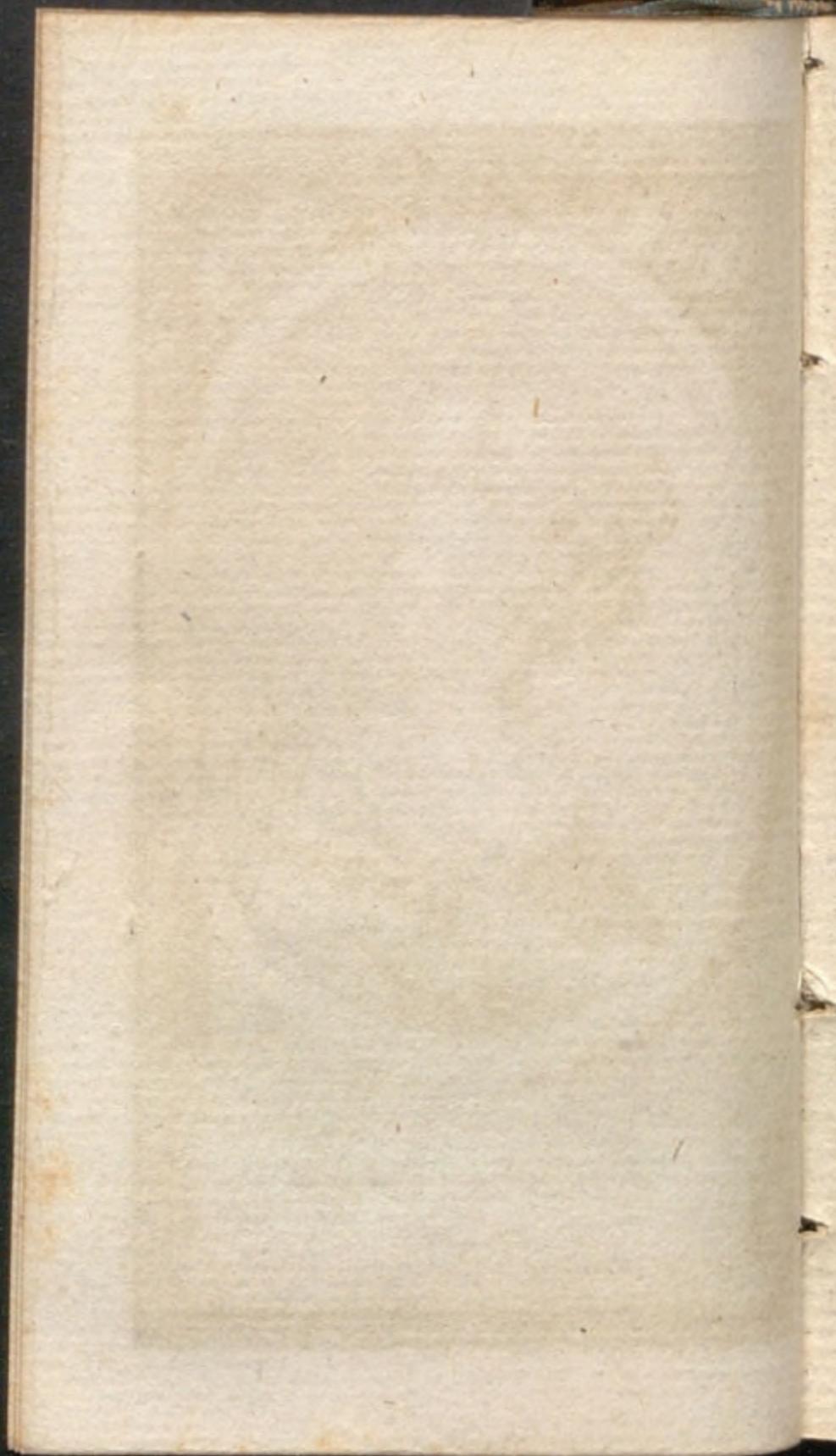


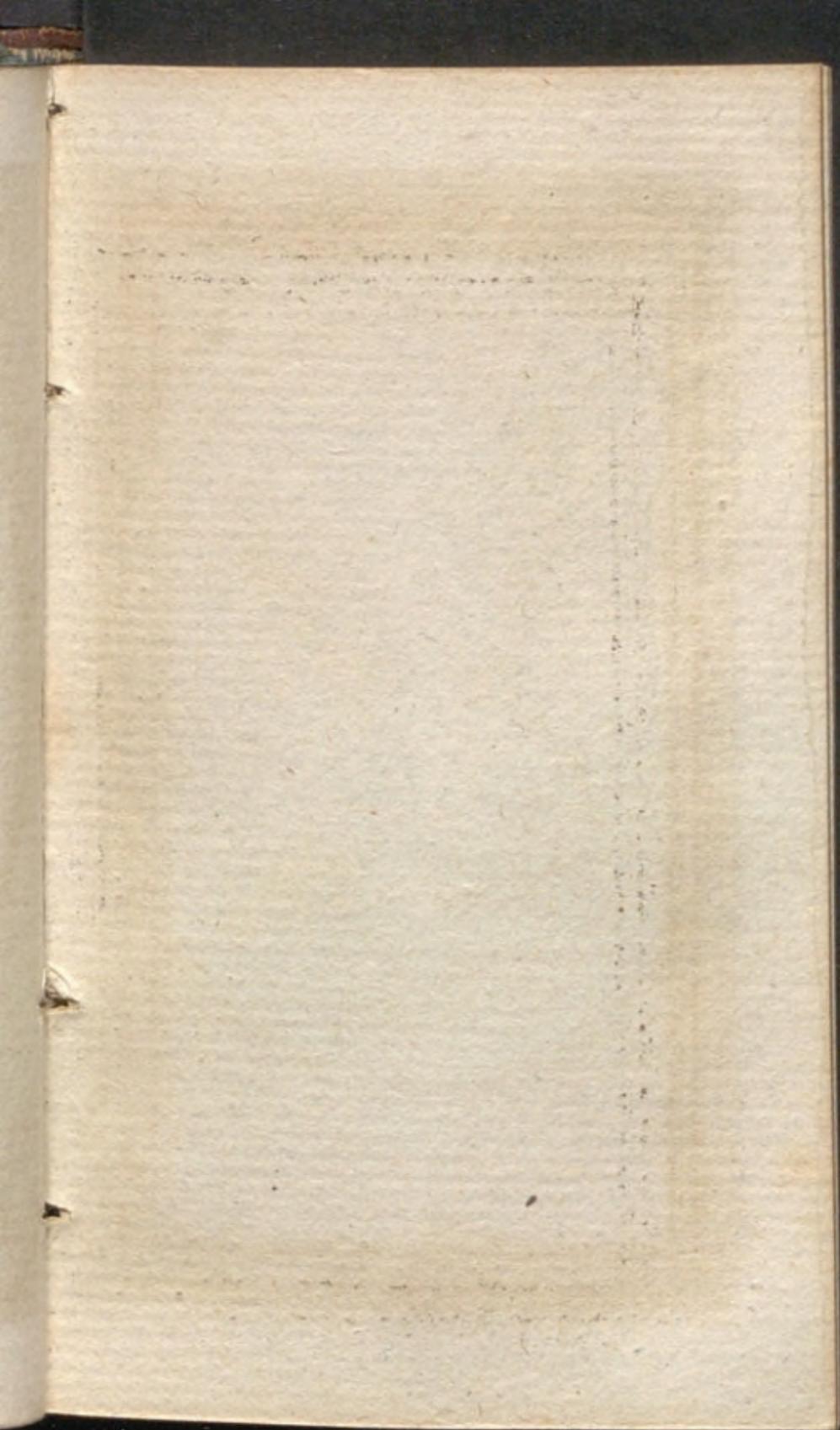


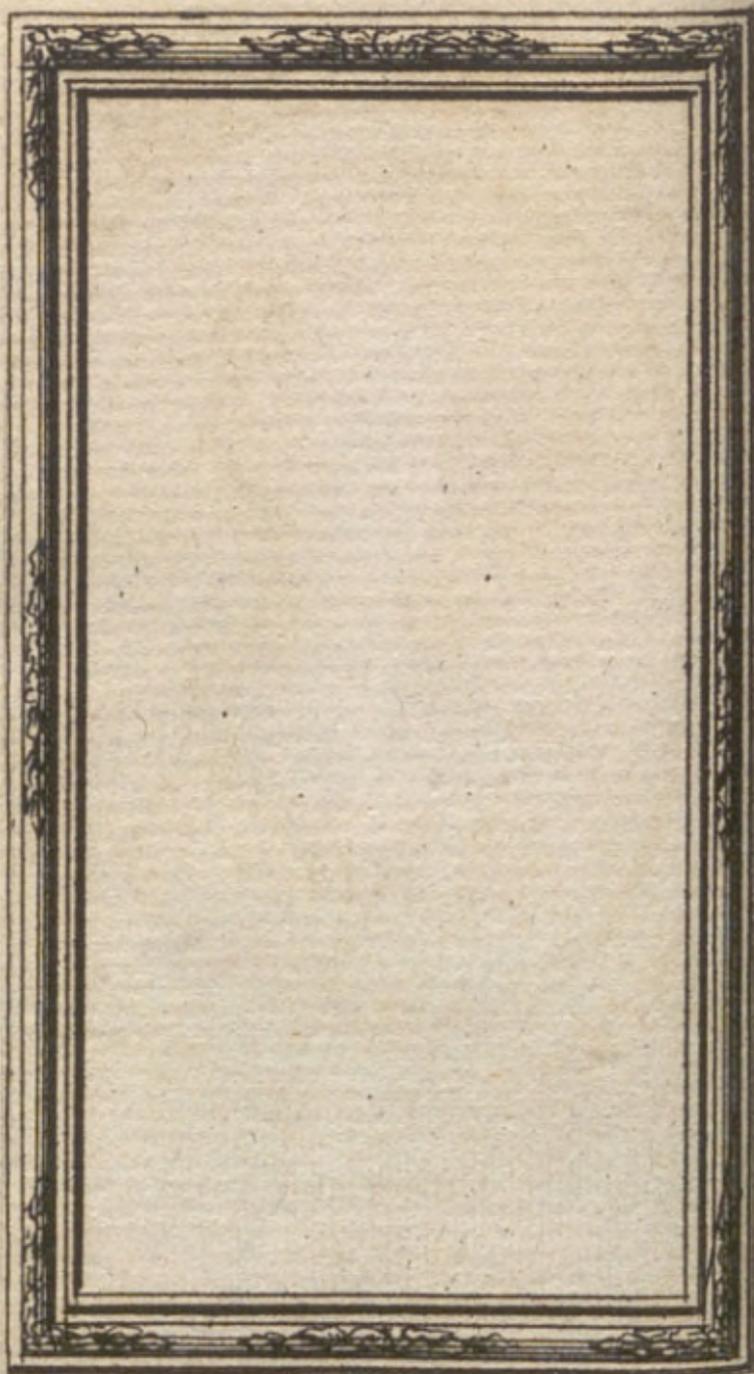




Bonnet au Colisee
en 1777.

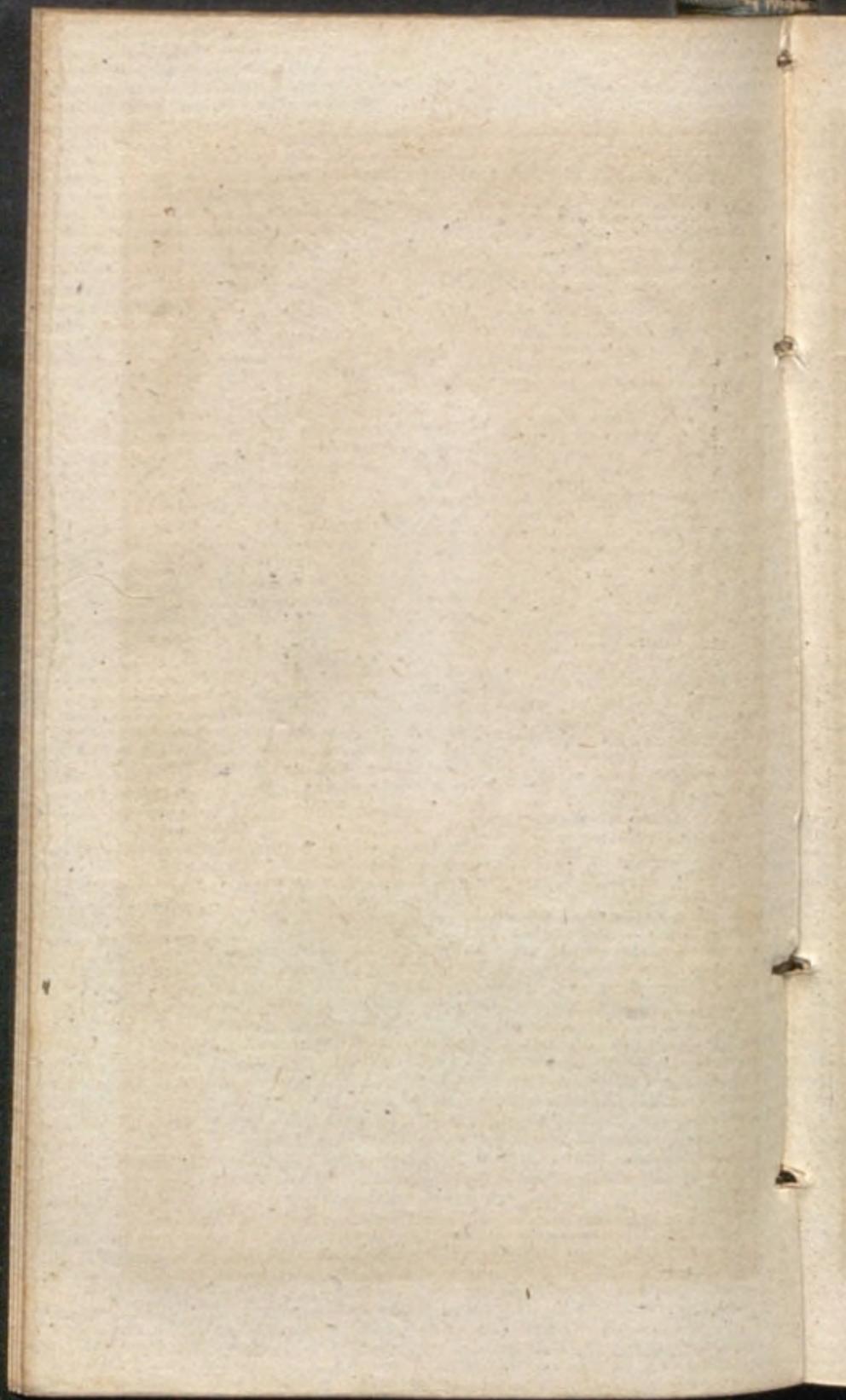


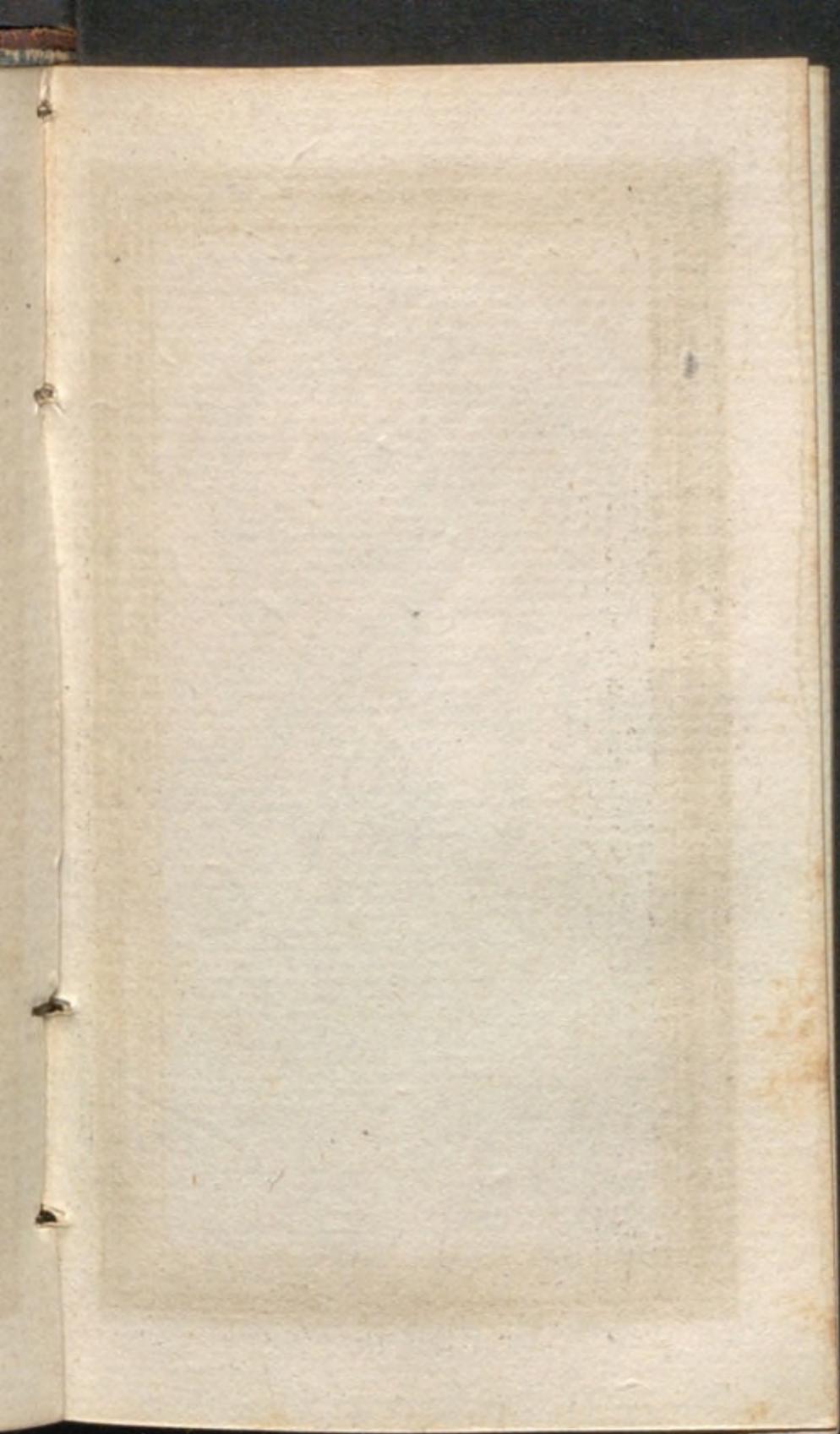






L'Herisson
en 1776.

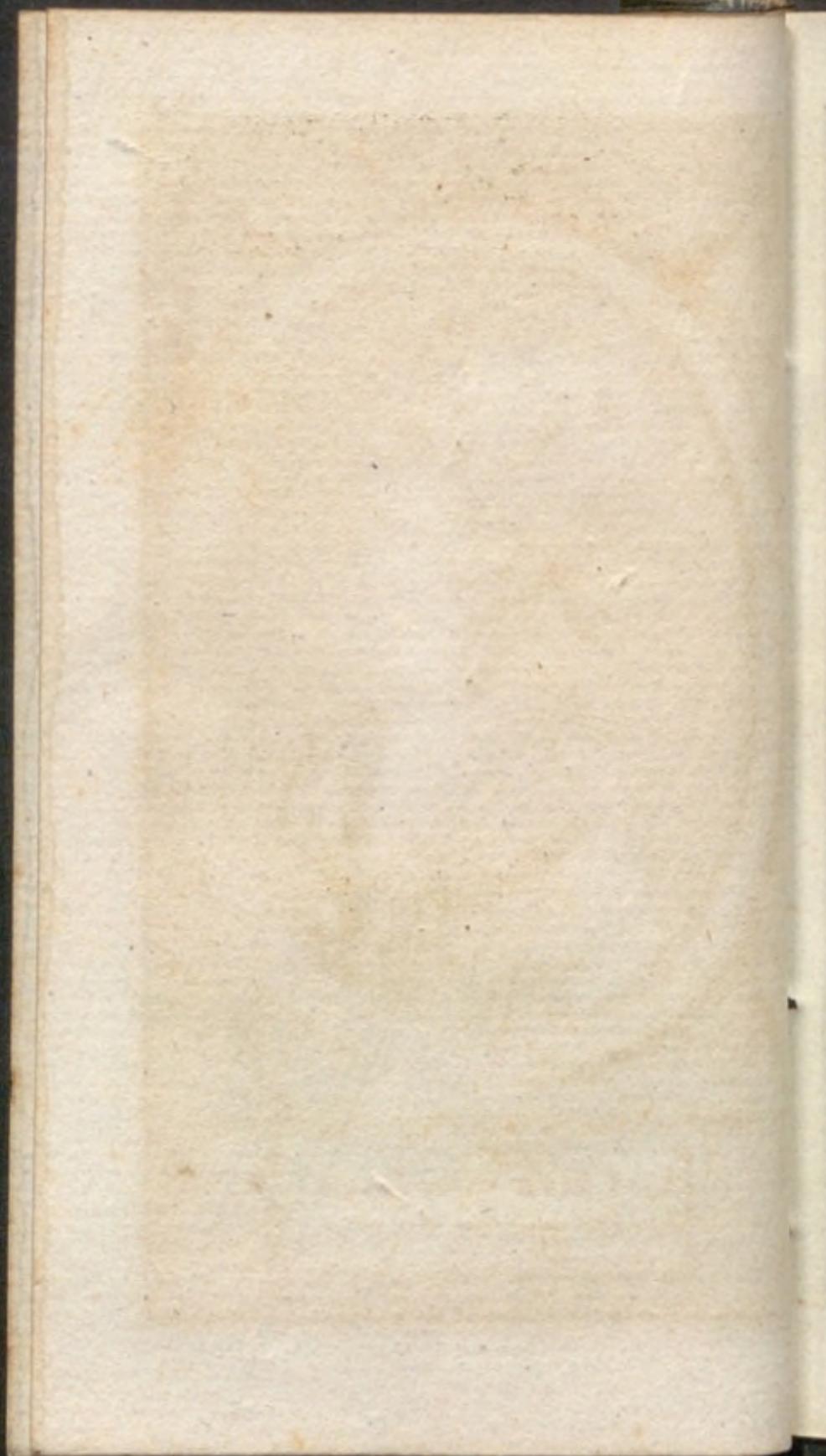


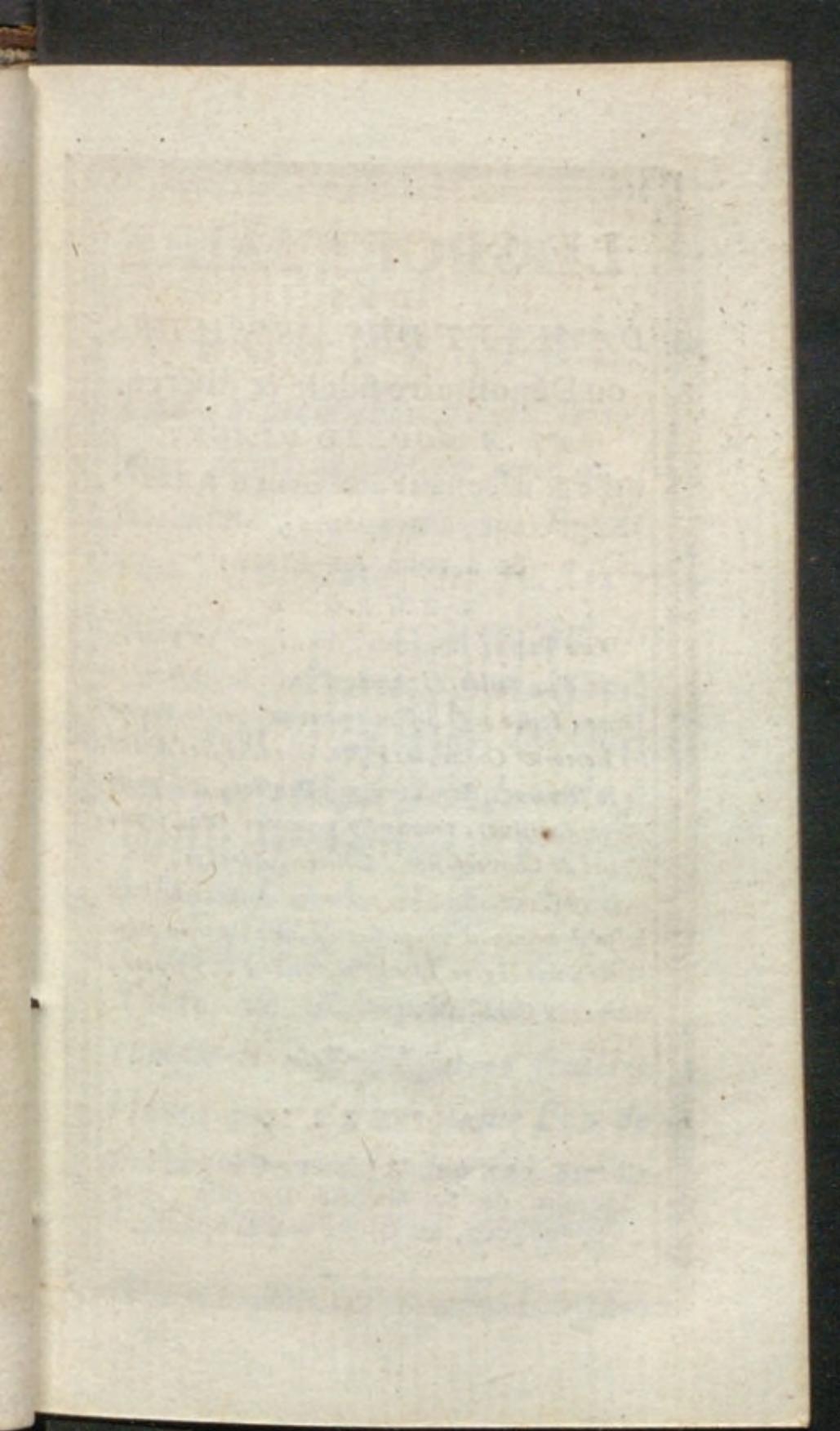






Le Chien couchant
du côté gauche, en 1777.



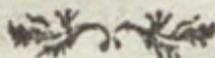


LE SECRETAIRE
DES
DAMES ET DES MESSIEURS,
ou Dépositaire fidèle & discret,
ET A DOUBLE USAGE;
Utile & nécessaire aux Gens d'Affaires,
Négocians, Voyageurs, Militaires,
& à tous les Etats;

COMPOSÉ

D'un Papier nouveau, sur lequel on peut, à l'aide d'un Stilet de minéral sans fin, adapté au Livre, écrire aussi distinctement qu'avec la Plume, ses Pertes & Gains, les Visites à rendre, les Agendes de la semaine, Rendez-vous, Pensées, Bons mots, Pièces fugitives, comme Epigrammes, Madrigaux, Traits de Conversation, Saillies, Adresses, &c.

Il est Economique, parce qu'on peut le laver jusqu'à quinze à vingt fois de suite, par le moyen facile d'une légère éponge mouillée, & y tracer de nouveaux Caractères.



A PARIS,

Chez DESNOS, Ingénieur-Géographe &
Libraire de Sa Majesté Danoise, rue
S. Jacques, au Globe & à la Sphere.

U S A G E
D U
S E C R É T A I R E .

LES 16 premières Pages servent pour écrire à chaque jour de la Semaine, ses Pensées, Rendez-vous, Souvenirs, &c. &c. Les 72 suivantes, qui comprennent les 12 mois de l'année, sont destinées aussi pour écrire dans les intervalles de chaque jour du mois ses affaires particulières. La Recette & Dépense de la Maison, la Perte & Gain; & à la fin se trouve une Table de Récapitulation pour chaque mois, & autres feuillets blancs pour écrire ce que l'on désirera, avec le Stylet adapté au Livret, qui en fait la fermeture.

4

D I M A N C H E.

D I M A N C H E. 5

6

LUNDI.

On pen

LUNDI.

7

8

MARDI.

MARDI.

9

10 M E R C R E D I .

MERCREDI. 11

J E U D I .

13

14

V E N D R E D I .

V E N D R E D I . 15

16

S A M E D I.

S A M E D I .

17

18

JANVIER.

1

2

3

Mlle Antoin

4

5

JANVIER.

19

6

7

8

9

10

20

JANVIER.

11

12

13

14

15

JANVIER.

21

16

22

17

23

18

24

19

25

20

26

22

JANVIER.

21

22

23

24

25

JANVIER.

23

26

27

28

29

30

24

FÉVRIER.

I

2

3

4

5

FÉVRIER.

25

6

7

8

9

10

26

FÉVRIER.

II

12

13

14

13.

15

16

17

18

19

20

28

FÉVRIER.

21

22

23

24

25

FÉVRIER.

29

26

27.

28

13 -

29

30

30

M A R S.

I

2

3

4

5

6

7

8

9

10

I I

I 2

I 3

I 4

I 5

16

17

18

19

20

34

M A R S.

21

22

23

24

25

M A R S.

35

26

27

28

29

30

36

A V R I L.

I

2

3

4

5

A V R I L.

37

6

7

8

9

10

I I

I 2

I 3

I 4

I 5

A V R I L.

39

16

17

18

19

20

40

A V R I L.

21

22

23

24

25

A V R I L.

41

26

27

28

29

30

I

2

3

4

5

6

7

8

9

10

44

M A I.

I I

I 2

I 3

I 4

I 5

16

17

18

19

20

46

M A I.

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

I

2

3

4

5

J U I N.

49.

6

7

8

9

10

50

J U I N.

I I

I 2

I 3

I 4

I 5

J U I N.

51

16

17

18

19

20

52

J U I N.

21

22

23

24

25

J U I N.

53

26

27

28

29

30

1

2

3

4

5

JUILLET.

55

6

7

8

9

10

56

JUILLET.

11

12

13

14

15

JUILLET.

57

16

17

18

19

20

58

JUILLET.

21

22

23

24

25

JUILLET.

59

26

27

28

29

30

60

A O U S T.

I

2

3

4

5

A O U S T .

61

6

7

8

9

10

62

A O U S T .

I I

I 2

I 3

I 4

I 5

A O U S T .

63

16

17

18

19

20

64

A O U S T. *u*

21

22

23

24

25

orme de chandelle, brule comme du souffre au grand étonnement du spectateur. Telle est la nature & la situation du Pic de Ténériffe, qui passe communément pour la plus haute montagne du monde, dont le sommet forme le point le plus éloigné du centre de la terre. On le découvre déjà sur mer à une distance de plus de vingt lieux, & de son sommet on distingue toutes les isles Canaries. Il ne faut pas le confondre avec un autre dans l'isle des azores qu'on nomme Pico & à laquelle il a donné son nom. Ce Pico est presque aussi haut que le Pic de Ténériffe. Environ au milieu d'une autre isle des Azores on trouve une montagne qui n'est pas moins digne d'admiration. Elle vomissoit autre fois des torrens de flammes & de matieres embrasées, & occasionoit de fréquens tremblemens de terre. La dernière eruption laissa à l'ouverture du Volcan un grand bassin environné d'une haute muraille. Ce mur paroît si regulierement construit, qu'on le prendroit pour l'ouvrage de l'art, si on ne sçavoit pour sûr qu'il est l'effet d'un feu souterrain. Ce bassin s'est rempli depuis par les eaux de pluye, & est devenu une espece de lac ou pour mieux dire de reservoir de la plus belle eau, qui excite l'étonnement & l'admiration de tous les voyageurs.

BEAUX ARTS.

La Coeffure des Dames Romaines.

LES Friseurs jouoient un triste role dans les premiers temps de Rome; ils ne formoient point un corps de maitrise, & n'avoient pas poussé fort loin encore l'ordonnance de la frisure. A peine quelques esclaves ou quelques servantes s'occupoient elles de l'art d'arranger les cheveux, & se faisoient une affaire de parer

les enfans de leurs maitres. Les grandes entre-
 prises caractérisent les Romains: endurcis
 par les fatigues & de fréquentes campagnes
 ils étoient accoutumés à marcher tête nue à p
 tondue, à moins que l'âge, les maladies, quelq
 ques fonctions religieuses, des voyages ou quelq
 ques expéditions militaires ne les forçassent le
 couvrir leur tête rasée. Avec la chute de leur
 constitution républicaine, se perdit aussi cette
 gravité de maintien, à la quelle succéda la mol
 lesse; & l'on vit ces braves romains troquer
 la forme simple de leurs chapeaux en forme
 de casques, avec des couvre-chefs élevés, pyra
 midaux, pointus ou plats; & c'est alors qu'ils
 apprirent à courber leurs cheveux avec le fer
 à friser, à les mettre en boucles, & à les ren
 dre plus épais par le secours des cheveux pou
 stiches. L'expérience, & des essais réitérés
 leur acquirent l'adresse de donner à la cou
 che naturelle des cheveux une forme élégan
 te, & un arrangement propre à plaire à la vue.
 Si les hommes s'occupoient de ce soin, on ne
 pouvoit s'attendre des femmes Romaines, qu'
 une étude assidue de la parure de leur tête,
 & une occupation favorite à varier continuel
 lement leurs coëffures pour éviter l'uniformi
 té rebutante.

C'est depuis ce temps là, que la tête fut éta
 de toutes les parties du corps, celle à la paru
 re de la quelle on employa par prédilection
 toutes les facultés de l'esprit. Les Dames Ro
 maines la regardoient comme l'objet où se con
 centroit toute leur coquetterie. Une taille avan
 tageuse peut être attrayante, un minois in
 teressant peut enchanter, une belle bouche peut
 faire des conquêtes, des brillans yeux noirs, ou
 des yeux bleus pleins de douceur font de for
 tes impressions, un teint de lys & de roses, des
 mains blanches comme la neige & que leur
 belle incarnation rend superieures encore, de
 jolis petits pieds bien proportionnés & pleins
 d'agilité font autant de qualités qui nous ren-

s'étoient les personnes du sexe d'autant plus esti-
 mables, que nous trouvons plus d'agrémens
 répandus dans leur figure; mais il n'y a que
 la parure de la tête qui donne tellement dans
 la vue, que les belles de nos jours comme cel-
 les des temps passés, en couvrent la plus part
 de leurs qualités les plus essentielles. Aussi de-
 puis longtemps chacune d'elles choisit la coef-
 fure qu'elle regarda comme la plus attrayante
 & la plus convenable à sa figure. Leur esprit
 créateur s'exerça continuellement dans l'art
 d'assez assembler les cheveux, & de les empêcher
 de tomber dans le visage. On commença par
 à n'employer que de simples liens, sur les quels
 on raffina de plus en plus, jusqu'à ce qu'après
 plusieurs essais réitérés, on s'aperçut qu'on
 pouvoit les accoutumer en les courbant à rester
 en boucles sans leur faire éprouver la moindre
 violence. Ce ne fut pas avec du carton ou du
 feutre qu'on commença à soutenir les boucles;
 ces deux productions n'étoient vraisemblable-
 ment pas encore connues; un tissu de soye
 bien fort devoit servir de fondement à cet edi-
 fice, qui s'éleva toujours de plus en plus, &
 qui n'avoit pour appui que ce simple bandeau
 de soye.

La plus part des antiquaires ne seront en
 état de décider, si les ornemens de ces coef-
 fures consistoient en petits flocons de soye com-
 me on peut le conjecturer, ou en perles, or, ar-
 gent, (ainsi que cela sera arrivé souvent) ou
 en fleurs dont on les aura garni.

Comme le beau sexe a de tout temps cher-
 ché à plaire, & s'est appliqué à enchaîner les
 coeurs par de nouveaux embellissemens, ce
 n'est pas établir une hypothèse inouïe, que de
 soutenir que presque toutes les nouvelles mo-
 des qui se rapportent aux différentes structu-
 res employées dans l'arrangement des cheveux
 des Dames, ont déjà été regardées dans les
 anciens temps comme des moyens propres à
 captiver l'autre sexe. On a toujours envisagé

la chevelure comme le plus bel ornement extérieur de la tête d'une femme, & qui s'étonnera après cela que dans notre siècle si pauvre en ressources, les belles travaillent avec empressement à mettre tous leurs charmes en vue. Puisse l'essai suivant d'une théorie de la coëffure des Dames romaines ainsi que sa description plaire à ceux qui aiment à composer de nouvelles modifications d'après des originaux anciens.

Théorie de la Coëffure des Anciens.

Jacob Gassenus a écrit de l'art que les anciens employoient à friser leurs cheveux, & décrit les instrumens simples dont ils se servoient pour arranger le toupet, le chignon, & en général les boucles & les pous. Il seroit à souhaiter que lui, ou quelqu' autre auteur au fait de cet art, nous eût donné un traité complet du coup de peigne & de ses modifications dans les temps passés; mais tous ceux qui connoissent la structure de la coëffure doutent fort que ces messieurs s'entendissent bien à pommader avec la fermeté requise, ou qu'ils fondassent assez solidement la base de l'édifice qu'ils élevoient avec des épingles construites à ce dessein. Rien ne se trouve dans les auteurs classiques qui pût de donner quelques lumières sur ce sujet.

Il paroît que les Friseurs des Dames ou les coëffeuses à Rome avoient pour principe d'arranger si élégamment une chevelure longue & épaisse, que les différentes formes qu'elles lui donnoient ne défiguroient aucune partie essentielle du visage. Les Dames de ces temps là souhaitoient autant de plaire que les belles de nos jours, & le choix des moyens qu'elles employoient pour cela remplissoit mieux leur but, que ne le font toutes les modes modernes, sous les quelles on ensevelit tellement le vi-

et exage, qu'à peine on nous laisse le menton à étouvoir.

Apulée nous assure que l'attention des Dames Romaines pour leur coëffure étoit si grande qu'elles estimoient infiniment moins les bijoux, les Diamans, l'or & les nippes les plus précieuses, qu'une frisure qui flattoit agréablement la vue, & sur la quelle elles étoient principalement jugées.

Nous ne ferons pas étonnés après cela, que cette prérogative de la coëffure ne fût un motif bien puissant pour les Dames Romaines, de consacrer leur temps le plus précieux au soin d'arranger leurs cheveux, & de n'être nulle part aussi occupées qu'à leur toilette. La plus parée se croyoit une merveille, & celle qui avoit inventé une nouvelle mode, la plus heureuse personne du monde. Quelle idée étoit plus digne d'occuper leur ame que celle de plaire, d'étudier l'empire des modes, d'appliquer leur esprit à créer de nouvelles combinaisons ingénieuses, d'observer tantot ce qui est avantageux à la beauté & tantot ce qui la dépare, en un mot de faire passer une nouvelle frisure de l'abîme immense des possibles à une brillante existence.

C'est ainsi que nos belles marchant sur les pas de ces grands génies de l'antiquité, se distinguent par de nouvelles découvertes, aspirent à la gloire d'être les premières qui introduisent une mode qui fait du bruit dix lieues à la ronde & faisant oublier toutes les coëffures jusqu'alors en vogue rendent leur nom immortel, comme celui de Madame Beaumont.

Il faut distinguer les coëffures des Dames Romaines en deux classes; on apelloit les unes *futilia* & elles consistoient en boncles élevées; les autres étoient nommées *textilia* & étoient composées de tresses, tantot à deux, ou à trois & quelquefois à quatre bouts. On trouve sur

les médailles & sur les pierres gravées des représentations de l'une & de l'autre espèce.

Le gout dominant pendant un certain temps étoit de porter derrière les oreilles deux tresses de cheveux roulés qui ressembloient à des tresses de boures. Une de ces boucles descendoit jusqu'à sur le dos & quelque fois sur le sein, tandis que l'autre tomboit négligemment en ligne perpendiculaire sur l'épaule.

C'est depuis la vieille ou la jeune Faustine que les dames Romaines ont commencé à croire que leur chevelure naturelle ne suffisoit pas pour la modification de leurs tresses; elles eurent déjà recours dès lors aux boucles postiches; elles se moquèrent de cheveux étrangers & avec l'avantage d'être frisées plus promptement, elles se firent crurent d'autant plus sûres de plaire qu'elles avoient plus de tresses entrelassées sur la tête. Depuis ce temps là le beau sexe à Rome ne crut pas plus devoir rougir de ses cheveux empruntés que nous de nos perruques, quoique nous ne puissions pas savoir à quelle vieille femme, ou à quel bouc notre parure a appartenu en propre. C'est assez d'honneur pour notre siècle, que jadis déjà, (& assurément il n'y a pas peu de temps de cela) le secours des faux cheveux suppléoit au défaut d'un couvre-chef naturel. Déjà alors personne ne se soucioit de savoir pourquoi telle femme avoit la tête chauve, & nous fieroit il bien à nous deux mille ans après, de nous livrer à de vaines recherches des causes qui ont produit ce triste effet?

La couleur des cheveux a aussi été soumise au joug impérieux de la mode; on lit dans les fastes volumineux, que le premier gout de Rome étoit porté pour les cheveux blancs & blonds, & surtout, pour ceux de couleur de feu & d'un jaune doré, préférablement à ceux d'une couleur foncée & noire. Néron a chanté les cheveux jaunes de Sabine dans un poème fait exprès sur ce sujet.

C'étoit une élégance d'avoir l'oreille découverte; aussi les coëffeuſes ſe gardoient elles bien de couvrir ce bijou. Il fut même un temps où il ny eut point de partie du corps à la parure de laquelle on immola plus de dépenses que l'oreille, pour lequel on prodiguoit des ſommes immenſes en perles & en diamans. On trouvera peu de têtes antiques de Dames, dont les oreilles ſoient cachées, bien quelles ne ſoient pas toujours chargées de pendeloques.

Le Toupet étoit connu des Dames Romaines, quoique le nom ne le fut pas; le germe de ſes leurs connoiſſances à cet égard ſe manifeſtoit déjà. Sous leur *Vitta*, c'eſt ainſi qu'elles nommoient ce bandeau qui leur ceignoit le front, on voyoit paroître le toupet qu'elles en ſavoient ſe faire ſortir avec art, deſorte que dans ſon contour il formoit une ligne parallèle au front. Le bourlet, ou le couſſinet fait de cheveux, n'étoit auſſi fréquemment employé.

Comme le toupet & le chignon dans la plus-part de leurs modifications reſtoient toujours également couchés & retrouſſés, & les boucles des faces preſque toujours les mêmes; il ne doit pas paroître étrange à notre toilette moderne, que les Dames Romaines, en changeant de coëffures, ne puſſent pas chaque fois aſſicher une nouvelle mode.

Qu'on ſe plût dans les temps anciens à laiſſer régner un certain désordre dans la coëffure, c'eſt ce dont nous convainc la maniere de courber irrégulièrement les cheveux, de les laiſſer pendre negligemment, d'abaiſſer les boucles & enfin la mode de tirer les cheveux par leurs pointes, de façon qu'ils vinſſent à former un tire-bourre.

La mode à la Flore n'étoit pas à la vérité un ſecret pour les Dames Romaines, mais elles croyoient qu'il étoit plus convenable que leurs eſclaves leur portaſſent leur corbeille de fleurs, quand elles ſortoient que de ſ'en charger elles mêmes la tête. Une ſimple couronne de fleurs,

artificielles sur la toque, ou une guirlande de fleurs naturelles au lieu d'un bandeau autour de la tête, étoit regardée autrefois, comme un ornement simple & sans art; mais la mode ingénieuse seut depuis agencer les cheveux de la partie supérieure de la tête en petites tresses, dont elle forma des corbeilles qui sont remplies de brillantes fleurs, & dont un bouillon de gaze compose la garniture intérieure.

En dépit des siècles idolâtres, on aimoit mieux s'en tenir à une ordonnance naturelle des cheveux, que de préconiser une superstitieuse phantaisie dans l'arrangement des boucles. On ne savoit rien encore de la coëffure à la Cérés, quoiqu'on portât de préférence le sentiment le plus respectueux dans le culte de cette Déesse. Il fallut dix huit siècles pour faire naître la mode de tirer les cheveux du toupet & du chignon par leurs pointes, (ce qui n'a lieu dans aucune autre frisure de mode) afin d'en former des espèces de gerbes, qu'on enveloppe de rubans ou de cheveux, & qu'on orne d'une couronne de fleurs.

Personne ne doute que les plus anciens habitans de Rome n'aient connu le héron, & ses plumes voyantes; mais que les Dames pussent se résoudre à se pârer des dépouilles de ce redoutable oiseau de proie, d'en faire des aigrettes, & de si vastes plumets, qu'on peut s'en servir comme de parasols, cette invention étoit réservée au gout inconstant des temps postérieurs.

Toute invention créatrice d'une coëffure qui a subi tant de changemens différens se fonde uniquement sur le desir qu'ont les femmes de plaire encore davantage; ainsi que chaque nouvelle espèce de frisure a pour but de s'attirer de nouveaux applaudissemens.

La pârure de la tête a été de temps immémorial souvent changée, perfectionnée & tirée de l'oubli sous un nom étranger. Tous les autres usages sont à la vérité subordonnés au

soix du destin; mais rien ne l'est davantage, d'une maniere plus prompte & plus inattendue que les coëffures & les cornettes. Toutes ces variations qu'a éprouvé la coëffure des Dames Romaines, sont cause qu'il est impossible de décrire exactement leur toilette, de donner à chaque mode son caractère distinctif, de déterminer avec précision les noms attachés à chaque espèce particulière, la quantité de coups de Peignes, d'épingles, de pommade & de poudre dont elles avoient besoin &c.

Voici une Explication des termes d'art de leurs différentes coëffures & des instrumens qui y étoient nécessaires. Le terme technique Romain ne doit pas plus effrayer l'oreille d'une Dame allemande, que ne le fait le terme françois à la, à la, qui est en possession depuis si longtems de désigner les nouvelles modes étrangères.

Termes d'art d'usage à la toilette des Dames Romaines.

Acus. Les aiguilles sur la toilette des Dames Romaines se distinguoient par leurs différentes destinations: Celle qui ne servoit qu'à l'ornement des cheveux, étoit de prix, d'or ou d'argent, & la tête étoit ornée d'une perle, on l'appelloit *acus crinalis*. Ne servoit elle qu'à affermir ou partager également les cheveux, on la nommoit *acus discriminatis*.

Annulus, proprement un anneau, qui n'étoit pas inconnu aux Dames Romaines. Mais on désignoit aussi de ce nom les boucles des cheveux, à cause de leur ressemblance avec un anneau: l'assemblage de plusieurs de ces boucles légèrement pendantes avoit déjà alors beaucoup de rapport avec un tire-bourre.

Apex étoit proprement une sorte de chapeaux des pretres Romains, principalement du *Flamen Dialis*. Au milieu s'élevoit un petit bâ-

ton, haut de la largeur d'une main, qui étoit enveloppé de laine, & qui étoit destiné à chasser les oiseaux & les empêcher d'emporter la chair des victimes. Les Dames Romaines commencerent à leur exemple à parer leurs bandeaux de tête d'une espèce de petite corne qui s'élevoit au dessus du toupet. Les plumes de héron & les aigrettes dont on se sert aujourd'hui sont mieux choisies, & répondent beaucoup mieux au premier but qui étoit de servir d'épouventails.

Calamistrum, fer à friser, au moyen duquel on donnoit aux cheveux naturellement pendans, le pliant & la frisure des boucles. Si l'on peut d'ailleurs se fier au temoignage des Grammairiens, on chauffoit auparavant cet instrument dans de la cendre brulante. Les Dames Romaines, qui pensoient noblement, furent longtemps avant de se résoudre à exposer la couverture extérieure de leur cerveau à la violence du *calamistrum*; elles aimoient mieux laisser pendre leur chévelure telle qu'elle avoit été créée; tout au plus l'arrangoient elles par quelques simples coups de peigne ou la rouloient en boucles sans chercher à l'entortiller avec tant d'art. Mais dans la suite des temps les Dames Romaines abandonerent le soin de l'embellissement de leurs têtes à des esclaves particulièrement destinées à cela.

Calantica, Coeffure du beau sexe. Nos critiques ne sont pas assez initiés dans la langue secrète des termes d'art de la toilette, pour décider, si

Calyptra étoit distinguée de *Calantica*. Servius croit que *Mitra* étoit la même chose que *Calantica*; les Grecs entendoient par là, le bandeau que les vierges portoient à l'entour de leur têtes.

Caliendrum, un bourlet qu'on fourroit sous les cheveux, ou des cheveux étrangers qu'on

treffoit avec la chévelure naturelle, pour rele-
ver la quantité & la beauté des boucles, & for-
mer une plus belle tresse.

Anglet
Causia, un chapeau de soleil, un parasol de
toile cirée à large bord; il ne couvroit pas en-
tièrement le front, & ne descendoit pas jus-
qu'à la nuque.

Diadema, un bandeau ordinaire de la tête,
tantot de toile ou de peau, & tantot de soye,
destiné à empêcher les cheveux de tomber
dans le visage.

Flameolum ou *Flameum*, un voile de cou-
leur de feu, qui couvroit la tete jusqu'aux épau-
les, & qui étoit attaché au cou par un ruban;
les jeunes mariées surtout faisoient usage de
ce voile pour montrer leur pudeur.

Focala, un collier large qui couvroit la gor-
ge & la nuque & montoit jusqu'aux oreilles.
Ce n'etoit proprement pas un ornement, mais
les personnes malades s'en servoient pour
se garantir de l'air.

Galerus une coeiffure tantot de peau & tan-
tot de soye qui ne ressembloit pas mal à un
casque. Ordinairement on l'ornoit de cheveux
postiches.

Galericulus, un bonnet rond fait de faux
cheveux bouclés. L'Empereur Othon qui
étoit chauve emprunta cette coeiffure des fem-
mes.

Icauris étoit un ornement qu'on pendoit à
l'oreille, ordinairement il étoit garni de perles,
ensuite de pierres précieuses.

Mitra un bonet recourbé de femme, qui
doit son origine aux Mœoniens.

Monile la parure du cou & qui servoit à le
couvrir. On y prodiguoit les rubans, les chaî-
nes d'or, les perles & autres ornemens.

Ornatrice une coëffeuſe, une marchande de modes, voy. *Pſecades*.

Palliolum. On ignore ſi cette coëffure étoit faite de toile, de laine ou de ſoye.

Peïſen, le peigne, cet inſtrument ſi connu deſtiné à démêler & à arranger les cheveux, en même temps cet outil créateur propre à plier les cheveux les plus rebelles à la friſure preſcrite par la mode, ou même à ſurpaſſer cette dernière par quelques coups de peigne.

Pſecades femmes de chambre eſclaves, qui étoient chargées du ſoin important de coëffer leurs maîtrefſes impérieuſes, office qui quadre parfaitement avec celui de nos coëffeurs de Dames.

Reticulum, réſeau qu'on lioit à la tête pour retenir les cheveux; on s'en ſervoit auſſi comme d'un voile de gaze pour garantir le viſage du ſoleil.

Reticulum v. *Velum*, un voile; il reſte à déterminer en quoi ils différoient.

Suffibulum un habillement des veſtales, avec lequel elles pouvoient s'envelopper la tête. On le trouva auſſi commode pour l'uſage ordinaire.

Velum quelquefois auſſi *Rica* un voile: la pudeur & la crainte ſuggérèrent la première idée de ſe voiler la tête. Si les hommes ſe ſont converti le viſage ce n'a été, que pour n'être point reconnu, pour éviter un affront, ou pour ſauver ſa vie. Il y a eu des fonctions religieuſes qui preſcrivoient de ne paroître que le viſage voilé, parce qu'Enée ſe couvrit la face & enfuite ſacrifia, pour ſe garantir des pourſuites de ſon ennemi, & achever ſon culte divin ſans être reconnu. Les Augures ne prédiſoient l'avenir que la tête voilée, & les Veſtales n'oſoient paroître en public ſans *suffibulum*. Presque tous les anciens auteurs témoignent que chez tous les peuples on a exigé que les femmes ſe couvriſſent la tête d'un voile. Sulpitius Gallus répudia ſa femme, parcequ'il apprit qu'elle étoit

sortie de la maison, la tête découverte. Les Imperatrices qui avoient obtenu les honneurs de l'apothéose, Faustine, Pauline, Marianne &c. sont représentées voilées sur les médailles & autres monumens anciens, comme les Déeses Concorde, Liberté & Pieté.

Vitta, un bandeau placé droit sur la tête, étoit un ornement permis aux Prêtres, aux Augures, aux Poetes, & surtout aux femmes. Les Matrones, les femmes mariées, les filles, portoient toutes indifféremment ce bandeau: il ne faut pas croire que ce fut pour tenir le toupet affermi & le distinguer du reste de la chevelure, mais c'étoit par pudeur. Ils étoient tissés de soye, & quelquefois ils étoient faits de peau ou de quelque autre étoffe légère. Il y en avoit de si longs qu'ils enveloppoient toute la tête & ressembloient plus à un bonnet qu'on attache avec un ruban, qu'à un simple bandeau. Il y en avoit d'autres, qui n'alloient pas d'une oreille à l'autre, & ceux ci ainsi placés donnoient à la partie antérieure de la tête une grace particulière; ils étoient quelquefois doubles & attachés l'un derrière l'autre garnis de perles, & quelquefois on les placoit au rebours. Une autre espece d'ornement consistoit à raccourcir ce bandeau & à en faire une pointe; ce qui lui donnoit la forme d'une petite corne. Voy. *Apex*. on ne trouvera pas facilement ce changement avant le temps de la jeune Faustine.

Modèles de quelques Coëssures des Dames Romaines.

I.

Faustine, femme de l'Empereur Antonin.

Elle savoit mettre de l'élégance dans sa chevelure sans toupet élevé, sans coëssure & sans aigrette. Un bandeau étroit fixe les bornes du

toupet, se glisse ensuite derrière les cheveux qui se courbent négligemment vers l'oreille découverte, se plie sous le chignon relevé près de la tête, & ne trahit son existence que par deux petits rubans qui tombent sur la nuque du cou. Les faces sont couchées sans art. Quatre tresses serpentent sur la tête. Elles sont à trois bouts, aucune n'empiète sur l'autre, & moins elles décèlent leur origine & plus elles donnent lieu de conjecturer avec vraisemblance qu'elles sont faites de cheveux postiches. Si l'on peut ajouter foi au rapport de Claudien on raçoit tout à fait la tête aux prisonniers de guerre d'une naissance distinguée, en signe de la perte de leur liberté, & Sidonius raconte que ces cheveux étoient envoyés à Rome, pour être employés à la coëffure des Dames de qualité.

2.

Faustine la jeune.

Au dessus du front de cette Faustine s'élevaient les cheveux avancés en cinq ou six rangs de boucles, à la hauteur d'un demi pied depuis la racine, & forment le plus beau contraste du monde. Les cheveux de derrière sont entrelassés avec beaucoup d'art en une si grande quantité de tresses, que cela confirme l'observation précédente sur les cheveux postiches nécessaires pour le remplissage de cette coëffure: car il n'est pas concevable qu'on eût pu construire un édifice aussi élevé & former tant de tresses, des propres cheveux de cette Princesse. Une longue aiguille de tête, telle qu'elle a été décrite cy dessus affermit ce tissu de tresses, & l'empêche de se déranger.

A la vérité l'éloge d'une simplicité aussi frappante ne se trouve pas dans le magasin savant des coëffures de Madame Beaumont, ni dans les autres ouvrages concernant la toilette des Dames; tout au plus y verra-t-on une leste villageoise se servir d'une aiguille pa-

veille pour attacher sa chevelure, afin de pou-
voit se livrer aux travaux de la campagne sans
crainte d'être déchevelée, & sûre de plaire par
là à son amant. Il n'est pas douteux que par
le moyen d'un chignon & en pomadant artiste-
ment on ne puisse & on ne doive même néces-
sairement donner de la consistance à la cheve-
lure de nos Dames: il est vrai que cela deman-
de du travail & de la patience, mais aussi, où
est ce que les amies des nouvelles modes, au-
roient occasion de mettre leur résignation &
leur patience à l'épreuve, si elles n'avoient
leur toilette, ce glorieux champ de bataille où
le friseur déploie pendant la matinée entière,
toutes les ressources de son art, pour entrelas-
ser & enchaîner les cheveux.

3.

Julie, Fille d'Auguste.

Elle passoit pour la plus belle Dame de
l'Empire Romain, & si elle plaisoit en simple
négligé, une pàrure étudiée relevoit infini-
ment ses appas. Nous la voyons ici avec un
voile raccourci, dont les plis sans art lui cou-
vrent le sommet de la tête. Une grosse bou-
cle de cheveux borde horizontalement ce voi-
le, & fait le tour de la tête. Une houppe
de cheveux relevée tout uniment prend la
place du toupet. Les cheveux sur les tem-
pes sont abandonnés à leur frisure naturel-
le: l'oreille est nue, & les extrémités des
cheveux forment sur la nuque du cou, une
boucle qui décrit un demi cercle d'une oreil-
le à l'autre. Un ruban étroit, ou peut-être des
figures brodées, traversent le voile par le
milieu. Ce voile étoit il de soye ou de quel-
que autre étoffe légère, c'est sur quoi les an-
nales de la frisure ne disent rien de posi-
tif. A l'extrémité de ce voile qui est at-
taché à la nuque, se dresse orgueilleusement
une touffe de cheveux, qui ne ressemble pas

mal à la queue d'une aufruche, ou à une forte houppe à poudrer; & toutes les pointes des cheveux vont se perdre sous quatre rangs de boucles. Les deux bouts du toupet ne sont pas élevés, mais ils sont pomadés, soigneusement abaissés, & dirigés vers le milieu, où ils sont rassemblés dans une houppe de cheveux, qui s'élève sans être courbée artificiellement en arrière du front, & prend sa route vers le voile.

4.

Cornélie, cette épouse si chérie de Jules César.

Sa coëssure est tout à fait en négligé sans toupet, & simplement entortillée du côté du visage. Les cheveux rassemblés vers le sommet de la tête imitent un bonnet musulman & forment une boucle sans art. On ne connoît pas encore alors l'effet du calaministrum, ou plutôt on regardoit la frisure artificielle comme indécente, & la chevelure tout uniment poignée, comme plus modeste. Toute simple que paroitra à nos belles cette coëssure Romaine, elles conviendront cependant qu'elles doivent de la reconnoissance aux Dames de l'ancienne Rome, qui ont bien voulu s'occuper agréablement à varier & à modifier les différentes espèces de coëssures, à s'appliquer sans cesse à leur donner des formes élégantes, & à bannir pour toujours l'uniformité rebutante. Julie & les deux Faustines, ont porté cette étude des modes à un assez haut degré de perfection pour le temps où elles vivoient; principalement Sabine Poppée cette fameuse épouse de Néron, s'occupoit jusqu'à l'excès de la parure de sa tête, & se distinguoit singulièrement de toutes les autres Princesses par sa coëssure. Un jour que son miroir lui trahit, qu'elle n'étoit pas assez bien coëssée, elle souhaita de mourir plutôt que de paroître vieille

dans une coëffure de mauvais gout. Sa manie pour la parure alloit si loin, qu'elle soufflétoit impitoyablement ses *ornatrices* (car on ne connoissoit pas encore alors les coëffeurs de Dames) lors que par un malheureux coup de peigue elles faisoient prendre à une seule boucle le moindre faux pli.

5.

Octavie, sœur de l'Empereur Auguste.

Toute sa parure ne consiste que dans la structure de sa chevelure, mais elle est déjà plus recherchée que celle de Cornélie. Chez celleci on remarque à peine un petit ruban qui lui lie les cheveux en forme de toque musulmane, chez celle là un ruban qui lui ceint la tête, laisse tomber librement quelques cheveux sur le front, tandis que le bout de la chevelure est doublement noué dans un chignon qui prend la forme d'une croix : telle est encore aujourd'hui la parure d'une jeune paysanne, qui sans emprunter d'autres ornemens étrangers, court au devant de son fiancé, ne craint pas de déranger sa chevelure en dansant & en sautant, & ose même braver les plus furieux coups de vent. Une pareille tête contraste singulièrement avec les têtes panachées de nos dames, est déjà dédaignée de nos filles de garde-robe, & ne paroitra bientôt plus assez de parure à nos villageoises mêmes.

6.

Claudie, fille de Clodius.

Elle regardoit la chevelure comme le plus bel ornement extérieur d'une femme, & les modes qui de nos jours régnerent en fait de coëffure confirment de plus en plus les remarques faites cy dessus. Les cheveux de Claudie sont noués sur le sommet de la tête, mais sans to-

que, sans chignon & sans toupet. Une longue tresse à trois bouts, fait tout le tour de la tête à la racine des cheveux, qui en est tout à fait couverte ainsi que l'oreille, au dessus de laquelle pend négligemment & sans art une légère touffe de cheveux.

Il a été dit cy dessus, que l'oreille étoit rarement couverte; & il est vrai qu'on a peu d'exemples que les faces se prolongeassent jusque par dessus l'oreille; il n'étoit pas ordinaire aussi d'y pendre des diamans ou des perles; & on voit peu de têtes antiques de Dames ornées de pendeloques.

CONNOISSANCE DE QUELQUES Marchandises.

LE C A F F É.

L'ARBRE du Caffé a le tronc droit, peu élevé n'ayant que huit jusqu'à douze pieds hauteur: ses branches sont minces, longues, simples & tant soit peu inclinées: elles chargées en tout temps de feuilles vertes posées deux à deux & qui ressemblent aux feuilles du laurier ordinaire. Les fleurs à peu près du volume & de la figure de celles du jasmin, & ne sont soutenues que par un pedicule fort court. A ces fleurs succèdent des baies rouges semblables à des cerises, la chair d'une couleur pâle, est glaireuse & sans gout: cette chair sert d'enveloppe à de petites coques minces comme du parchemin qui contiennent chacune une semence calleuse & attachée sur son dos & plate du côté opposé.

La plus ancienne relation que nous ayons du Caffé se trouve dans un manuscrit Arabe conservé dans la Bibliothèque du Roi de France. En voici le contenu. Schehabbedin B

MUSEO NACIONAL
DEL **PRADO**

**Almanach de la
toilette et de la
21/252**



1028184

